



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN R43T H

Room 710.17

**Harvard College Library**



FROM THE BEQUEST OF

**FRANCIS BROWN HAYES**

(Class of 1839)

This fund is \$10,000 and its income is to be used  
"For the purchase of books for the Library"











*Ind* *Rom 910.14*  
EUGÈNI PLAUCHUD

---

# Conte Gavouot

FOURCOUQUIÉ

A. CREST, ESQUICHAIRE DE L'ATENÈU

1898









0

EUGÈNI PLAUCHUD

---

# Conte

# Gavouot

---

A MES ENFANT

---

FOURCOUQUIÉ

A. CREST, ESQUICHAIRE DE L'ATENÈU

1898

Rem. 710.14



*Hayes fund*





## AVANS-PREPAUS

Sabès-li qu'ouçaren de pu pourit qu'un conte?  
Iéu, mes ami, counéissou rên ;  
Aquito l'esprit trobo toujou soun compte,  
Que li siègue questien d'un pastre ou bèn d'un comte,  
D'un rèi, d'un muou ou d'un savènt.

Des pichots enfantoun ei la plus grando joie ;  
E n'en sàbou de vièi, tambèn,  
Que par les escouta soun enca plen de voie ;  
Es tant brave de vièure ou mitan dei beloie  
Que lei fado adoubon tant bèn.

Lou conte es un segneur que dou mounde a l'empèri,  
Par lou tèms ei meme pa 'nclau ;  
Coungré d'ase d'esprit, mestrejo la matèri,  
Voui fai pourit ou laid, brave, capoun ou lèri,  
Riche ou paure, acò li 's egau.

L'impoussible es qu'un mot ; dou verai se n'en trufo  
Coumo un roure se ris dou vènt,  
Coumo un cat d'un fusiéu, un chin d'uno boudoufo ;  
Dessu les cougourdié fai greia les agufo,  
Ei galino beilo de dènt.

## AVANT-PROPOS

*Connaissez-vous quelque chose de plus joli qu'un conte ? — Moi, mes amis, je ne connais rien ; — car l'esprit trouve toujours à glaner, — qu'il y soit question d'un berger ou d'un seigneur, — d'un roi, d'un mulet ou d'un savant.*

*C'est la plus grande joie des petits enfants ; et je connais des vieillards — qui, pour les écouter, sont encore pleins d'ardeur ; — il est si agréable de vivre au milieu des merveilles — que les fées savent si bien parer.*

*Le conte est un seigneur qui gouverne le monde, — il n'est pas même gêné par le temps ; — il crée des ânes d'esprit, pétrit à son gré la matière, — vous fait joli ou laid, courageux, lâche, écervelé, — riche ou pauvre, cela lui est égal.*

*L'impossible n'est qu'un mot ; de la vérité, il s'en moque — comme un chêne se rit du vent, — comme un chat d'un fusil, un chien d'une toupie ; — sur les plantes de courge, il fait pousser des cynorrhodons, il donne des dents aux poules.*

E basti de castèu !... Aïlas ! soun qu'en Espagno ;  
Mai que castèu ! Qùntou maçoun !  
A l'aubo les troubès eilavau dins l'eigagno,  
Lou sero vouei les quiho amount su lei mountagno,  
Jamai li plague la façoun.

Par que la plagnerié ! Es par éu que travaïo,  
E par qu vouo bèn l'esconta.  
Coumo couosto pa mai de faci les muraïo  
D'or, d'argent, de diamant, que de vièhei farraïo,  
Laisso ce qu'ei laid de cousta.

E coumo en aquei mounde ei lou laid que doumino,  
Lou conte, ou mens, 'mé ses castèu,  
Vous parmète de faire ou mounde un pan de mino,  
Lou leissènt fangueja dins l'ouorre que lou mino  
E de vièure emé ce qu'ei bèu.



*Et il bâtit des châteaux !... Hélas ! ils ne sont qu'en Espagne ; — mais quels châteaux ! Quel architecte ! — A l'aube vous les trouvez là-bas dans la rosee ; — le soir il les perche au sommet des montagnes ; — jamais il n'y plaint la façon.*

*Pourquoi la plaindrait-il ? C'est pour lui qu'il travaille, — et pour qui veut bien l'écouter. — Comme il ne lui en coûte pas plus de parer les murs — d'or, d'argent, de diamants, que de vieilles ferrailles, — il laisse de côté tout ce qui est laid.*

*Et comme en ce monde c'est le laid qui domine, — le conte, au moins, avec ses castels, — vous permet de faire au monde un pied de nez, — le laissant patauger dans le hideux qui le consume — et de vivre avec ce qui est beau.*





## LA FADO DE L'AVEN

A M. L. de Barlu Perussis.

Li a degun en Fourcouqueirés, e bessai en Prouvénço, que noun ague ousi parla de l'Aven de Cruis ; aquéu trau espetaclous que se duerbe ou pèd de la couolo de Luro ; mai ce que, beléu, sabès pas, es que dins aquéu trau founs, taromen founs que jamai degun l'a pouscu mesura, restavo, tèms passa, uno fado, la Fado de l'Aven, pa pus auto qu'uno badasso ; mai faroto e pouderoou que noun sai. Avié de pèd que de crouvéu d'amendo li aurién sarvi d'esclot ; par desabihé, rén que lei flou les pus embouma de la mountagno ; e sous uno pervénço, que li sarvissié de capèu, s'escountié soun pichot mourroun. Vouï n'en fau pa lou retra, messiés, cregnénço que n'en pardessiai lou durmi.

Mai ce que pouodou vouï dire, es qu'uno nueu, que lei faiard, ou travei de sei branco, tamiavon

## LA FÉE DE L'AVEN

A M. L. de Berluc Perussis.

*Il n'y a certainement personne dans le Forcalquiérois, et même en Provence, qui n'ait entendu parler de l'Aven de Cruis, ce trou épouvantable qui s'ouvre au pied de la montagne de Lure ; mais ce que, peut-être, vous ne savez pas, c'est que, dans ce trou, si profond que jamais personne n'a pu le mesurer, demeurait, au temps passé, une fée, la Fée de l'Aven.*

*Pas plus haute qu'une plante de thym, mais élégante et puissante, plus qu'on ne saurait le dire. Des coquilles d'amandes auraient pu servir de sabots à ses pieds ; ses vêtements n'étaient faits qu'avec les fleurs les plus suaves de la montagne ; et sous une pervenche, transformée en chapeau, se cachait sa jolie petite figure. Je ne vous la décrirai pas, Messieurs, dans la crainte que vous n'en perdissiez le dormir.*

*Mais ce que je puis vous dire, c'est qu'une nuit que les hêtres tamisaient, à travers leurs branches, les*

lei rai palinèu de la luno, à chivau sus un d'aquelei rai, prim coumo uno aguiho de bas, d'eilamount devalé 'no pichoto fremo, taromen mistourino que devié èstre la Fado de l'Aven. De fèt l'èro nouosto Fadeto ; e quand siegué descendueu de soun rai de luno, vague de courre d'eici, d'eila ; e cuihé sèt fuieo de sèt èrbo qu'alo soureto n'en couneissié la vertu.

Quand agué fa sa brié de garbo, l'estaqué 'm'un fléu de la vièrgi ; piéi rescambé lou rai de luno, e velaqui partié à travei l'espâci.

A travei l'espâci tiré dre su la cabano dou Manipou, lou pu brave e lou pu flame carbounié de la mountagno.



Aquito à la clarou d'uno branco de pin cougna dins uno asclo de la muraio, sus uno paiasso de fuieo de fau brusissènto, la Manipouo gensavo, quand de la catounièro intré la Fado de l'Aven. Escaré su lou lié, esparpaié su la cuberturo lei sèt planto qu'avié aducho, e, pa pu lèu fa, la Manipouo meté ou mounde un bèu pichot.

La Fado lou prengué dins sei brié de man, e lou baihé ou frouont, ei man, es pèds e ou pitre ; e li doune ansinto intelligènci, adresso, agilita e

pâles rayons de la lune, à cheval sur un de ces rayons, fin comme une aiguille de bas, de là-haut, descendit une petite femme, si mignonne que ce ne pouvait être que la Fée de l'Aven. En effet, c'était elle ; et, quand elle fut descendue de son rayon de lune, elle se mit à courir d'ici, de là, et elle cueillit sept feuilles de sept herbes dont elle seule connaissait la vertu.

Lorsqu'elle eut fait sa petite gerbe, elle l'attacha avec un fil de la vierge, puis remonta sur son rayon de lune, et la voilà partis à travers l'espace.

A travers l'espace, elle fila droit sur la cabane du Manipou, le plus honnête et le plus habile charbonnier de la montagne.



Là, à la lueur d'une branche de pin enfoncée dans une fente de la muraille, sur une paillasse de feuilles de hêtre bruissantes, la femme du Manipou gémissait, quand par la chatière entra la Fée. Elle grimpa sur le lit, éparpilla, sur la couverture, les sept plantes qu'elle avait apportées, et, aussitôt, la Manipou mit au monde un beau garçon.

La Fée le prit dans ses petites mains et le baisa au front, aux mains, aux pieds et à la poitrine, lui donnant ainsi intelligence, adresse, agilité et force.

forço. Lou batejé Granlurié, e lou rendé à la maire sourrisènto.

Acò fa, souté su lou fenestroun, crebé la vitro de papié vougnueu d'òri e, coumo la luno s'èro anà couija, piqué dins sei man. Uno machouoto arribé ; li mouté su les aro en diant : « Ou Castelas ! » e l'oucèu de la nueu l'empourté.

L'oucèu de la nueu l'empourté su l'èstro eibardana d'un grand castèu basti sus un des pus aut serre de Luro, d'ounté lou comte Despeirar mestrejavo l'encountrado.

Aquelq nueu, li avié un grand boulegadis encò dou comte qu'esperavo un eiretié. Par lou courourâgi avié counvida toutei lei Fados en renom ; soureto, aquelo de l'Aven èro esta oublida ; èro tant pichoto ! e pièi trevavo qu'emé lei gènt de rên, les carbounié.

Quand la machouoto la descargué su l'èstro, lou comte, tout comte qu'èro, sacrejavo coumo un carretié. En liojo d'un eiretié, la coumtesso venié de lou rëndre paire d'uno bello chatouno.

Pamens lei Fado enroudavon lou lié de l'acoucha e tintourliavon la meinat en l'aclapènt dei souvèt les pu meravihou. Quand agueron feni, la Fadeto, que s'èro quiha sus un cantoun de la chamineio : « Farigoureto, digué, seras muto jusquo que te raubon à toun paire. » E fusé coumo un foule-



Elle le nomma Granlurier et le rendit à la mère souriante.

Cela fait, elle sauta sur la fenêtre, creva le papier huilé qui servait de vitre ; et comme la lune était allée se coucher, elle frappa des mains. Une chouette arriva, elle grimpa sur ses ailes en disant : « Au Château-fort ! » Et l'oiseau de la nuit l'emporta.

L'oiseau de la nuit l'emporta sur la fenêtre, toute grande ouverte, d'un grand château bâti sur un des plus hauts sommets de Lure, d'où le comte Despeirar gouvernait la contrée.

Cette nuit-là, il y avait un grand remue-ménage chez le comte, qui attendait un héritier. Pour le baptême, il avait convié toutes les fées célèbres ; seule, celle de l'Aven avait été oubliée ; elle était si petite ! et puis elle ne fréquentait que les gens de rien, les charbonniers.

Quand la chouette la déposa sur la fenêtre, le comte, tout comte qu'il était, jurait comme un charretier. Au lieu d'un héritier, la comtesse venait de le rendre père d'une jolie petite fille.

Pourtant les fées, autour du lit de l'accouchée, dorlotaient l'enfant et l'accablaient des souhaits les plus merveilleux. Quand elles eurent fini, la petite Fée, qui s'était perchée sur un coin de la cheminée : « Farigourette, dit-elle, tu seras muette jusqu'à ce qu'on te dérobe à ton père. » Et elle disparut comme

toun ; e la machouoto en miéurant soun cris segrenous, la pouorté à la gouro de l'Aven.

A la gouro de l'Aven la Fado prengué dous caiau e lei freté l'un couontro l'autre. Subran dei branco d'un roure que susploumbavo l'abime, descendé 'no grosso aragno, la Fado se pendouré ou fiéu, e la bestiolo, debanént soun escagno, la descendé au founs de soun empéri.



Li avien fa bouono mesuro lei meirino de Farigoureto ; tambèn, quand la chatouno ajougné sei sege an, se parlavo que de sa béuta e de sa grâci ; uno taio e d'uei que....., enfin n'en diéu pa mai ; uno cabeladuro anela coulour d'un coucoun qu'un magnan vèn de flera. E piéi, dins touto sa par-souno....., un quaucarén....., voui souriéu pa dire que....., mai qu'agantavo tôtei les couor. E quand trapejavo ou mitan des pradarié de la mountagno, èro un regale par les uei de sègre lou boulegadis de ses pichots petoun ; car es pa elo qu'ourié pourta de longuei rúbos escoubarello, èro bèn trop faroto par acò. Ce que provo, Meidamo, que se Farigoureto èro muto, l'esprit li deifoutavo pa. Mòu-grat 'cò, lou comte, soun paire, la mòmènavo proun souven. Que vourès ? Li pardounavo pa d'èstre

un esprit follet ; et la chouette, en jetant son cri sombre, la porta au bord de l'Aven.

Au bord de l'Aven, la Fée prit deux cailloux et les frotta l'un contre l'autre. Soudain, des branches d'un chêne qui surplombait l'abîme, descendit une grosse araignée ; la Fée se suspendit à son fil, et la bestiole, dévidant son écheveau, la descendit au fond de son empire.



Les marraines de Farigourette n'avaient pas économisé les souhaits ; aussi, quand la jeune fille atteignit ses seize ans, on ne parlait que de sa beauté et de sa grâce : une taille et des yeux..., inutile d'en dire davantage ; une chevelure ondulée, couleur du cocon que vient de filer un ver à soie. Et, surtout, dans toute sa personne..., un je ne sais quoi... que je ne saurais vous dire..., mais qui séduisait tous les cœurs. Et quand elle allait au milieu des prairies de la montagne, c'était un régal pour les yeux de suivre le trottement de ses petits pieds ; car ce n'est pas elle qui aurait porté de longues robes balayeuses, elle était trop coquette pour cela. Ce qui prouve, Mesdames, que, si Farigourette était muette, l'esprit ne lui faisait pas défaut. Néanmoins le comte, son père, la malmenait souvent. Que voulez-vous ? Il ne lui pardonnait pas d'être une fille ; et

uno fiho ; e la pauro chato, emé touto sa béuta,  
n'èro pa des pus urouo.

\*  
\* \*

Dou tèms qu'aquelo flou de Luro s'espandissié  
su lei rente, eilavau, dins les coumbo, Granlurié,  
lou fihòu de la Fado de l'Aven, poussavo coumo  
un blachas en bouono terro.

Emé sa grando taio, soun èr decida, ses péu e  
ses uei negre, sa facho mourdueu par lou sourèu  
e sa péu arroupié par lou mistrau, aurai di lou  
Rèi de la mountagno. E quand, la destrau su lou  
coui, anavo dins la fourèst, lei faiard e lei roure  
gigant tremouravon ; car sabien qu'em' éu, en  
quatre cop, par gros que sieguesse, un aubre èro  
ou sòu. E quand la nueu veihasse ses carbounièro,  
de fes que li a, sa meirino lou venié veire ; éu  
la prenié su sa man, elo s'assetavo su soun groi  
det, e fahien de longues charadisso. E li dounavo  
de counséu, li aprenié lou vièure dou mounde ; li  
dihie d'ountú vèn que les estello marchon dins lou  
cèu, e coumo se fai que les planto pousson su la  
terro ; e s'èro lou pus adrech e lou pu gaiard des  
carbounié, èro tambèn lou pu saberu e lou miés  
educa de l'encountrado.

\*  
\* \*

Un jou, sàbou pa coumo acò se fe, Farigoureto

la pauvrete, avec toute sa beauté, n'était pas des plus heureuses.

\* \*

Pendant que cette fleur de Lure s'entr'ouvrait sur les sommets, là-bas, au fond des vallées, Granlurier, le filleul de la Fée de l'Aven, grandissait comme un jeune rouve planté dans un bon terrain.

Avec sa haute taille, son air décidé, ses cheveux et ses yeux noirs, sa face hâlée par le soleil et sa peau durcie par le mistral, vous auriez dit le Roi de la montagne. Et quand, la hâche sur l'épaule, il allait dans la forêt, les hêtres et les chênes tremblaient ; car ils savaient qu'avec lui, en quatre coups, quelque gros qu'il fût, un arbre était par terre. Et lorsque, la nuit, il surveillait ses charbonnières, parfois sa marraine venait le voir ; lui, la prenait sur sa main, elle s'asseyait sur son pouce, et ils faisaient de longues causeries. Et elle lui donnait des conseils, lui apprenait comment on se comporte dans le monde ; elle lui expliquait pourquoi les étoiles marchent dans le ciel, et comment il se fait que les plantes poussent sur la terre ; et, s'il était le plus adroit et le plus robuste des charbonniers, il était, en même temps, l'homme le plus instruit et le mieux éduqué de toute la contrée.

\* \*

Un jour, j'ignore comment cela se fit, Farigourelle et



emé Granlurié se van rescountra à la fouont de Mourteiroun, en pleno couolo. Resteron candi toutei dous. Farigoureto avié jamai vist un tant bêu garçoun, e, dins ses pantai les pu foulas, jamai Granlurié avié raiva d'uno bêta tant requisto. E dou têmes que se gardiavon, aqui, coumo dous inoucênt, la Fadeto, qu'avié degu 'njounbria 'quéu rescouontre, se fretavo lei man escoundueu sous uno fueio de tiro-péu.

Lei jouvênt s'èron rên di, — Farigoureto parlavo pa — mai l'endeman meme rescouontre, e peréu lei jou següent ; se la chato èro muto, ses uei l'èron pa, e Granlurié coumprenié soun parlouri. A la fin, li vengueron tant e tant, à la fouont, que lou comte Despeirar se n'avisé ; e te fe 'nclaire Farigoureto dins la pus auto tourre dou castèu.

E dou d'aut de la tourre dou castèu, Farigoureto, en plourênt soun bèl ami, gardiavo. Sous uno tousco de pin, apareilavau, lou vegué que, d'escoundoun, la çarcavo, e li fe signe.

Granlurié ané counta 'cò, tout caud, à sa meirino ; e la Fado li digué : « Tèl vaquito un uou, la nueu que vên anaras ou pèd de la tourre, quand la luno sè levarà l'escaiaras. » La nueu vengûeu, Granlurié èro ou pèd de la tourre, e quand la luno pounchouniegue, roumpé l'ou, n'en sourté un duganèu que tenié dins soun bè un mucèu dou fléu de l'aragno de

Granolurier se rencontrèrent à la fontaine de Mor-teiron, en pleine montagne. Ils restèrent ébahis tous les deux. Farigourette n'avait jamais vu un aussi beau garçon ; et, dans ses songes les plus fous, Granolurier n'avait jamais rêvé d'une beauté si rare. Et, pendant qu'ils se regardaient comme deux innocents, la petite Fée, qui ne devait pas être étrangère à cette entrevue, se frottait les mains, cachée sous une feuille de bardane.

Les jeunes gens ne s'étaient rien dit, — Farigourette ne parlait pas, — mais, le lendemain, ils se rencontrèrent encore, et les jours suivants aussi ; et, si la jeune fille était muette, ses yeux ne l'étaient pas, et Granolurier comprenait leur langage. Enfin, ils y vinrent tant et tant, à la fontaine, que le comte Despeirar s'en aperçut, et il fit enfermer Farigourette dans la plus haute tour du château.

Et, du haut de la tour du château, Farigourette, en pleurant son bel ami, regardait. Sous une touffe de pins là-bas, bien loin, elle le vit qui la cherchait des yeux en cachette, et elle lui fit signe.

Granolurier alla de suite conter cela à sa marraine ; et la Fée lui dit : « Tiens ! voilà un œuf ; la nuit qui vient trouve-toi au pied de la tour, quand la lune se lèvera, tu le briseras. » La nuit venue, Granolurier était au pied de la tour, et, quand la lune parut, il cassa l'œuf, il en sortit un hibou qui tenait

l'Aven ; durbènt ses aro, lou duganèu n'en pourte 'n bout à la presouniero. Aquesto l'estaqué à-n-un queiroun de la muraio ; lou jouvènt, à l'autre bout, lou tenié tendu ; la chato l'encambé, se leissé resquiha e toumbé dins lei brai de Granlurié, que l'empourté ou travei dei serre e des coumbo.

\*  
\* \*

A travei lei serre e les coumbo, lou comte, qu'avié vist lou cop de tèms, li parté à l'après emé toutei ses ome ; e vâgue de landa ! Mòu-grat sa forço e soun deigourdimen, lou roubaire s'alas-savo, quand arribé à l'Aven. Coumo un fach esprei, sa meirino èro aquito, l'aragno lèsto, toutes tres aganteron lou fiéu, e quand lei gènt dou castéu siegueron ou trau, qu avié passa 'qui ? Pa degun !

\*  
\* \*

Qu avié passa 'qui ? Pa degun ! Mai Farigoureto roubado èro plu muto ; tout ce que se digueron emé soun bèl ami, en devalènt dins lou goufre, vous hou làissou devina.

E l'escavèu de l'aragno debanavo, debanavo ; e quand arriberon ou founs dou trau, s'atrouberon dins uno sournuro negro coumo de pego.

Dins aquelo sournuro negro coumo de pego, la

dans son bec un peloton du fil de l'araignée de l'Aven; déployant ses ailes, il en porta un bout à la prisonnière. Celle-ci l'attacha à une pierre de la muraille; le jeune homme à l'autre bout tenait le fil tendu; la jeune fille l'enjamba, se laissa glisser et tomba dans les bras de Granlurier, qui l'emporta à travers les crêtes et les vallées.



A travers les crêtes et les vallées, le comte, qui avait vu le coup de temps, partit après lui avec tous ses hommes, et de courir ! Malgré sa force et son agilité, le ravisseur se fatiguait, quand il arriva à l'Aven. Comme un fait exprès, sa marraine était là, l'araignée prête, tous les trois se suspendirent au fil ; et, quand les gens du château arrivèrent au trou, qui avait passé là ? Personne !



Qui avait passé là ? Personne ! Mais Farigourette enlevée n'était plus muette ; tout ce qu'ils se dirent avec son bel ami, en descendant dans le gouffre, je vous le laisse à deviner.

Et l'araignée dévidait, dévidait son écheveau, et quand ils arrivèrent au fond du trou, ils se trouvèrent dans une obscurité profonde.

Dans cette obscurité profonde, la Fée frappa du

Fado piqué dou pèd, lou roucai se fendé, e dou founs de l'asclo s'escapé 'no clarta ; e tout un pople de nanet e de naneto, tãmbourin en têtes, vengueron tira sa reveranço à la Fado e à sei fihòu.

Farigoureto e Granlurié, eibalousi ou mitan d'aquéu pichot mounde que farandoulejavo à soun entour, s'avanceron dins la fêto que se venié de durbi, e intreron dins uno cauno espetaclouo qu'avié par vouto la pus auto cimo de Luro. D'aquito, à pèrto de visto, de tout caire, s'aproufoundissien de catafourno e de courradou d'ounté devalavon les escouraduro de la mountagno ; e toutes aquélei valat venien descarga ses aigo dins un toumplas qu'aurias dich uno pichoto mar.

De tout caire, dins la luenchou, de pilastre fantasti descendien e mountavon ; voui serias creihegu dins uno fourèst empeira ; lei gouto d'aigo, pendoura ou resquihènt su les aresto des pèiro, relusien coumo de diamant à la clarta d'un millèn de luseto e de grossei mouisso de fueu de touto coulour, que vourastrejavon en esparpaïènt sei lume ; e d'aquélei veïoro vouradisso s'escapavo uno lusou qu'ouriai di facho d'un mescladis d'aubo, de tremount, de sourèu, de luno e d'estello ; e lou mirau de l'aigo lindo remandavo tout acò dins la negrou dei vouto.

Quand arriberon ou mitan d'aquéu tèmple grandas, tout lou bestiàri de la mountagno èro aquito acampa ;

*pieu, le rocher se fendit, et du fond de la fente s'échappa une clarté ; et tout un peuple de nains et de naines, tambourin en tête, vinrent tirer leur révérence à la Fée et à ses filleuls.*

*Farigourette et Granlurier, ébahis au milieu de ce petit monde qui faisait la farandole autour d'eux, s'avancèrent dans la fente qui venait de s'ouvrir et entrèrent dans une caverne gigantesque qui avait pour voûte la plus haute cime de Lure. De là, à perte de vue, de tous côtés, s'enfonçaient des cavités et des couloirs d'où descendaient les suintements de la montagne ; et tous ces ruisseaux venaient décharger leurs eaux dans un bassin si grand qu'on aurait dit une petite mer.*

*De tous côtés, dans le lointain, des piliers fantastiques descendaient et montaient ; on se serait cru dans une forêt transformée en pierre ; les gouttes d'eau suspendues ou glissant sur les arêtes, scintillaient comme des diamants à la clarté d'un million de vers luisants et de grosses mouches de feu, de toute couleur, qui voletaient en épandant partout leur lumière ; et, de ces lanternes volantes, s'échappait une lueur que vous auriez cru composée d'aube, de crépuscule, de soleil, de lune et d'étoiles ; et la surface de l'eau limpide reflétait tout cela dans les voûtes sombres.*

*Lorsqu'ils arrivèrent au milieu de ce temple grandiose, tous les animaux de la montagne étaient là*

e, ou mitan de sa cour de nanet e de tout aquéu pople de bèsti, la Fado de l'Aven maridé Farigoureto e Granlurié.

Acò fa, prengué lei jouvènt par la man, lei mené dins un recantoun sourne, fe vira 'no bague to de cou-dounié, e lei nouvèu marida s'atrouberon dins la chambro novialo la pus lisqueto que se pouosque eimagina : Un lié e de sèti coumo n'avèi jamai vist, e que draparié ! Sèt luseto empega ou planchié voui fahien uno clarour tant douço, que les pantai de Farigoureto e de Granlurié fougueron, touto la nueu, que de pantai d'or.



L'endeman, apreï lou dejuna, sarvi par de fouletoun vouradis es aro coulour de pantai d'amourous, la Fado lei mené su lou bord dou grand toumple. Aquito uno gènto barco, facho de rusco de tiho, touto empa-vaïouna de branco de flou, les esperavo ; quatre gros peïssoun se li ateleron, e lei vaqui parti em'un eïssam de tavan luminejènt que mountavon e descendien par faire amira lei meraviho des cafourno que travessavon.

E la barco flavo d'un coustat, de l'autre ; èro lou vouiàgi de nouço ; e, tout en anènt, la Fado racountavo ei nòvi 'spanta : que la couolo de Luro es trouquiha coumo un crivèu ; e qu'ou travei

réunis ; et, au milieu de sa cour de nains et de tout ce peuple de bêtes, la Fée de l'Aven maria Farigourette et Granlurier.

Cela fait, elle prit les jeunes gens par la main, les conduisit dans un recoin obscur, fit tourner une baguette de cognassier, et les nouveaux mariés se trouvèrent dans la chambre nuptiale la plus coquette qu'on puisse imaginer : Un lit et des sièges comme on n'en a jamais vu, et quelles draperies ! Sept lucioles, suspendues au plafond, répandaient une clarté si douce que les rêves de Farigourette et de Granlurier ne furent toute la nuit que des rêves d'or.

\*  
\* \*

Le lendemain, après le déjeuner servi par des lutins aux ailes couleur de rêves d'amoureux, la Fée les conduisit sur les bords du bassin. Là, les attendait une jolie barque en écorce de tilleul toute pavoisée de fleurs. Quatre gros poissons vinrent s'y atteler, et les voilà partis, accompagnés par un essaim de lampyres lumineux qui montaient et descendaient pour faire admirer les merveilles des fantastiques excavations qu'ils traversaient.

Et la barque s'en allait d'un côté, de l'autre, — c'était là leur voyage de noces, — et tout en allant, la Fée disait aux « novis » ébahis : que la montagne de Lure est percée comme un crible, et qu'à travers



d'aquéu tarren esclà, les aigo, en liojo de regoura dins les coumbo, se tamien dins soun reiaume ; e qu'aqueles aigo fan les Aven en minènt lou sòu, que s'abasimo quand la crousto ei devengueu trop minço.

E anavon toujou ; e l'aigo creissié. Lou rièu s'èro fa flume ; e, sous aquelei vouto giganto, toujou l'aigo soutavo e ressoutavo emé de brut que les ecò soustarren de la mountagno se remandavon.

Mai vaqui que d'à cha pau, la vouto s'abaisso, s'abaisso, e lou flume, subran s'aproufoundis.

La barco s'arrèsto ; e de la muraio, ounte soun empeira despièi de milo e de milo an, viai sourti doui groi bestiàri ; sei bè d'oucèu an de dènt lusènto coumo l'ivòri e pouchueu coumo d'areno ; ses arpo soun crouchueu, e an d'aro de rato-pena larjo coumo de lançòu ; s'avançon, aganton la barco, dueurbon les aro, e empouorton nouostei nôvi ou founs dou deibaus.

\*  
\* \*

Aquito, au founs dou deibaus, fai negro nueu ; lei luseto an deifóuta. Mai, sènso treboudomen, se sènton souileva par l'aigo que mouonto, que mouonto ; e lei vaquito en plen sourèu, ou mitan d'un toumple enrouda de muraïasso de roucas.

Ei la Vau-Clavo, d'ounté lou flume soustarren

les terrains crevassés les eaux descendent dans son royaume, au lieu de s'écouler dans les vallées ; que ces eaux filtrantes donnent naissance aux Aven, en minant le sol qui s'écroule, quand la couche est devenue trop mince.

Et ils allaient toujours, et l'eau augmentait. Le ruisseau était devenu fleuve ; et, sous ces voûtes géantes, l'eau toujours bondissait et rebondissait avec des bruits que se renvoyaient les échos souterrains de la montagne.

Mais voilà que, peu à peu, la voûte s'abaisse, s'abaisse, et le fleuve, soudain, disparaît dans un gouffre.

La barque s'arrête ; et du mur, où depuis des mille et des mille ans ils sont pétrifiés, on voit sortir deux grands animaux ; leurs griffes sont crochues, et ils ont des ailes de chauve-souris, larges comme des draps de lit ; ils s'avancent, saisissent la barque, ouvrent leurs ailes et emportent nos voyageurs au fond de l'abîme.

\*  
\* \*

Au fond de l'abîme, il fait nuit noire, les lucioles ayant fait défaut. Mais, sans soubresauts, ils se sentent soulevés par l'eau qui monte, qui monte, et les voilà en plein soleil, au milieu d'un bassin qu'entourent de grands murs de rochers.

C'est la Fontaine de Vauchuse, d'où le fleuve sou-

s'escapo escumejènt, par ana pourta fresquero e  
abbunde à l'encountrado ounte devien resclanchi  
les cant celestiau do Petrarco à sa Lauro bèn-ama.

Sus un signe de la Fado, dous eiglas que planon  
dins l'aire descendon en virènt. Farigoureto s'asseto  
sus un, e Granlurié encambo l'autre. A la revisto !  
fai la pichoto meirino, e disparei dins lou gourg.

\*  
\* \*

En fèn de grand cèucle, les aiglo mounteron dins  
lou cèu. D'aqui, prenènt soun vòu, tireron dre su  
Luro, e aneron descarga lei deirouba, en pau var-  
gounous, su la grand tourre dou comte Despeirar.

Aquéstou, tout urous de retrouba sa fiho que parlavo,  
e fier d'agué un gèndre coumo Granlurié, se deimeté  
dou gouvèr. E jamai, — la Fado de l'Aven meinajènt  
pa les counsèu à soun fiho, — jamai l'Auto-Prou-  
vènço èro 'sta tant urouo.

Mai les pople qu'an lou bouonur an gi d'istòri ;  
acò 'splico coumo se fai que, d'aquéu tèms beini,  
degun n'a garda souvenènço.

~~~~~

---

*terrain s'échappe écumant, allant porter fraîcheur et abondance aux pays où devaient se faire entendre les chants divins de Pétrarque à sa Laure bien-aimée.*

*Sur un signe de la Fée, deux grands aigles qui planaient dans les airs descendent en tournoyant. Farigourette s'assied sur l'un, Granlurier enjambe l'autre. Au revoir ! crie la petite marraine, et elle disparaît sous l'eau.*



*En faisant de grands cercles, les aigles montent dans le ciel. De là prenant leur vol, ils vont droit sur Lure<sup>e</sup> déposer les nouveaux mariés, légèrement honteux, sur la grande tour du comte Despeirar.*

*Celui-ci, tout heureux de retrouver sa fille qui parlait, et fier d'avoir un gendre comme Granlurier, se démit du pouvoir. Et jamais, — la Fée de l'Aven ne ménageant pas les conseils à son filleul — jamais la Haute-Provence n'avait été si heureuse.*

*Mais il n'y a pas d'histoire pour les peuples qui ont le bonheur, ce qui explique pourquoi, de ce temps béni, personne n'a gardé le souvenir.*



## LOU BRAGUETIAN

A M. G. Tardiéu.

Ero un dimenche, venien de souna l'angèlus, lei gènt sourtien de la grand-messo, quand, tout à-n-un cop : chichipoun, poun poun, chichipoun poun poun.

— Qu'es acò, Nourado ? Demando la Suzoun à sa vesino.

— Es un bragueto que vèn d'arriba.

— E que vènde ?

— Que vouos que vènde, un bragueto ? de couontro-verme. Acò 'i mai en pito-dardeno.

— Es egau. Anen en pau vèire, Nourado. Ai moun Zidoro que de longo se freto lou nas, e que dueurme emé les parpello reveissina. Vène !

— Espero que métou moun fichur.

E lei vaqui partié.

Quand arriberon, lou braguétian, quiha su soun càrri lusènt coumo un mirau, fahié :

— « Bravèi gènt, m'anessias pa prendre, ou mens, par un charlatan. Siéu doutour, vouï, mes amis, e doutour de Paris.

## LE CHARLATAN

A M. G. Tardieu.

*C'était un dimanche, on venait de sonner l'Angelus, les gens sortaient de la grand' messe, quand, tout à coup : chichipoun poun poun, chichipoun poun poun.*

*— Qu'est-ce qu'on entend, Norade ? Demanda Suzon à sa voisine.*

*— C'est un charlatan qui vient d'arriver.*

*— Que vend-il ?*

*— Que veux-tu qu'il vende un charlatan ? des contre-vers. C'est encore un pite-sou.*

*— N'importe, allons un peu voir, Norade. Il y a mon Isidore qui ne cesse de se frotter le nez, et qui dort avec les paupières retroussées, viens !*

*— Attends que je mette mon fichu.*

*Et les voilà parties.*

*A leur arrivée, le charlatan, planté sur son char, reluisant comme un miroir, disait :*

*— « Braves gens, n'allez pas me prendre, pour un charlatan. Je suis docteur, oui, mes amis, docteur de la faculté de Paris.*

« Ouriéu pouscu, coumo mes counfraire, courre d'un oustau à l'autre, e m'amusa à faire de vesito ; mai moun amour par l'umanita èro taroment grand, que dins un Paris, dins un Loundre meme, me sentiéu à l'estré. Ce que me fouhié, èro l'univer entié ; car, par iéu, toutei les ome soun de fraire, toutei lei fremo soun de souorre. Ai carreja la santa ou travèi de touto la terro. Lei nanet de la Lapounio, coumo lei negre dou Congo m'an baia lei man. Lou schah de la Pèrso m'a clafi les pocho de peirarié de touto merço. Aqueles perlo tant lusènto, que pouai reluca su moun càscou. e que vous eibarlucon, ei l'imperatriço Menelick que me les a fa chousi dins lou mouroun. L'emperour de la Chino, qu'a 'no ribambello de pichot que n'en fenis plu, me vouhié pa leissa parti ; e se passo pa de semana sènso que m'escrigue : vène ! vène ! Vias que se tutejen, acò voui di que sian coumo lei cinq det de la man.

« Ei dounc pa lou besoun que me fai ana ansin secouri l'umanita. D'or e d'argènt, n'en ai de que calada vouosto plaço, de que voui li aclapa dedins.

Dins toutei les encountrado ount' ai samena moun baume e moun elissir, sabon plu ce qu'ei la toufo, les trei susou, la mèro, lou brumau ; acò ataco la masso dou sang, fai destila la bilo e esparpaio les aigo que courron entre douos pèu. Rèn de mihou,

« J'aurais pu, comme mes confrères, aller de maison en maison, perdre mon temps à faire des visites ; mais mon amour pour l'humanité est tellement grand que, dans Paris, dans Londres même, je me sentais à l'étroit. Ce qu'il me fallait, c'était l'univers entier ; car pour moi tous les hommes sont des frères, toutes les femmes des sœurs. J'ai promené la santé à travers toute la terre. Les nains de la Laponie, comme les nègres du Congo m'ont baisé les mains. Le schah de Perse a rempli mes poches de toute espèce de pierres précieuses. Ces perles merveilleuses que vous pouvez admirer sur mon casque, et qui vous éblouissent, c'est l'impératrice Ménélich qui me les a fait choisir dans le tas. L'empereur de la Chine, qui a une ribambelle d'enfants qui n'en finit pas, ne voulait plus me laisser partir ; il n'y a pas de semaine qu'il ne m'écrive : viens ! viens ! Vous le voyez, nous nous tutoyons, cela vous dit que nous sommes liés comme les doigts de la main.

« Ce n'est donc pas le besoin qui me fait aller ainsi secourir l'humanité. De l'or et de l'argent, j'en ai de quoi paver votre place, de quoi vous y ensevelir dedans.

« Dans toutes les contrées où j'ai répandu mon baume et mon élixir on ne sait plus ce que c'est que les étouffements, les vapeurs, les angoisses ; cela vous attaque la masse du sang, fait distiller la bile, évapore les eaux qui courent entre deux peaux.



par lei fremo que soun travaia par lei nèr. Alor, quand s'ei fa sang de nouvèu, plu gi d'engouisso, plu gi de vèrme, plu gi d'agassin, plu gi d'aquelei marandro que vous toumbon des planeto sènso saupre d'ounté vènon.

Vous pouai brula, vous elfoucha bras e cambo, à-n-un vira d'uei moun enguènt garis tout. Emé moun elissir, jamai lou derrabaire de dènt anara farfouia dins vouðstei ganacho ; car siéu pa 'n derrabaire de dènt, iéu, ou countràri, e rèn qu'acò vous provo que siéu pa 'n charlatan, que siéu pa 'n messoungié.

« E ce que voui semòundou par lei gènt, es enca mihou par lou bestiàri : plu de coulico par lei muòu, plu de blesquet, de picoto par l'avé, plu de pouorc ladre ni sarcous.

« E ce que voui diéu meidamos e messiés, ei la verita, rèn que la verita, la puro verita, la verita escrèto. Jamai la messouonjo a sali mei labro ; e la provo es qu'en Americo, que se li couneisson, me pourtavon en trioumfle, e que par me miés entèndre, lei gènt mountavon en baloun. »

Avié pa 'scupi un cop, aquéu marrias ; e sàbou pa se se serié arresta, sènso lou relògi que li coupé la paraulo en sounènt miéjou.

E tóutei de se precepita par ana croumpa d'acò que garissié de tout mau.

---

Rien de meilleur pour les femmes travaillées par les nerfs. Alors, lorsqu'on a renouvelé son sang, plus d'oppressions, plus de vers, plus de cors aux pieds, plus de ces maladies qui vous tombent des planètes, sans qu'on sache d'où elles viennent.

« Vous pouvez vous brûler, vous tordre bras et jambes, en un clin d'œil mon onguent guérit tout. Avec mon élixir jamais les dentistes, n'iront fouiller dans votre machoire ; car je ne suis pas un arracheur de dents, moi, au contraire, et cela seul doit vous prouver que je ne suis pas un charlatan, que je ne sais pas mentir.

« Ce que je vous propose pour les gens est meilleur encore pour les bestiaux : plus de coliques pour les mulets, plus de charbon, plus de variole pour les troupeaux, plus de cochons noués ni ladres.

« Et ce que je vous dis, Mesdames et Messieurs, c'est la vérité, rien que la vérité, la pure vérité. Jamais mes lèvres n'ont été salies par le mensonge ; la preuve c'est qu'en Amérique, où l'on s'y connaît, on me portait en triomphe, et que pour mieux m'entendre les gens montaient en ballon. »

Il n'avait pas craché une seule fois, ce marrias ; et je ne sais s'il se serait arrêté sans l'horloge qui lui coupa la parole en sonnant midi.

Et le public de se précipiter pour aller acheter ce qui guérissait de tout mal.

— Oi! lou bel ome, fahié la Catarino, e coumo parlo bèn.

— Nourado ? gardié 'n pau la cheino de sa mouostro, sarviré par tira lou farrat dou pous. Qúntei bès chivau ! soun emplumacha coumo nouostei grossei damo.

E lou chichipoun marchavo toujou e la vènto enca miès. Pouhié pa teni lou cop ei man que se dreissavon par aganta lou benuroui remèdi.

E dou tèms, lei meinat quieravon, les pichot se choupinavon, e les chin se batièn en s'entramblènt dins les cambo dei badaire.

Despièi uno passa, moussu 'Catârri, lou medecin de l'endret, la cano soui lou bras e lou besicle dins l'uei, alucavo lou bragueto.

— Ounté tron ai vist aquelo tèsto ? se fahié ; mai avié bèl à çarca, atroubavo rèn.

Dre que la vènto agué prei fin, moussu Catârri s'enanavo, coumo les autres, quand se sènte pica su l'espalo, se reviro e qu vei ? lou bragueto que li fai : — E bè! Catârri, coumo vai la boto ?

— Oi ! qu'anunto ! fai moussu Catârri, es tu Escudet ? Li a miech ouro que çarcàvou de me rememouria toun noum. Mai ei bèn tu que dins aquel acoutrimen barjaves amount su lou càrri ?

— E bè, vo, es ièu.

— Que tron de mestié fas aqui ?

— Oh ! le bel homme, disait Catherine, et comme il parle bien.

— Norade ? Regarde un peu la chaîne de sa montre, elle servirait à tirer le seau du puits. Quels superbes chevaux, ils ont des plumets comme nos grandes dames.

Et le chichipoun allait toujours, et la vente encore mieux. Notre homme ne pouvait suffire aux mains qui se levaient pour prendre le bienheureux remède.

Pendant ce temps, les enfants pleuraient, les gamins se houspillaient et les chiens se battaient en se jetant dans les jambes des gens ébahis.

Depuis un bon moment, Monsieur Catarri, le médecin du pays, la canne sous le bras, et le binocle sur le nez regardait le charlatan.

Où diable ai-je vu cette tête ? se disait-il ; mais il avait beau chercher, il ne trouvait pas.

Dès que la vente fut terminée, Monsieur Catarri s'en allait comme les autres, quand il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule, il se retourne, et qui voit-il ? Le charlatan qui lui dit : — Eh bien ! Catarri, Comment va la botte ?

— Oh ! de celle-là ! fait Monsieur Catarri, c'est toi, Escudet ? Il y a demi-heure que je cherchais à me remémorer ton nom. Mais est-ce bien toi qui, dans cet accoutrement, bavardais en haut sur la voiture ?

— Eh ! oui, c'était moi.

— Quel diable de métier fais-tu là ?

— Fau lou charlatan. Anen, fasses pa tant lou deigousta, es tout ce que li a de pus à la modo, à l'ouro d'encuei.

— Acò 's proun vrai. Mai, pamens, ana ansin de vilo en vilo, emé de chichipoun... Tè! ouriéu jamai creihegu 'cò de tu, Escudet.

Acò provo, moun brave ami, qu'as jamai sachu ce qu'èro de pati. Afiguro-te que quand sieguérou reçu doutour — érou pa pus espés e pa pu bësti qu'un autre, hou sâbes — m'enanerou dins moun païs lucha 'm' un massacre qu'avié dou medecin que lou noum. La lucho siegué pa longo ; moun counfraire, fassi d'ignourènço, d'aploumb e de vantardiso, m'aclapé ; acò siegué lèu lest. Que faire ? Escudet, moun ami, me diguerou, fau metre la velo ou vènt, e prendre les ome coumo soun. Li a que lei bouon en rên e lei blagur que fan flòri, fen coumo lei bouon en rên e sieguen blagur ; e vaqui coumo me siéu fa charlatan. Lou pople, Catârri, lou pople soubeiran, coumo lei rei, amo qu'aqueles que lou gatihon : gatihen lou pople, me diguérou, e se leissara mouse en fên riseto.

— Coumo, Escudet, ei bèn tu que parles ansin ? Mai siès plu l'Escudet d'autres cop, l'Escudet qu'ai counaissu. E que diran de tu ?

— Que diran de iéu ? Inocènt !... Es que l'istòri es pa facho que de messouonjo ? Es que lei grands

— Je fais le charlatan. Allons, ne fais pas tant le dégoûté, c'est tout ce qu'il y a de plus à la mode, à notre époque.

— C'est un peu vrai. Mais pourtant aller ainsi, de ville en ville, avec des chichipoum... Tiens ! je n'aurais jamais cru cela de toi, Escudet.

— Cela prouve, mon brave ami, que tu n'as jamais connu ce que c'est que la misère. Figure-toi que lorsque je fus reçu docteur, — je n'étais pas plus lourdaud et pas plus bête qu'un autre, tu le sais — j'allais dans mon pays lutter avec un imbécile qui n'avait de médecin que le nom. La lutte ne fut pas longue ; mon confrère, pétri d'ignorance, d'aplomb et de vantardise, me supplanta, ce fut bientôt fait. Mourir de faim, pourtant, ne me plaisait pas. Que faire ? Escudet, mon ami, me dis-je, il faut mettre la voile au vent, et prendre les hommes comme ils sont. Il n'y a que les bons à rien et les blagueurs qui sont sur le pavois, faisons comme les bons à rien, soyons blagueurs ; et voilà comment je me suis fait charlatan. Le peuple, Catarri, le peuple souverain aime, comme les rois, qu'on le chatouille ; je me dis : chatouillons le peuple, il se laissera traire en faisant risette.

— Comment, Escudet, c'est bien toi qui parles ainsi ? Mais tu n'es plus l'Escudet d'autrefois, l'Escudet que j'ai connu. Que dira-t-on de toi ?

— Ce qu'on dira de moi ? Innocent !... Est-ce que l'histoire n'est pas faite que de mensonges ? Est-ce

ome soun pa toutes esta de grand braguetian ? Catârri, moun bouon, lou pople a bèl à faire lou farot, sera jamai qu'un cresarèu, e virara toujou l'esquino par se fa toundre. La provo es que lou bragueto Escudet a 'mpoucha mai d'escut, dins l'afaire de miech ouro, que ce que n'en intrara, d'eicito à-n-un mei, dins lou boursoun de mèstre Catârri.

— Mai ta counsciènço, Escudet, que n'en fas ?

— Ma counsciènço ! ei blanco coumo nèu ; e, par dessu lou marca, touto novo, m'en servou jamai.

— As uno pourié oupinien de l'umanita.

— Te hou vouhiéu dire, parlo-n'en de l'umanita, es courouo. Es qu'a jamai, tant solument, sachou destria sa man drecho de sa man gaucho ; ni qu li fai de bén, de qu li fai de mau ? Ce que vènei de veire aquí, tout aro, ourié, pamens, degu te durbi les ueus. Veguen ! dins lou milié de badaire qu'enroudavon moun càrri, quand pourriés coumta d'ome de cabesso, d'omes inteligènt ?... Vint ? trento ? cinquanto ? Es abord dire. Aquélei seran toujou les pratico dou saventas Catârri ; mai lei nou-cènt-cinquanto autres, coulègo, as bèl à dire e bèl à faire, seran, de longo, aquelei dou braguetian.



que les grands hommes n'ont pas tous été de grands charlatans ? Catarri, mon bon, le peuple a beau se donner des airs, il sera toujours crédule, et tendra toujours le dos pour se faire tondre. La preuve c'est que le charlatan Escudet a empoché plus d'écus dans l'espace d'une demi-heure, que ce qu'il en entrera dans un mois dans la bourse de maître Catarri.

— Mais ta conscience, Escudet, qu'en fais-tu ?

— Ma conscience ? Elle est blanche comme neige ; et, par dessus le marché toute neuve, attendu que je ne m'en sers jamais.

— Tu as une belle opinion de l'humanité.

— Je voulais te le dire, parles-en de l'humanité, elle est propre. Est-ce qu'elle a jamais su reconnaître sa main droite de sa main gauche ? ou distinguer qui lui fait du bien de qui lui fait du mal ? Ce que tu viens de voir, là, tout à l'heure, aurait dû t'ouvrir les yeux. Voyons ! Dans le millier d'auditeurs qui entouraient ma voiture, combien pourrais-tu compter d'hommes de sens, d'hommes intelligents ?... Vingt ? trente ? cinquante ? C'est beaucoup dire. Ceux-là seront toujours les clients du savant Catarri ; mais les neuf-cent-cinquante autres, confrère, tu as beau dire, tu as beau faire, seront éternellement ceux du charlatan.





## LOU REVENGE DE M. REGUINÈU

A M. St-Marcèu Eysseric.

Eicò se passavo dou tèms que li avié un Chapitre à Fourcouqué.

Qu di Chapitre di canounge ; e canounge, par abord de gènt, vouo dire : capelan travaïent à rên faire, que tocon de groi revengu, fan bouono chiéro, e nêdon de longo dins la crêmo e le counfituro.

E bê, à-n-aquelo epoco, èro pa lou cai dou Chapitre de Fourcouquié. Les prebêdo èron pa grasso ; e, dins la cousino des canounge, la sartan fricassavo pu souvent de faiôu e de cougourdo, que ce que l'aste viravo de pardigau.

Acò vouhié pa dire que sieguesson pa groumand, nouostes canounge. Mai es pa d'acò que s'agis.

D'aquéu tèms, amount dou coustat de Sant-Màri, restavo moussu Reguinèu.

Aquéu moussu Reguinèu serié 'sta l'ome lou pus uroui dou Fourcouqueirés s'avié pa 'gu un chiroun que li rouigavo soun bouonur. Aquéu chiroun èro

## LA REVANCHE DE M. RÉGUINÈU

A M. St-Marcel Eysséric.

*Ceci se passait lorsqu'il y avait un Chapitre à Forcalquier.*

*Qui dit Chapitre dit chanoines ; et chanoines, pour beaucoup de personnes, est synonyme de : prêtres occupés à ne rien faire, ayant de gros revenus, faisant bonne chère, et nageant sans cesse dans la crème et la confiture.*

*Eh ! bien, à cette époque, ce n'était pas le cas du Chapitre de Forcalquier. Les prébendes n'étaient pas grasses ; et dans la cuisine des chanoines, la poêle faisait frire plus souvent des haricots et des citrouilles que la broche ne faisait tourner des perdreaux.*

*Ce qui ne veut pas dire que nos chanoines ne fussent pas gourmands. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.*

*En ce temps-là, du côté de Saint-Mari, demeurait M. Réguinèu.*

*Ce M. Réguinèu aurait été l'homme le plus heureux du Forcalquiérois s'il n'avait pas eu un ver qui lui rongeaient son bonheur. Ce ver était une*

uno redevènço de douge escut par an, que devié qu chapître de nouosto vilo.

Douge escut, me dices, es pa 'n' afaire, e li a pa 'qui de que s'escarcina lou sang. Acò 's proun verai! Mai les pechin que coungrien aqueles espèci de chiroun se mesuron pa à la groussou de la bèsti, mai à soun verin ; e aqueles trento-siei franc avien, par moussu Reguinèu, un verin de la marodicien ; l'engardavon de durmi, li trebouravon lou manja ; e quand, par Sant Michèu, coumtavo aquèu bèl argènt, semblavo que li derrabavon lou fège.

Un matin, dins lou lié, bèn avans lou richiéuchiéu dei dindoureto, trepougnu par la pichoto bèsti, moussu Reguinèu mando un cop de coude à la Catarino, sa fremo, e li fai : « Catarino, ai uno idèio. »

— Gardo-la ! e laisso-me durmi.

— Ve ! l'aubo pounchejo, escouto ! Pensàvou que se pourrian afranchi de la redevènço dou Chapître, en li paguènt lou capitau uno fes par toutes. Que n'en diès, Catarino ?

— Diéu que siès un pico-pebre. Pamens toun idèio es pa marrié, pa tant paçaque ei bouono que paçaque te levarié lou souini. Mai les canounge entendran-ti d'aquelo oureiho ?

— Diaussi ! Es que justici. K pièi, li pagou-ti pa

*redevance de douze écus par an qu'il devait au Chapitre de notre ville.*

*Douze écus, me direz-vous, ce n'est pas une affaire, il n'y a pas là de quoi se brûler le sang. Cela est vrai ! Mais les ennuis qu'engendrent ces espèces de vers rongeurs ne se mesurent pas à la grosseur de la bête, mais à son venin ; et ces trente-six francs avaient, pour M. Réguinèu, un venin de la malédiction ; ils l'empêchaient de dormir, lui troublaient la digestion, et lorsque, pour Saint-Michel, il comptait ce bel argent, il semblait qu'on lui arrachât le foie.*

*Un matin, dans le lit, bien avant le gazouillement des hirondelles, agacé par la petite bête, M. Réguinèu donne un coup de coude à Catherine, sa femme, et lui dit : « Catherine, j'ai une idée. »*

*— Garde-là ! et laisse-moi dormir.*

*— Regarde ! l'aube paraît, écoute ! Je réfléchissais que nous pourrions nous affranchir de la redevance du Chapitre, en lui payant le capital une fois pour toutes. Qu'en dis-tu, Catherine ?*

*— Je dis que tu es un rabâcheur. Pourtant ton idée n'est pas mauvaise ; moins parce qu'elle est bonne, que parce qu'elle t'enlèverait le geindre. Mais les chanoines entendront-ils de cette oreille ?*

*— Je le pense ! et ce sera justice. Ensuite, est-ce que, de temps en temps, je ne leur paie pas quelque petit dé-*

quauque rechouchoun à moun tubet ? Ami coumo sian, me pouon pa refusa 'cò.

— Es pa 'no resoun.

— Aqui coumo siai, vautreï fremo, toujou meifisènto. E bè ! li anarai encò d'aquélei messiés, e pa pu luen qu'encuei.

E d'efèt, su lou vèspre, moussu Reguinèu cargo lei vièsti dou dimenche, e velaqui parti.

Coumenço par lou Prevost ; e li debano soun afaire.

— Mai, moun brave Reguinèu, li respoundé 'qués-tou, li a pa de resoun par que te refusen ce que demandes. Pouos coumta sus iéu. Mai, pamens, quand serié que par counvenènço, fau veire mes counfraire.

E Reguinèu pren les canounge à de reng ; e tóutei de li dire : « Pouas coumta sus iéu ! Pouden pa voui refusa 'cò. »

De retour : — E bè, Catarino, fai à sa fremo, en se fretènt lei man, l'afaire ei dins lou sa. Tu qu'aviés tant pòu ! Siai bèn tóutei lei memo, lei fremo ! Se sabiés coumo m'an reçaupu 'quélei messiés ! Acò 's en pau de braves capelan.

— Berigas que tu siés ! se contenté de dire la Catarino, tout en escumènt sa menèstro.

Lou dimenche venènt, lou Chapitre tengué counsèu ; e tóutei les canounge, mai tóutei, sènso n'en

jeuner au bastidon ? Amis comme nous le sommes, ils ne peuvent pas me refuser cela.

— Ce n'est pas une raison.'

— Voilà comment vous êtes, les femmes, toujours méfiantes. Eh ! bien, j'irai chez ces messieurs, et dès aujourd'hui.

En effet, sur le soir, M. Réguinèu endosse les habits du dimanche, et le voilà parti.

Il commence par le Prévôt, et lui expose son affaire.

— Mais, mon brave Réguinèu, lui répondit celui-ci, il n'y a pas de raison pour que nous refusions ce que tu demandes. Tu peux compter sur moi. Pourtant, ne serait-ce que par convenance, il faut voir mes confrères.

Et Réguinèu va voir les chanoines les uns après les autres ; et tous de lui dire : « vous pouvez compter sur moi ! nous ne pouvons vous refuser cela. »

A son retour : — Eh ! bien, Catherine, dit-il à sa femme, en se frottant les mains, l'affaire est dans le sac. Toi qui craignais tant un refus ! Vous êtes bien toutes les mêmes les femmes ! Si tu savais comme ils m'ont reçu, ces messieurs. Ce sont là de braves prêtres.

— Comme tu est simple ! se contenta de répondre Catherine, tout en écumant son potage.

Le dimanche suivant le Chapitre tint conseil ; et tous les chanoines, mais tous, sans exception, rejetèrent la demande du pauvre Réguinèu.

soubra un, escouberon la demando dou paure Reguinèu.

Aquéu maluroui n'en pardé lou durmi vœu jou.

Se, hou mens, m'avien pa proumei ! repetavo de longo. E sa fremo — èro bravo la Catarino — fe la muto, en liôjo de se trufa d'èu.

Pamens moussu Reguinèu fenissé par se faire uno resoun ; countinuegué de treva 'me les canounge ; e, entre elei, siegué jamai questien de rên.

Quand sant Glàudi aprouché — li dihièn Glàudi à moussu Reguinèu — recargué mai sei bœu vièsti, e ané 'nvita les canounge ou repas que dounavo par sa fèsto.

Par acò tengué pa counsèu, lou Chapitre. E lou dimenche, aprèi la grand'messo, ourias pouscu vèire les canounge escara vei Sant-Màri. Rihien tôtei souret. Fau dire qu'avien un ruscle d'espèctacle ; car m'es esta di que la veiho, istòri de s'amoura l'apetit, èron ana, de garapachoun, faire vesito à mèstre Roubaud l'abouticàri.

Vrai ou noun, avien uno fam d'ogre quand se pendoureron la sarviéto soui lou mentoun.

Par lei mies incita, moussu Reguinèu avié bouta, tôtei les plat su la tauro, despièi la soupo fin qu'ou dessert, e, ou mitan, s'aubouravo uno grando tiano viéujo.

Ce malheureux en perdit le sommeil pendant huit jours.

Si, du moins, ils ne m'avaient pas promis ! répétait-il sans cesse. Et sa femme — elle était bonne la Catherine — ne répondait rien, au lieu de se moquer de lui.

Cependant M. Réguinèu finit par en prendre son parti ; il continua de fréquenter les chanoines ; et, entre eux, il ne fut jamais question de rien.

Lorsque vint la saint Claude — on l'appelait Claude, M. Réguinèu — il mit derechef ses beaux vêtements, et alla inviter les chanoines au repas qu'il donnait pour sa fête.

Pour accepter il ne tint pas conseil, le Chapitre. Et le dimanche, après la grand'messe, vous auriez pu voir les chanoines monter à Saint-Mari. Ils riaient tout seuls. Il faut dire qu'ils avaient une faim de loup ; car il m'a été dit que la veille, histoire de s'aiguiser l'appétit, ils étaient allés, en tapinois, faire une visite à maître Roubaud l'apothicaire.

Vrai ou non, ils avaient une faim d'ogre lorsqu'ils se suspendirent la serviette sous le menton.

Pour les mieux mettre en goût, M. Réguinèu avait mis tous les plats sur la table, depuis le potage jusqu'au dessert ; et, au milieu, se trouvait une énorme terrine vide.



Quand lou Prevost agué di lou Benedicite e beini la mangio :

— Siai lou rèi des oste ! moussu Reguinèu, s'esclameroun les canounge.

Fouhié veire aquelei facho, l'aigo à la bouco, les uei beluguejant, e se lipènt déjà lei babino ; sentien tant bouon toutes aqueles plat que tubàvon ! Ah ! mes ami, que cop de dènt que se preparavo !

— E bè ! qu'esperen par acoumença ? fe moussu Beraud, lou pu lipet de toutes.

Alor, Glàudi Reguinèu s'aubouré ; e en un vira d'uei, em' un seriéu de papo, soupo, intrado, rousti, dessert, vin, enfin tout siegué dins la grand tiano ; e 'mé lou gros cuié te fe, de tout acò, uno mescladuro dou tron de l'èr.

— Malurous, que fès aqui ? bramavon les canounge, en se dreissènt, lei bras en l'èr. Siai foui, bouon moussu, siai foui de degaia ansinto tant de bouon viéure.

Sènso escouta, Reguinèu sarvé tout lou mounde.

— Tastè-in' acò, li fagué, me direi ce que vau ?

— Que vourès que vague uno taro bouiaco ? respondé lou Prevost. Es-ti poussible ! mai moun ami, li sias plu ! Avien tant bouono sentido toutes aquelei fricot ; que doumàgi ! que doumàgi !

— Aquelei fricot, messiés, fe moussu Reguinèu en

Lorsque le Prévôt eut récité le *Benedicite*, et béni les victuailles :

— Vous êtes le roi des amphytrions, M. Réguinèu ! s'écrièrent les chanoines.

Il fallait voir ces physionomies, l'eau à la bouche, les yeux brillants et se léchant déjà les babines. Ils sentaient si bon, tous ces plats qui fumaient ! Ah ! mes amis, quel coup de dent qui se préparait.

— Eh ! bien, qu'attendons-nous pour commencer ? dit M. Beraud, le plus gourmand de tous.

Alors, Claude Réguinèu se dressa ; et, en un clin d'œil, avec un sérieux de pape, potage, entrées, rôti, dessert, vins, enfin tout fut jeté dans la grande terrine ; puis, avec une grande cuillère, de tout cela, il fit un mélange sans nom.

— Malheureux que faites-vous là ? s'écriaient les chanoines, en se dressant, les bras en l'air. Vous êtes fou, bon monsieur, vous êtes fou de gâter ainsi des mets aussi délicats.

Sans écouter, Réguinèu servit tous ses invités :

— Goûtez-moi cela, dit-il, vous me direz ce que vous en pensez.

— Que voulez-vous que vaille un tel mélange ? répondit le Prévôt. Est-ce bien possible ! Mais, mon ami, vous n'y êtes plus. Tous ces mets avaient un parfum si suave ; quel dommage ! quel dommage !

— Ces mets, messieurs, dit maître Réguinèu en se

se requinquihènt, an coumo les' canounges dou Chapitre de Fourcouquié : cadun à despart ei mal que bouon, toutei reuni varon pa 'n foutre.

~~~~~

---

*redressant, ont comme les chanoines du Chapitre de Forcalquier, chacun pris séparément est excellent, réunis ensemble ils ne valent pas un... fêtu.*

~~~~~

## A CHASCUN SOUN MESTIÉ

Es Chato de Fourcouquié.

Aquel an decèmbre arribé de bouono umour, oublidènt de carga soun vièsti de cadis blanc ; e lou clar souréu dou jou fahié oublida la jaraduro de la nueu.

Un matin d'aquéu mei, fresqueto e touto requin-quiha, la pichoto Nanèto s'enanavo ouriva dou coustat de la Pouchièro. Quand dian pichoto es uno maniero de parla, car, desempièi sant Michèu, courrié dins sei dès-e-vuech an. Mai èro tant mistourino ! un pessu de fiho. Emé sei gauto enrouta par lou fred, e ses uei negre eibrihoudant, marchavo que tout bèu just ses peid raspiavoun lou sòu ; ouriai dich un pardigalet quand s'eifournié dins les estoublo.

Lou countentomen èro pinta su sa caro, sa bouco parlavo touto soureto, avié de joio dins l'amo. Anavo, anavo, sènso se soucita de la cisampo que foulastrejava dins ses péu frisoutia.

## A CHACUN SON MÉTIER

*Aux filles de Forcalquier.*

*Cette année-là, décembre arriva de bonne humeur, oubliant de vêtir son manteau de cadis blanc ; et le brillant soleil du jour faisait oublier la froidure de la nuit.*

*Un matin de ce mois, l'air éveillé et alerte, la petite Nanète s'en allait cueillir des olives du côté de la Ponchère. Lorsque je dis petite c'est une manière de parler, car, depuis la Saint-Michel, elle allait dans ses dix-huit ans. Mais elle était si mignonne ! un bijou de fille. Avec ses joues rougies par le froid, et ses yeux noirs qui brillaient, elle marchait et ses pieds touchaient à peine le sol ; vous auriez dit un perdreau qui s'échappe du nid dans les chaumes.*

*Le contentement était peint sur sa figure, sa bouche parlait toute seule, elle avait de la joie dans l'âme. Elle allait, elle allait, sans se soucier de la bise qui folâtrait dans ses cheveux ébouriffés.*

Quand arribé ou Pouchoun, fe lou rescouontre de la vieiho Catarino que venié de çarca 'no feisino de broundo.

— Bounjou, Catarino, sémble que sian lasso, — fe la Nanèto, qu'avié lou couor bouon, coumo tóutei les uroui — se se pousahian uno brié ?

— Acò 's pa de refui, ma bello ; mai es pa lou fais que peso, ei les an que m'esquichon. E, jitént lei broundo ou sòu : tè ! digué, asseten-se su la pouorto d'aquéu cabanoun pounchu que nous aparara de la cisampo.

La Nanèto s'asseté à soun coustat. Eron aqui desempièi un moument, quand, tout à-n-un cop, la chatouno, en galejènt, fagué :

— Catarino, dien que sias un pau sourcièro, es-ti vrai ?

— Ah ! se foubié creire ce que lou mounde dien, an tant marrié lengo ! Mai quand la terro vous tiro, coume me tiro, qu'uno longo sequello d'an vous a passa su la tèsto, avès couneissu fouço gènt, vist abord de laides cavo, gaire de pourié. A-n-aquel' escoro se li apren tant d'oubràgi ! Ei ce que fai que tóutei lei vièi, sènso lou vougué, soun un brisoun sourcié. Mai parque taro questien ?

— E bè ! sàbou pa se l'avès ousi dire, mai me dévou marida.

---

Lorsqu'elle arriva au Ponchon, elle rencontra la vieille Catherine qui venait de chercher un fagot de branches.

— Bonjour, Catherine, on dirait que vous êtes fatiguée, — dit Nanète, qui avait le cœur bon, comme tous les heureux — si nous nous reposions un peu ?

— Ce n'est pas de refus, ma belle ; mais ce n'est pas le faiz qui pèse, ce sont les années qui m'écrasent. Et, jetant ses branches par terre : tiens ! dit-elle, asseyons-nous sur la porte de ce cabanon pointu qui nous préservera de la bise.

Nanète s'assit à côté d'elle. Elles étaient là depuis un moment, quand, tout à coup, la jeune fille dit en riant :

— Catherine on dit que vous êtes un peu sorcière, est-ce vrai ?

— Ah ! s'il fallait croire ce que dit le monde, il a si mauvaise langue ! Mais lorsque la terre vous attire comme elle m'attire, qu'une longue série d'années est passée sur votre tête, on a connu beaucoup de gens, vu force choses laides, peu de belles. A cette école on apprend tant de choses ! C'est ce qui fait que tous les vieillards, sans le vouloir, sont un peu sorciers. Mais pourquoi cette question ?

— Eh ! bien, j'ignore si vous l'avez ouï dire, mais je dois me marier.



— Ato ! vo, hou sàbou. Se la memòri me deifauto pa, es emé lou Jouselet dou pourtau.

— Just ! E bè..... Vourriéu saupre se m'amo bèn, lou Jouselet.

— M'en demandes abord, Nanèto ; tout ce que sàbou, es qu'es proun elegant. Pamens coumo sies uno bravo pichoto, que tei gènt m'an jamai fa lou refui d'un gavèu, ou d'un courchoun de pan, vau assaja. Veguen ! tu, l'ames-ti de tout toun couor ?

— Peréu, que m'anèi demanda 'qui ? Sabèi bèn que quand lo se marido, vous crouompon de bèi desabihè, de pourit bounet toutes enribana, e les belolo, dounc !

— Vo ! coumprénou, soupirei, subre tout, aprèi les atifet. E, digo, que te douno toun paire en te maridènt ?

— L'ouriveto de la Pouchièro e la terro de Plandoureto.

— E les acourdaio soun-ti facho ?

— Despièi lou tèms ! Ero lou jou de la fèsto de sant Antòni de Pàdou. Que bèu jou ! Lou Jouselet, en m'embrassènt me digué qu'èrou la pu pourié.

— Acò te fe plesi.

— Hou pouas creire que me fe plesi. Desempièi, me sèmblo que m'agrado 'nca mai.

— Toujou la memo, la jouinesso. E la nouço, par qu'ouro ?

— Certainement je le sais. Si la mémoire ne me fait pas défaut c'est avec Joselet du Portail.

— Vous l'avez dit ! Eh ! bien... je voudrais savoir si Joselet m'aime bien.

— Tu m'en demandes beaucoup, Nanète ; tout ce que je sais c'est qu'il est assez prétentieux. Pourtant comme tu es une brave petite, que tes parents ne m'ont jamais refusé un sarment, ni un croûton de pain, je vais essayer. Voyons ! toi, l'aimes-tu de tout ton cœur ?

— Qu'allez-vous me demander là ? Vous savez bien que lorsqu'on se marie, on vous achète de beaux costumes, de jolis bonnets avec des rubans, et les bijoux, donc !

— Oui ! je comprends, tu soupîres, surtout, après les fanfreluches. Et, dis-moi un peu, que te donne ton père en te mariant ?

— L'olivette de la Ponchère et la terre de Plan-dourette.

— Et les fiançailles sont-elles faites ?

— Il y a longtemps ! C'était le jour de la fête de saint Antoine de Padoue. Quel beau jour ! Joselet, en m'embrassant, me dit que j'étais la plus jolie.

— Et cela te fit plaisir.

— Vous pouvez le croire, que cela me fit plaisir. Depuis, il me semble qu'il me plaît davantage.

— Toujours la même la jeunesse ! Et à quand la noce ?

— Par lou carnavales.

La vieïho sourrigué, dou tèms que lou mistralet, que boufavo de Luro, embuiavo les quàuquei marrit péu blanc que sourtien de sa couïfo d'endieno.

Alor, Nanèto, m'as di que te dounavon l'ouriveto de la Pouchièro e la terro de Plandoureto. E, rên qu'acò ?

— Me sèmblo que n'an pa toutes tant ?

— Vo ! mai n-i-a perèu que n'an mai, ma bello, chato ; e, à l'ouro d'encuei, les ome gardien pu lèu ce que lei fiho aduen dins soun fouidiéu que la sagesso, lou gâubi, la grâci e la Bèuta. E les acourdaïo, m'as di, les avèi facho lou jou de sant Antòni de Pâdou ?

— Vouï ! Es un grand sant, sant Antòni.

— Par èstre un grand sant, es un grand sant ; mai, par que vous escoute, fau agué pardu quau-carèn ; e, grâcis à Diéu, es pa toun cal, Nanèto. Ve ! souvèn-te-n'en : n'en ei dei sant coumo des ome, à chascun soun mestié.

E la vieïho Catarino se dreissènt :

— Tè ! ma bello chato, ajueu-me carga ma feisino, que me pouòdou quâsi plu clina.

— Alor, es tout ce que me dias ?

— Vai-te n'en countènto, tout acò anara miés que ce que te penses. A la revisto ! moun bèu pichot mourroun, pensarai à tu.

— Pour le carnaval.

La vieille sourit, pendant qu'un souffle de mistral, qui venait de Lure, embrouillait les quelques rares cheveux blancs qui s'échappaient de sa coiffe d'indienne.

— Alors, Nanète, tu m'as dit qu'on te donnait l'olivette de la Ponchère et la terre de Plandourette. Et rien que cela ?

— Il me semble que toutes les filles n'en ont pas autant.

— Oui ! mais il y en a aussi qui en ont davantage, ma jolie fille ; et, à notre époque, les hommes regardent plutôt ce que les filles apportent dans leur tablier, que la sagesse, l'adresse, la grâce et la beauté. Et les accordeilles, m'as-tu dit, ont été faites le jour de saint Antoine de Padoue ?

— Oui ! C'est un grand saint, saint Antoine.

— Pour être un grant saint, c'est un grand saint ; mais, pour qu'il vous écoute, il faut avoir perdu quelque chose ; et, grâce à Dieu, ce n'est pas ton cas, Nanète. Et souviens-toi qu'il en est des saints comme des hommes, à chacun son métier.

Et la vieille Catherine se dressant :

— Tiens ! ma jolie fille, aide-moi à recharger mon fagot, car je ne puis presque plus me baisser.

— Ainsi, c'est tout ce que vous me dites ?

— Va-t-en contente, tout ira mieux que tu ne penses. Au revoir ! mon joli petit museau, je penserai à toi.

E tout en s'enanènt sus ses cambo enrejié, la vieiho remimiavo : par èstre un grand sant, sant Antòni de Pádou, es un grand sant ; mai es pa 'n sant maridarèu.

\*  
\* \*

Quatre mes après, touto l'ouceliho èro par l'èr, ramajiant en carrejènt de que bàstí sei nis. Lei boutoun des aubre s'eibouselavon par estarla sei flou blanco ou roso ; e, dou tèms que lei vióuleto emboumavon, les pervènco durbien ses uei blu, par veire passa lou mei d'abriéu que se pavanejavo dins soun abit vert tout brouda de flou de periero e d'agufié.

Su lou camin que meno ou Plan-des-Ièro, aquéu matin passavo uno jouino fiho, em' un panié ou bras. Ero nouosto Nanèto, toujou agradivo, emé sei gauto coulour de grafien e ses uei negre. Anavo pourta lou dejuna es ome que fohien à la terro de Plandoureto. Mai avié plus aquel èr de counten-tomen que li counaissian ; anavo davans elo, touto apensamentié ; les oucèu, lei flou, tout la leissavo endiferènto.

Arriba ounté s'embranco la draio que vai ei Sant-Jousè, enca 'n pau s'acipavo à la vieiho Catarino, qu'apasturavo sa cabro ei ribo revardié par lou printèms.

*Et tout en s'en allant sur ses jambes devenues raides, la vieille marmottait : pour être un grand saint, saint Antoine de Padoue, c'est un grand saint ; mais ce n'est pas un saint qui fasse marier.*

\*  
\* \*

*Quatre mois plus tard, tous les oiseaux chantaient dans les airs, en charriant de quoi bâtir leurs nids. Les bourgeons des arbres éclataient pour étaler leurs fleurs blanches ou roses ; et, pendant que les violettes répandaient leurs parfums, les pervenches ouvraient leur œil bleu, pour voir passer le mois d'avril qui faisait le beau dans son habit vert tout brodé de fleurs de poirier et d'églantier.*

*Sur le chemin qui conduit au Plan-des-Aires, ce matin-là passait une jeune fille, un panier suspendu à son bras. C'était notre Nanète, toujours gracieuse avec ses joues couleur de cerises et ses yeux noirs. Elle allait porter le déjeuner aux hommes qui travaillaient à Plandourette. Mais elle n'avait plus cet air de contentement que nous lui connaissions ; elle allait devant elle, toute pensive ; les oiseaux, les fleurs, tout la laissait indifférente.*

*Arrivée au point où s'embranchait le sentier qui va aux Saint-Joseph, elle faillit s'encombrer à la vieille Catherine, qui faisait paître sa chèvre aux talus reverdis par le printemps.*

— Es tu mignoto ? fe la vieiho. Mounte vas ansin, emé toun panié ou bras ?

— Vau à la terro de Plandoureto, pourta lou dejuna es ome que travaion.

— Sièi bravo ! Amou lei fiho que soun bouono en quòucarèn... E bè ! lou Jouselet dou Pourtau... que... te hou aviéu pa di, que sant Antòni li entendié rèn par faire marida. Mai d'ounté vèn que t'a planta 'qui par prendre la longo Teresino ?

— Paçaqué avié quatre sòu de mai que iéu.

E la pauro Nanèto se meté à ploura.

— Gijèlo, que tu siès, gardo tei lagremo par pu gros ouvàri. Li a pa de qu'èstre tant regretouo ; e, bouto, vai, la Teresino a besoun d'agué fa prouvesimen de mouchaire. E pièi, li a belèu pa qu'èu à Fourcouquié !... Sàbou n' brave jouvènt... iéu... e bè... que... me sémblo...

— Oi ! d'aquelo Catarino... E qu 's aquéu ?

— Counéissei lou Gusto de la Placeto ?

— Se lou counéissou ! que me lou pòuodou pa leva de l'après, que me vouo toujou pourta mes pechié, lou sero, quand vau à l'aigo. Mai a l'èr tant taturèu ! quand es emé iéu, dirias un santibelli.

— Tóutei lei memo 'quelei fiho, escouton les alant, e prenou l'amour vrai par de jijelarié.

— En que bouon tout acò, rebequé la pichoto,

---

— C'est toi, mignonne ? dit la vieille. Où vas-tu ainsi, avec ton panier au bras ?

— Je vais à la terre de Plandourette, porter le déjeuner aux hommes qui travaillent.

— Tu es gentille ! J'aime les filles qui sont bonnes à quelque chose..... Eh ! bien..... le Joselet du Portail..... je te l'avais bien dit, que faire marier n'est pas l'affaire de saint Antoine. Mais d'où vient qu'il t'a planté là pour prendre la longue Thérésine ?

— Parcequ'elle avait quelques sous de plus que moi. Et la pauvre Nanète se mit à pleurer.

— Niaise, que tu es, garde tes larmes pour plus grand malheur. Il n'y a pas de quoi tant le regretter ; et, va, Thérésine a besoin d'avoir fait une bonne provision de mouchoirs. Après tout, il n'y a peut-être pas que lui à Forcalquier !..... Je connais un charmant jeune homme..... moi..... il me semble, que.....

— Oh ! de cette Catherine..... Et quel est celui-là ?

— Connais-tu Auguste de la Placette ?

— Si je le connais ! il est sans cesse à ma poursuite, il veut toujours porter mes cruches lorsque, le soir, je vais chercher de l'eau. Mais il a l'air si nigaud ! Lorsqu'il est avec moi, vous diriez un saint de plâtre.

— Toutes les mêmes, les filles, elles écoutent les beaux diseurs, et prennent l'amour vrai pour de la niaiserie.

— A quoi bon tout cela, répliqua la jeune fille, d'est



es par lou cop qu'aquéu atroubarié que siéu pa proun richo.

— E se te vouhié rên que par tes pourits uei e ta bouono grâci ? Se demandavo ni la Pouchiêro, ni Plandoureto ? Sâbei ! li fai pa fred dins soun oustau, li a de que. Mai, piêl qu'a l'êr d'un tatu-rêu, e que sêmblo un santibelli, meten qu'aven rên di.

— Es que vous a agu parla de iéu, lou Gusto ?

— Jamai de la vido. Uno idêio...

Entanterin la Nanêto avié poussa soun panié ou sôu, e s'êro asseta su lou gërme, prôchi de la vieiho que la relucavo en sourrisênt.

— Nanêto, oublides Plandoureto e les ome que t'esperon.

— Es enca proun matin, e siéu qu'à dous pai de la terro... Alor creihês que lou Gusto... ?

— Creihou rên, mignoto, istôri de barja.

— Troubês qu'a piêi pa tant marrit êr ?

— Que te pouo faire soun êr, d'abord que sêmblo un tôte. Ve ! leissen 'sta 'cò. T'ai parla dou Gusto, en l'êr, sênso intencien... Nanêto, lou sourêu mouonto e les ome, à Plandoureto, se Devon languî.

— Alor, adieussias, Catarino.

Emé proun alongui, se dreissé, espoussé sa rôubo, prengué soun panié e parté.

Quand agué vira lou péd :

*pour le coup que celui-là trouverait que je ne suis pas assez riche.*

*— Et s'il ne te voulait que pour tes jolis yeux et ta bonne grâce ? S'il ne demandait ni la Ponchère, ni Plandourette ? Sais-tu ! il n'y fait pas froid dans sa maison, il y a de quoi. Mais puisqu'il a l'air d'un niais, et qu'il ressemble à un saint de plâtre, mettons là que nous n'avons rien dit.*

*— Est-ce qu'il vous a quelquefois parlé de moi, Auguste ?*

*— Jamais de la vie. Une idée...*

*Pendant ce temps-là Nanète avait posé son panier par terre, et s'était assise sur le gazon, près de la vieille qui la regardait en souriant.*

*— Nanète, tu oublies Plandourette et les hommes qui t'attendent.*

*— Il est matin encore, et je ne suis qu'à deux pas de la terre... Alors vous croyez qu'Auguste... ?*

*— Je ne crois rien, mignonne, histoire de parler.*

*— Vous trouvez, qu'en somme, il n'a pas trop mauvaise façon ?*

*— Qu'est-ce que cela peut te faire, puisqu'il ressemble à un imbécile. Laissons cela de côté. Je t'ai parlé d'Auguste, par hasard, sans intention... Nanète, le soleil monte et les hommes, à Plandourette, doivent attendre.*

*— Alors, adieu, Catherine.*


*Avec beaucoup de lenteur, elle se dressa, secoua sa robe, prit son panier et partit.*

*Dès qu'elle eut tourné le pied :*

— Escouto, Nanèto, me vèn uno idèio : se sant Antòni entènde rèn ou maridàgi, sant Brancai manco pa de gàubi par acò. Sa fèsto es eici que vèn ; e se dis que les chato que seguisson la nouveno... Avanço-te !

La Catarino parlé d'aise à l'oureiho de la Nanèto... ce que li digué, hoù sàbou pa ; mai lou fet es que la chato parté 'mé lou countentamen pinta su la caro.

Quand vengué la nouveno, se hou fe pa dire de la sègre. E la veiho de sant Brancai, lou vèspre, dou tèms que la proucessien mountavo à la capello, que lei sarpan tèu petejavon de partout, nouosto pichoto Nanèto, de garapachoun, tóuto eimougueu, s'esquihé de vei la Fouont de Lono. Lou Gusto li èro deja, s'amourreroun ou canoun... E quand la luno agué vira, la Fouont maridarello avié fa dous urous.

---

— Ecoute, Nanète, il me vient une idée : si saint Antoine ne s'entend guère à marier les gens, saint Pancrace ne manque pas d'habileté pour cela. Sa fête approche ; et l'on dit que les jeunes filles qui suivent la neuvaine... Avance-toi !

Catherine parla doucement à l'oreille de Nanète... ce qu'elle lui dit, je n'en sais rien ; mais la jeune fille s'en alla, le contentement peint sur la figure.

Lorsque vint le moment de la neuvaine, elle ne se fit pas prier pour y assister. Et la veille de saint Pancrace, le soir, pendant que la procession montait à la chapelle, que les serpenteaux éclataient de tous côtés, notre petite Nanète, en tapinois, toute émue, se glissa du côté de la Font de Lone. Auguste s'y trouvait déjà, ils burent tous les deux au canon... et lorsque la lune eut fait un tour, la Fontaine des fiançailles avait fait deux heureux.



## SOUÏ LEÏ MÈLE

Ei segnouro  
de Signo e de Roumanin.

Lou cacaraca dei gau nouï fe sounta dou lié ; e  
l'aubo fahié babòu, à la pouncho dei mountagno,  
quand parterian, après agué lampa uno escudelo de la.

Après tres ouro d'escaràgi, — erian pareilamount  
ou mitan dei grandes Aup, — lou fam nous arresté.  
Qùntou dejuna ! mai la pitànço sieguesse pa des pu  
requisto.

Quand n'aguerian proun, s'alounguerian dins l'erbo,  
sous uno tousco de mèle gigant tanca ou mitan  
d'uno pradarié pendoularello. Que chale ! Tòutei lei  
flou dou bouon Diéu semblavon s'èstre recampa  
'qui, par nouï manda de sinfòni de parfum, ounté  
oundejavon lei mileï sentou de la mountagno.

Tout en s'estangouirènt souï lei branco tirassiéro  
dei mèle, lou Gustavo, un escaraire de la couosto  
pleno, crido nouoste guido, e li fai : « Digo-me 'n

## **SOUS LES MÉLÈZES**

***A Madame Maurice Rimbault  
et à Mademoiselle Eugénie Huot.***

*Le chant du coq nous fit sauter du lit ; et l'aube pointait à la cime des montagnes quand nous partîmes, avec une écuelle de lait dans l'estomac.*

*Après trois heures d'ascension, — nous étions en pleines grandes Alpes, — la faim nous arrêta. Quel déjeuner ! bien que le menu ne fut pas des plus appétissants.*

*Une fois rassasiés, nous nous allongâmes dans l'herbe. Quel bien-être ! Nous nous trouvions sous un bouquet de mélèzes géants plantés sur la déclivité d'une prairie. Toutes les fleurs du bon Dieu semblaient s'être donné là rendez-vous, pour nous envoyer des symphonies de parfums, où vibraient les mille senteurs de la montagne.*

*Tout en se prélassant sous les branches traîneuses des mélèzes, Gustave, le plus intrépide des ascensionnistes, interpellant notre guide : « Dis donc, Jean Garnier,*

pau, Jan Garnié, ount' a passa la bello jouvo qu'autre tèms èro chambriéro à l'ouberjo ? »

— Lou malur, pecaire, li a tabasa dessus.

— Oura escouta quòduque alant. Ero tant pourié !

— Ero bèn trop sàjo par acò.

— Alor ?

— E bè ? alor.... Mai serié tóuto uno istòri.

— E se noui la countaves, aquelo istòri ?

— Tirarié trop de long.

— Vai toujou ! Sian tant bèn eicito !

— Hou vourèi ? Vague-li ! A l'ouberjo, dounc, ount' avéi durmi, li avié 'no sarviciaro qu'èro un fèni. Jamai tant bello fiho s'èro visto dins la mountagno. Toujou gaio, travaiarello, sàjo coumo un àngi, e avenènto !... èro la cacarucho dou vilàgi.

— E tóutei lei jouvènt la caregnavon.

— Avié bèn trop l'èr misè, par acò : cadun la respetavo. Soui sei róubo repedaça ouriai dich uno coumtesso ; s'enjoubriavo tant bèn ! T'avié 'no taio, uno tournuro, e que caro ! E, mau-grat la tarraio e lou lavadou, sei man ourien fa 'nvejo à-n-uno duquesso.

— Vial, d'aquéu fenat de Jan Garnié, lei man d'uno duquesso ! E, digo, n'as agu vist de duquesso par saupre coumo soun facho sei man ? s'escridé lou Jousè.

— Li a pa que de moussurot que venon vesita

---

qu'est devenue la belle fille qui était autrefois servante à l'auberge ? »

— Le malheur, pecaïre, ne l'a pas épargnée.

— Elle aura, sans doute, écouté quelque enjoleur.

Elle était si jolie.

— Vous n'y êtes pas. Elle était bien trop sage.

— Alors ?

— Eh ! bien, alors... Mais ce serait toute une histoire ?

— Et si tu nous la contais, cette histoire ?

— Ce serait trop long.

— Qu'importe ! Nous sommes si bien ici !

— Vous le voulez, soit ! Donc, à l'auberge où vous avez dormi, il y avait une servante qui était un phénix. Jamais si belle fille n'avait été vue dans la montagne. Toujours gaie, laborieuse, sage comme un ange, et avenante ! Elle était la coqueluche du village.

— Et tous les jeunes gens la courtaient.

— Elle avait bien l'air trop demoiselle pour cela : chacun la respectait. Sous ses robes rapiécées, vous auriez dit une comtesse ; elle s'accoutrait si bien ! Et malgré la vaisselle et le lavoïr, ses mains auraient rendu jalouse une duchesse.

— Tiens ! ce diable de Jean Garnier. En as-tu vu des duchesses, pour savoir comment sont faites leurs mains ? s'écria Joseph ?

— Il n'y a pas que de petits messieurs qui viennent



nouðstei mountagno, rebequé lèstomen lou menaire. Mai par n'en reveni à la Madaleno, — Madaleno èro soun noum...

A-n-aquéu mot, d'un saut, lou chin Labrit fougué planta davans soun mèstre, les uei fissa su ses uei.

— Se sabié parla lou Labrit, messieù, miès que iéu voui farié lou raconte. Pa vrai, bouono bèsti, en li passènt la man su l'esquino, que te n'en souvènei, de la Madaleno ?

E lou chin fe entendre un gensomen angouissous.

— Ansin, fe lou Marcéu, aquelo Madaleno èro uno perfecien ?

— Avèi di just, moussu.

— E d'ounté sourtié 'quelo perlo ?

— De l'espitau de Marseiho. Ero un enfant trouba. Aducho meinat dins lou païs, se fe grando, e siegué la pu bello e la pu bravo chato de l'encountra. Fau voui dire, pamens, que lei gènt que la gardavon recebien, de fes que li a, e sènso saupre d'ounté, d'aprouvesimen par la pichoto.

— E pourié coumo èro, avié gis de caregnaire ?

— N'avié un.

— Rèn qu'un ? E, de segur, lou moussu, lou bachelié dou vilâgi.

— Nàni ! un pastre d'escabouot. Mai lou pu bèu

visiter nos montagnes, répliqua lestement le guide. Mais, pour en revenir à Madeleine, — Madeleine était son nom...

A ce mot, d'un bond, le chien Labrit fut campé devant son maître, les yeux dans ses yeux.

— Si Labrit savait parler, messieurs, mieux que moi il vous ferait le récit. N'est-ce pas, bonne bête, en lui passant la main sur le dos, que tu t'en souviens de Madeleine ?

Et le chien fit entendre un petit aboiement plaintif.

— Ainsi, dit Marcel, cette Madeleine était une perfection ?

— Vous l'avez dit, monsieur.

— Et d'où sortait cette perle ?

— Des hospices de Marseille. C'était une enfant trouvée. Amenée toute jeune dans le pays, elle grandit et devint la plus belle et la plus sage fille de la contrée. Je dois ajouter que les pauvres gens qui la gardaient recevaient, de temps à autre, et sans savoir d'où, des hardes pour la petite.

— Et jolie comme elle était, elle n'avait pas d'amoureux ?

— Elle en avait un.

— Un seul ? Sûrement le monsieur, le bachelier du village.

— Non ! un berger de troupeaux transhumants ; mais

drole que se pousquesse veire. Li dihièn Jaque. Ananti dins un mas de Camargo, l'iver se soureïavo dins la Crau d'Arle, l'estièu dins les pradarié de nouostes Aup. Grand, prim, gaiard coumo uno espaso, souple coumo uno jitello de fraisse, lèst coumo un chamoues, ai jamai counaissu pu valènt moun-tagnard. Emé sa péu brounza par lou sourèu e lou mistrau, ses péu negre en tignasso, quand passavo, emé sa fiéro mino e sa roupo jita sus l'espalo l'ou-rias pres par un prince.

— Mai, alor, avié pa marrit gouit la pichoto ?

— Marrit goust ! Amavo que lou bèu, e lou Jaque èro bèu. Enfant trouba, perèu, coumo la Madaleno, aquélei jouvènt s'agraderon à proumiero visto è s'ameron coumo la bouco amo lou pan. Acò pouhié pa manca, lou rescouontre èro nescite entre aquélei doui naturo tria. E n'en fahien secrèt en degun, e degun n'èro estouna. De-longo parlavon mariâgi ; soun pantai èro d'ana viéure, en travaiènt, luen dou mounde, dins uno grangeto, long Durènço.

Ei su lou sèti que s'atrobo davans l'ouberjo qu'a-queles enfant, en leissènt escoura les ouro, charra-von dou bouonur que li proumetié l'aveni. Mai s'encountravon qu'un cop par semana, lou jou que lou Jaque, leissènt ou Labrit la gardo dou troupèu, venié çarca sa pitanço ou vilâgi. Pamens, entre tèms, lou chin èro aqui, e jamai tau fatour. Lou Jaque segavo lei flou

le plus beau gars que l'on pût voir. On l'appelait Jacques. Elevé dans un mas de Camargue, il se soleillait l'hiver dans la Crau d'Arles, l'été dans les prairies de nos Alpes. Grand, bien pris, il était fort comme un taureau, souple comme un jet de frêne, agile comme un chamois. Je n'ai jamais connu de plus vaillant montagnard. Avec son teint bronzé par le soleil et le mistral, ses cheveux noirs en broussailles, lorsqu'il passait avec sa fière mine et sa roupe jetée sur l'épaule, vous l'auriez pris pour un prince.

— Mais, alors, elle n'avait pas mauvais goût, la fillette.

— Mauvais goût ! Elle n'aimait que le beau, et Jacques était beau. Enfant abandonné comme Madeleine, ces jeunes gens se sentirent attirés l'un vers l'autre, à première vue ; ils s'aimèrent comme la bouche aime le pain. Ces deux natures d'élite devaient fatalement se rencontrer. Ils ne faisaient pas mystère de leur amour, et personne n'en était étonné. Ils parlaient constamment de leur mariage ; leur rêve était d'aller vivre, en travaillant, loin du monde, dans une ferme, sur les bords de la Durance.

C'est sur le banc qui se trouve devant l'auberge que ces enfants, en laissant les heures s'écouler, s'entretenaient du bonheur que leur promettait l'avenir. Mais ils ne se voyaient qu'une fois par semaine, le jour que Jacques, confiant à Labrit la garde du troupeau, venait chercher ses provisions au village. Entre temps, cependant, le chien était là, et jamais tel facteur. Jac-

les pus acoulourié, les pu redoulènto dei vau e dei cimo, em' uno revouorto les estacavo ou coui dou Labrit, li poutounavo lou moure en li dïant : « Par la Madaleno ! » Avié comprei, lou chin, e, rasclo pigneto.

En lou vïant passa : — « Ve ! fahien lei gènt, lou Labrit que pouorto lou bouquet dou Jaque à sa proumesso. » E degun troubavo à redire ; èro tant naturèu que s'agradesson.

E quand arribavo, que de saut à l'entour de la chato, que de japomen de joio ! Tóuto cremesino, prenié lou bouquet, lou moucelavo, e dounavo un troui de pan à la bravo bèsti que s'encourrié mai vei la mountagno.

Avien peréu counta ses pichotes affaire à-n-uno estelo ; e, lou sero, quand l'astre arribavo dins lou cèu, lou Jaque, alounga dins l'èrbo, li charravo de soun amigo ; e la chatouno, à l'èstro de sa cham-breto, escoutavo, eimougueu ; ce que l'estelo li remandavo. Les amouroui de tous tèms an degu faire ansin ; es pa de cavo, acò, que s'aprengue à l'escoro. Pa verai, messiés ?

— Digo, Jan Garnié, fagué lou Gusto, parles coumo un pouèto.

— Un pouèto ! sàbou pa trop ce qu'es. Es pa que noun mei gènt m'agon tengu à la pensien ; mai escara lei moure par ana gasta de nis, e patuscla

ques fauchait les fleurs les plus brillantes et les plus embaumées des vallons et des cimes ; avec une branche de clématite il les attachait au cou de Labrit, l'embrassait sur le museau, en lui disant : « Pour Madeleine ! » Le chien avait compris, et de partir à toutes jambes.

En le voyant passer : — « Regardez donc, disaient les gens, Labrit qui porte le bouquet de Jacques à sa promise ! » Et personne n'y trouvait à redire : c'était si naturel que ces enfants fussent épris l'un de l'autre !

Et lorsqu'il arrivait, quels aboiements, quels sauts de joie autour de la jeune fille ! Toute rougissante, elle prenait le bouquet, le couvrait de baisers, et donnait à manger au chien, qui repartait pour la montagne.

Ils avaient aussi conté leurs petites affaires à une étoile. Le soir, quand l'astre arrivait dans le ciel, Jacques, allongé dans l'herbe, lui parlait de son amie ; et la jeune fille, à la fenêtre de sa chambrette, écoutait, toute émue, ce que lui renvoyait l'étoile. Les amoureux de tout temps ont dû faire de même ; ce ne sont pas là choses qui s'apprennent à l'école, n'est-ce pas, Messieurs ?

— Sais-tu, Jean Garnier, s'exclama Auguste, que tu parles comme un poète.

— Un poète ? Je ne sais pas trop ce que c'est. Ce n'est pas que mes parents ne m'aient pas envoyé à la pension ; mais escalader les rochers pour aller dénicher

dins les prat à l'aprei des parpaïoun m'èro pus agradièu que de resta tanca su lei sèti de l'escoro, lou nai dins lei libre. Pouèto! dias, qu lou serié pa, quand lo bado davans lei béuta de nouostes Aup, que Diéu degué traire sus terro un jou qu'èro de bello ?

— Te còpou, Jan Garnié, fe lou Gustavo, marchei fouoro lou samena ; endraio su nouostes caregnaire, e franc d'alòngui.

— Alor, vous agrado moun istòri ! Mai sian pa 'ncaro ou bout.

— Fai tira ! te diéu.

— Li sian ! — Un jou, la posto adugué d'en Arle uno letro dou Jaque ; — courrian dins lou mei d'abriéu ; — emé 'strambord, countavo à la Madaleno que venié d'atrouba sa maire, uno grando damo ; e, dins soun trefoulimen, li afourtissié qu'aquéu rescouontre, en li metènt de baume dins l'amo, avié fa qu'empura, enca mai, l'amour que cremavo dins soun couor ; que restavo pastre, e qu'ou mei de jun vendrié par les acourdaio.

Aquelo novo, liôjo de la faire tresana, rendé la chatouno touto apensamentié.

S'escouré doui mes. Quand saché, la Madaleno, que l'escabouot s'èro encarreira de-vèi les Aup, dès cop lou jou anavo davans la glèiho par veire se

*des oiseaux, et galoper dans les prairies à la poursuite des papillons m'était plus agréable que de rester vissé sur les bancs de l'école, le nez dans les livres. Poète, dites-vous ! mais qui ne le serait pas en présence des grandioses merveilles de nos Alpes, que Dieu dut jeter sur la terre un jour de belle humeur ?*

— *Je t'interromps, Jean Garnier, dit Gustave, tu déraillais ; reviens à nos amoureux, et droit au but.*

— *Alors elle vous plaît, mon histoire ! Mais nous ne sommes pas encore au bout.*

— *Va donc ! te dis-je.*

— *J'y suis ! — Un jour arriva d'Arles une lettre de Jacques ; — c'était en avril — ; avec enthousiasme, il annonçait à Madeleine qu'il venait de retrouver sa mère, une grande dame ; et, dans ses transports, il lui affirmait que cet événement, tout en lui mettant du baume dans le cœur, n'avait en rien diminué son amour, qu'il restait berger, et qu'au mois de juin il arriverait pour les fiançailles.*

*Cette nouvelle, au lieu de la faire tressaillir de joie, rendit la jeune fille toute pensive.*

*Deux mois s'écoulèrent. Quand Madeleine sut que le troupeau s'acheminait vers les Alpes, dix fois par jour elle allait devant l'église pour voir si son Jacques arri-*



venié soun Jaque ; car elo peréu avié 'no nouvello à li anonça.

Qûntei deiboundomen de joïo quand lou vegué pareisse, un jou, eilavau, à la gòuro de la cluso ! Quand se siegueron rejoun, resteron mut, l'emoucien li coupé la paraulo ; mai s'assadoulavon pa de se regarda ; ses couor, ses amo se mesclavon en passènt par ses uei. A la fin, en li soutènt ou coui : — « Iéu peréu, digué la Madaleno, ai retrouvèba ma maire. Vène ! vène la veire, t'espero. » Acò disènt, courrien en se tenènt la man ; mounteron les escarié à cha quatre, e la Madaleno lou pousse dins la chambro en li diant : « Tè ! la vaquito, embrasso-la ; seren douos, aro que t'amaren. »

Lou Jaque, coumo ensuca, resté 'qui planta, blanc coumo un linge, trantaié coumo s'anavo toumba ; pièi, se cougnènt lei dous pung dins les uei, poussé un bram, devalé les escarié, e, les péu ou vènt, coumo un descoussana, tiré dre dins la mountagno.

— Li avié pa 'qui de que se despoutenta, fagué lou Pau, se sa carigneiris avié 'no maire.

— La maire de la Madaleno èro perèu sa maire. Aquelo qu'amavo èro sa souorre !

. . . . .

De cinq jou, s'entendé plu parla dou Jaque.

Lou siesen, èro un dissato, veiho de sant Jan. A l'aubo èrou dre davans la fouont, quand viéu

vait ; car elle aussi avait une nouvelle à lui annoncer.

Quels transports quand elle le vit paraître un jour, là-bas, à l'entrée de la clue ! Lorsqu'ils se furent rejoints, ils restèrent muets, l'émotion leur coupa la parole ; mais ils ne pouvaient se rassasier de se regarder, et leurs cœurs, leurs âmes se rejoignaient en passant par leurs yeux. A la fin, lui sautant au cou : — « Moi aussi, dit Madeleine, j'ai une mère. Viens ! viens la voir, elle t'attend. » Ce disant, ils couraient en se donnant la main ; et, quand ils eurent monté l'escalier, Madeleine le poussant dans la chambre : « Tiens ! la voilà, dit-elle, embrasse-la, nous serons deux maintenant qui t'aimerons. »

Jacques, comme assommé, resta immobile, blanc comme un linceul ; il chancela ; puis, s'enfonçant les poings dans les yeux, il poussa un cri, et, hors de lui, les cheveux au vent, comme un fou, il fila droit dans la montagne.

— Il n'y avait vraiment pas de quoi se désespérer, observa Paul, si sa fiancée avait une mère.

— La mère de Madeleine était sa mère ; celle qu'il aimait était sa sœur !

. . . . .

Pendant cinq jours, on resta sans nouvelles de Jacques.

Le sixième, c'était un samedi, veille de saint Jean. Au point du jour, j'étais droit devant la fontaine,

veni lou Labrit acoussa. — Fau voui dire qu'èrou lou meiour ami dou Jaque, e, bèn de fes, quand passavou par soun jas, m'avié durbi soun couor. Lou çhin, se planto davans iéu, me regardo fissent, e reparte. A vingt pai, se reviro ; coumo aviéu pa branda, s'entouorno, me regardo mai, m'aganto lei braio, e de me tira emé de pichoi gensamen que semblavon dire : vène ! vène ! Pièi courre davans, vau après éu, e me meno ou pèd d'un deibaús elfraious ounté atròbou lou Jaque mouort, espouti ; èro toumba de mai de cènt cano d'aut.

— De desesperanço s'èro tua, digué lou Jousè.

— Nàni, moussu ; lou Jaque èro trop bouon crestian par acò.

— Mai alor, rebequé lou Jousè, coumo esplica?...

— Coumo esplica ! Mai, paure de vous, que li a d'estràngi que lou pèd resquie, qu'uno pèiro regouore, qu'un roucai se desempare, qu'un fôu pai voui bandisse ou fins founs d'un abime, quand, de longo, sènso draio, lo ribassié de precipici ? E lou malur avié desavia lou Jaque ; ses pantai bèu s'èron eivali dins la negruro ; degué, coumo un fouoi, barrula tóuto la nueu, sènso trop saupre ounte èro ; qu vous a pa di qu'ou moument ounté lou pèd li manqué gardiavo l'estelo de la Madaleno. Nàni, moussu, lou Jaque s'es pa tua. Mai quant'

quand je vois arriver Labrit essoufflé. — Il faut vous dire que j'étais le meilleur ami de Jacques, et bien des fois il m'avait ouvert son cœur, quand je passais par sa bergerie. — Le chien s'arrête devant moi, me regarde fixement et repart. A vingt pas, il se retourne ; comme je n'avais pas bougé, il revient, me fixe encore, attrappe le bas de mon pantalon, et de me tirer avec de petits cris plaintifs, comme pour me dire : Viens ! Viens ! Puis il court devant, je le suis, et il me conduit au pied d'un précipice effrayant où je trouve le pauvre Jacques mort, comme en bouillie ; il était tombé d'une hauteur de plus de deux cents mètres.

— De désespoir il s'était tué, dit Joseph.

— Non, Monsieur, Jacques était trop bon chrétien pour cela faire.

— Mais alors, répliqua Joseph, comment expliquer?...

— Comment expliquer ? Mais qu'y a-t-il d'étonnant que le pied glisse, qu'une pierre roule, qu'un rocher dégringole, qu'un faux pas vous projette au fond d'un abîme, quand toujours, sans chemins, on côtoie des précipices ? Et le malheur avait fondu sur Jacques ; ses rêves d'or s'étaient évanouis dans la plus noire réalité. Il dut, comme un fou, errer toute la nuit sans trop savoir où il allait ; au moment où il perdit pied, peut-être regardait-il l'étoile de Madeleine. Non, monsieur, Jacques ne s'est pas tué. Mais quel spectacle ! Son cadavre

espetacle ! Soun cadabre n'èro qu'uno espoutiduro. Lou tremourun que m'aganté, lou cop que me bachelé dins lou pitre, jamai, noun jamai se pourra dire. Paure ami !...

D'un revèi de man, lou Jan Garnié s'eissugué lei lagremo que deiboundounavon su sei gauto, e lou Labrit poussé un d'aqueles urlomen que, la nueu, fan eifrai.

— Lou pouhiéu pa leissa 'qui, pamens, aquéu malurous. Lou couor estrassa, anérou acampa de mounde dins lei granjo. Quand arriberian ou vilâgi, en lou pourtènt su d'eiciviero, siegué la desouracien de la desouracien ; tout lou mounde l'amavo tant ! Par carriero, rescountraias que gènt que plouravon.

— E la Madaleno ?

— Ah ! la pौरasso, ei sus elo que lou cop piqué lou pu fouort. Sa doulour siegué tant grosso, tant profundo que se pousqué pa 'spurga. Pa 'n mot, pa 'n cris, pa 'no lagremo ; an bèn resoun de dire que lei grândeï doulour soun muto. E quand pourterian lou pौरas en terro santo, elo, tant bello, tant fresco, tant sourrisènto la vèiho, ouriai dich un fantomo, e lo se demandavo se la vido s'anavo pa 'scapa d'aquelo oubleïro qu'anavo darrièr la caisso dou mouort.

Quand la terro agué reprei lou Jaque, que tout siegué feni, toumbé d'à ginoui, la Madaleno, e resté

*n'était qu'un amas informe. Ce que j'éprouvai, le choc que je reçus dans la poitrine, jamais, non, jamais je ne saurai le dire. Pauvre ami !...*

*D'un revers de main, Jean Garnier essuya les larmes qui roulaient sur ses joues, et Labrit fit entendre un de ces longs hurlements qui, la nuit, sèment l'effroi.*

*— Je ne pouvais pourtant pas laisser là ce malheureux. J'allai chercher du secours dans les granges. Lorsque nous arrivâmes au village, en le portant sur une civière, ce fut la désolation de la désolation ; il était aimé de tout le monde. Dans les rues, on ne rencontrait que gens qui pleuraient.*

*— Et Madeleine ?*

*— Ah ! l'infortunée, c'est sur elle que le coup frappa le plus fort. Sa douleur fut si grande, si profonde qu'elle ne put s'épancher au dehors. Pas un mot, pas un cri, pas une larme ; on a bien raison de dire que les grandes douleurs sont muettes. Et quand nous portâmes ce malheureux en terre bénie, elle, si belle, si fraîche, si souriante la veille, vous auriez dit un fantôme, et l'on se demandait si la vie n'allait pas s'échapper de cette ombre qui marchait derrière le cercueil.*

*Quand la terre eut repris Jacques, que tout fut fini, elle tomba à genoux, Madeleine, et elle resta là, seule*

'qui, soureto, emé lou Labrit que gratavo, gratavo lou sòu coumo par n'en derraba soun mèstre. A la nueu li èron encaro. L'endeman, de grand matin, la Madaleno èro partié, e lou chin me resté. Qu pourrié dire ce que s'èro passa dins l'amo d'aquelo malurouo !

— E la maire ?

— La maire se fe plu veire, e bèn fagué ; dispareïssé sènso rên dire. E, sabèi, s'avié fa lou pecat, Diéu li marcandéjé pa la penitènci.

— E la Madaleno s'ei sachu ounté avié passa ?

— Tóutei les an, despièi, lou meme jou, uno carriolo s'arrèsto ou pèd dou vilàgi ; uno mounjo, pu blanco que lei grandes aro de sa couifo, n'en descènde ; mouonto ounté duerme lou Jaque, e rèsto aqui, d'ouros entiero, à ginoui dins lei longues érbo, en coumpanié dou Labrit, que la recouneis ou passàgi, sa sentido l'enganènt jamai. Quand se dreisso, embrasso lou chin, remouonto dins la carriolo, e... n-i-a par un an.

E les pichots, toutes esparoufi, d'escoundoun, l'espinchon de luen, e li dien : « La Mounjo dou Jaque. »



---

avec Labrit, qui grattait, grattait la terre comme pour lui arracher son maître. Lorsque vint la nuit, ils y étaient encore. Le lendemain, à l'aube, Madeleine était partie, et le chien me resta. Qui pourrait dire ce qui s'était passé dans l'âme de cette malheureuse !

— Et la mère ?

— La mère ne se montra plus, et bien fit-elle. Elle disparut sans rien dire. Ah ! savez-vous, si elle avait péché, Dieu ne lui économisa pas la pénitence.

— Et Madeleine sait-on ce qu'elle est devenue ?

— Tous les ans, à pareil jour, une carriole s'arrête au bas du village ; une religieuse, plus blanche que les grandes ailes de sa cornette, en descend ; elle monte où dort Jacques, et reste là de longues heures, agenouillée dans les hautes herbes, en compagnie de Labrit, qui la reconnaît au passage, son flair ne le trompant jamais. Lorsqu'elle se relève, elle embrasse le chien, remonte dans la carriole, et..... il y en a pour un an.

Et les enfants, tout ébouriffés, en cachette, l'observent de loin et la nomment : « La Mounjo dou Jaque. »





## LA FOUONT DEI LÈBRE

A moun felen Gustoun.

Lou printéms venié d'arriba, e, dou d'aut de soun càrri vardiant, bandissié, par mounts e par valèio, de flous, tèl n'en voui n'en vaqui. D'aqué-lei floui s'escapavon de parfum que partien dins l'aire en farandouriant à la musico cantarello de touto l'ouceliho. Entanterin, ou travei dei branco des aubre e dei bouissoun, lou souréu, qu'es un groumand, mandavo sei rai lipa lei diamant que la nueu eigagnouo avié pendoura en chasque brin d'èrbo.

Un matin d'aquéu renouvèu, un paire-grand emé soun felen, Gustoun, que s'enanavo dins sei sèt an, s'espaçavon dins lou bouoi de la Pariso, lou pu galant pichot bouos que se pouosque pantaia.

L'enfant s'assadoulovo pa de questiéuna :

« — Grand-père. pourquoi ceci? grand-père pour-quoi cela? » E lou grand avié pa 'nca durbi la

## LA SOURCE DES LIÈVRES

A mon petit-fils Auguste.

*Le printemps venait d'arriver, et du haut de son char verdoyant, il jetait, par monts et par vallées, des fleurs en veux-tu en voilà. De ces fleurs s'échappaient des parfums qui s'épandaient dans l'air en dansant des farandoles à la musique chantante des oiseaux. Pendant ce temps, à travers les branches des arbres et des buissons, le soleil, qui est un gourmand, envoyait ses rayons lécher les diamants que la nuit humide avait suspendus à chaque brin d'herbe.*

*Un matin de ce renouveau, un grand-père et son petit-fils, Auguste, qui s'en allait dans ses sept ans, se promenaient dans le bois de la Parise, le plus joli petit bois que l'on puisse rêver.*

*L'enfant ne se lassait pas de questionner :*

*« — Grand-père, pourquoi ceci ? grand-père, pourquoi cela ? » Et le grand-père n'avait pas encore ouvert*

bouco par respouondre, que moun Gustoun patus-clavo deja aprèi les parpaïoun, esqueirènt les oucèu e secutènt lei lagramueu qu'es trau dei muraio fahien babôu par lampa 'n rai de souréu.

A la sourtié dou bouos, ou pèd d'un groi roucas que se dreisso ou mitan dou campèstre, lou Gustoun anè destruca 'n toumple d'aigo ounté lei jitello en flou d'un agufilé se miraiavon. E vâgue de patouia !

— Trebouores pa 'quelo aigo, moun ami, fe lou grand, qu'ei la sourço dei lèbre.

— Pourquoi l'appelle-t-on la source des lièvres, grand-père ?

— Paçaque 's aqui que la nueu se vènon abéura.

— Pourquoi viennent-ils là ?

— Serié touto uno istòri, par te hoè dire.

— Dis-la moi, cette histoire, grand-père.

— E bè, vo ! te la countarai, Gustoun, mai à-n-uno coundicien : es qu'à tèms veni, quand seras emé iéu, parlaras plu que prouvençau.

— Et cette histoire est-elle bien jolie ?

— Coumo toutei les istòri que soun de conte.

— E bè ! grand-paire, te parlarai plu que prouvençau.

— Alor, escouto : Autre tèms..... mai asseten-se sus aquelo grosso lavo, seren à l'aïse e nous en gardara de l'umide. Autre tèms, dounc, enquilamont

la bouche pour répondre, que mon Auguste était déjà parti après les papillons, jetant des pierres aux oiseaux, et poursuivant les petits lézards qui venaient boire un rayon de soleil aux trous des murs.

A la lisière du bois, au pied d'un grand rocher qui se dresse au milieu de la lande, Auguste découvrit un trou d'eau dans lequel se miraient les jets fleuris d'un églantier. Et, allez ! de patauger.

— Ne trouble pas cette eau, mon ami, dit le grand-père, c'est la source des lièvres.

— Pourquoi l'appelle-t-on source des lièvres, grand-père ?

— Parce que c'est là qu'ils viennent s'abreuver, la nuit.

— Pourquoi viennent-ils boire là ?

— Ce serait toute une histoire pour te le raconter.

— Dis-la moi cette histoire, grand-père.

— Eh ! bien, oui, je te la conterai, mais à une condition, Auguste, c'est qu'à l'avenir, quand tu seras avec moi, tu ne parleras plus que provençal.

— Et cette histoire, est-elle bien jolie ?

— Comme toutes les histoires, qui sont des contes.

— Eh ! bien, grand-père, je ne te parlerai plus que provençal.

— Alors, écoute : Jadis..... mais asseyons-nous sur cette large pierre ; nous serons à notre aise, et elle nous préservera de l'humidité. Jadis, là-haut, où tu

ounté viei lei rouino d'un jas, se dreissavo un castèu d'ounté lou comte Deiroucai segnourejavo su la mountagno. Lou tèms, que counèi ni groi ni pichot, a degoula lou castèu coumo a degoula lou jas qu'avie prei sa plaço.

A-n-aquelo epoco lei segnour avien souret lou dre de cassa, e lou Deiroucas èro un dei flame casseire de Prouvènço ; pa d'aqueles casseirots que s'amuson apreï les toudre, les ouruóu e les cuou blanc, n'en vouhié qu'ei lèbre. Ei lou pu bèu cop de fusiéu que se pouosque tira ! dihié ; e te n'en fahié 'n chaple !

Aqueles pàurei bèsti sabien plus ounté n'èron. Tambèn, uno nueu que se riboutiavo ou castèu, s'acamperon ou founs d'uno coumbo, e, dou tèms que sei fraire viravon à l'aste, tengueron counséu par veire s'atroubarien pa quicom par metre fin à-n-aquéu chapladis.

Qu'ourien bèn pouscu atrouba de pàurei bèsti qu'an que ses cambo par defenso ?

Degun mutavo ; e s'anavon dessepara, quand un jouine lebraut demandé la paraulo : « Mes ami, fagué, counèissou qu'un biais par escounjura nouosto pèrto. Fau mina lei muralo dou castèu. Chasco nueu anaren faire nouosto plego ; sera long, mai n'en veiren la fin, li vai de nouosto pèu. Par lou prei-fa, s'ei de besoun, faren la pas emé lei lapin.

vois les ruines d'une bergerie, se dressait un château, d'où le comte Deiroucas dominait la montagne. Le temps, qui ne connaît ni grand ni petit, a renversé le château, comme la bergerie qui avait pris sa place.

A cette époque, les seigneurs seuls avaient le droit de chasser, et Deiroucas était un des plus grands chasseurs de Provence ; ce n'était pas un de ces petits chasseurs qui s'amuse à courir après les grives, les loriots et les culs blancs, il n'en voulait qu'aux lièvres. C'est le plus beau coup de fusil que l'on puisse tirer, disait-il, et il en faisait un abatage !

Ces pauvres bêtes ne savaient plus où elles en étaient. Aussi, une nuit que l'on festoyait au château, se réunirent-elles au fond d'une combe, et, pendant que leurs frères tournaient à la broche, elles tinrent conseil pour voir si elles ne trouveraient pas quelque expédient pour mettre fin à ce carnage.

Qu'auraient bien pu trouver de pauvres animaux qui n'ont que l'agilité de leurs jambes pour défense ?

Personne ne disait mot. Ils allaient se séparer, quand un jeune levraut demanda la parole : « Mes amis, dit-il, je ne vois qu'un moyen pour nous soustraire à cette tuerie. Il faut miner les murs du château, chaque nuit nous irons remplir notre tâche ; ce sera long, mais nous en verrons la fin, il y va de notre vie. Pour un tel prix-fait, au besoin, nous pourrions faire la paix avec les lapins. Alors le château n'étant

Alor lou castèu, desempara de sei foundacien, s'espoutira aclapènt tout ce que li a dedins. »

— E les chin ! rebequé 'n viei qu'avié leissa 'no mita d'oureiho ei dènt dou Taiò, que n'en fas ? Les couontes par rèn ?

Lou jouine lebraut coumprenqué que s'èro 'ngana, e quinqué plu.

— E bè ! iéu, fagué lou decan en s'avancènt ou mitan dou rode, m'es avis que quand lo pouo rèn par vautreï meme, fau demanda counséu e ajudo en qu n'en saup mai. Couneissei la fado dei Mourre, tant mistourino e tant avenènto, la dien amigo dei bèsti. Parque li mandarian pas un dei nouostres, par la prega d'escounjura la magagno que nous parsègue ?

Un long picomen de pato siegué la respouonso...

Subran lou mies emparouli parté ou travei dei farigouro e des espic. En quatre saut fougué 'i Mourre.

La fado, que prenié 'n clar de luno ou mitan de soun pople de peiro, escouté ses plagnun e n'en siegué pretouca. Deman, li fagué, à miejo-nueu, troubè-vous ou pèd dou roucas qu'es à la sourtié dou bouoi, li serai.

— Grand-paire, èro bravo 'quelo fadeto.

— Belèu vo ! qu'èro bravo e bello, e qunto gràci quand trapiavo, coumo un fouletoun, dins sei ba-

plus soutenu sur ses fondations s'effondrerait, ensevelissant tout ce qu'il y a dedans.

— Et les chiens ! repliqua un vieux qui avait laissé la moitié d'une oreille aux dents de Taid, qu'en fais-tu ? Ne les comptes-tu pour rien ?

Le jeune levraut comprit qu'il s'était trompé, et ne souffla plus mot.

— Eh ! bien, moi, dit le doyen en s'avançant au milieu de l'assemblée, je suis d'avis que lorsqu'on ne peut rien par soi-même, il faut demander assistance et conseil à ceux qui en savent plus que vous. Vous connaissez la fée des Mourres, si mignonne et si bienveillante, on la dit amie des bêtes : pourquoi ne lui dépêcherions-nous pas un des nôtres pour la prier de compatir à nos misères ?

De longs applaudissements furent la réponse...

Sur le champ le plus beau parleur se mit en route à travers les thym et les lavandes. En quatre sauts il fut aux Mourres.

La fée, qui prenait le clair de lune au milieu de son peuple de pierres, écouta favorablement sa requête. Demain, lui dit-elle, à minuit, trouvez-vous au pied du rocher qui est à la lisière du bois, j'y serai.

— Grand-père, elle était bien gentille cette petite fée.

— Et que oui ! et bonne et belle, et quelle élégance quand elle allait, comme un lutin, se promener dans



dassiero, ou mitan des pebre d'ai e dei roumarin.

— L'avès agu visto, grand-paire ?

— Ailas ! noun, e regretoui n'en siéu. Pamens, de fes que li a, quand anavou, tèms passa, la nueu, escouta les charadisso dei Mourre, dévou agué senti soun aren vounvounaja à mes oureïho.

— E pièi ? grand-paire.

— L'endeman, dounc, dou tèms que la luno se proumenavo dintre les estello, lei lèbre s'atrouperon ou péd dou roucas ounté sian asseta. La fado arribé sènso brut. Uno vieïho reire-grand li 'scudelé taromen bèn sei misèri que n'en siegué 'imougueu, e se senté lou couor tout bourroua.

Quand se siegué remesso : ourai l'uei su lou Deiroucai, fagué ; acò 'i moun affaire. A parti d'en-cuei courrei, soutei, fei de courcoucello dins les ermas e sus les couolo, sènso cregnènço. Gardeï-voui dei reinard, fe de fado vous apararai dou fusiéu. E s'eivalissé coumo un fum.

— Coumo l'amou, fe l'enfant, aquelo fado. Mai qu'engàmbi prengué, grand-paire, par assousta 'queles pàurei lèbre dou mourtalàgi ?

— Rèn de pus eisa, quand lo 'i fado, emé lou poudé de se tremuda 'n touto sorto de bestiàri. E nouosto fado l'avié 'quéu poudé. Alor, quand lou comte Deiroucai s'alestissié par la casso, la fado, que sabié tout, se fahié niero, chabriai, mouïssoun, acò dependié ; se

ses herbes au milieu des serpolets et des romarins.

— L'avez-vous vue quelquefois, grand-père ?

— Hélas ! non, et je le regrette bien. Pourtant lorsque j'allais, jadis, la nuit, écouter les conversations des Mourres, je dois avoir, parfois, senti son souffle murmurer à mon oreille.

— Après ? grand-père.

— Le lendemain donc, pendant que la lune se promenait à travers les étoiles, les lièvres se réunirent au pied du rocher où nous sommes assis. La fée arriva sans bruit ; une vieille aïeule lui exposa si bien ses misères, qu'elle en fut émue, et sentit son cœur tout bouleversé.

Lorsqu'elle se fut remise : j'aurai l'œil sur Deiroucass, dit-elle, j'en fais mon affaire. A partir de ce jour courrez, gambadez, faites des cabrioles dans les landes et sur la montagne, soyez sans crainte. Gardez-vous des renards, foi de fée je vous protégerai contre les coups de fusil. Et, elle disparut comme un peu de fumée.

— Comme je l'aime cette fée, dit l'enfant. Mais comment s'y prit-elle pour empêcher ces pauvres lièvres d'être massacrés ?

— Rien de plus aisé, lorsqu'on est fée, et qu'on a la faculté de se transformer en toute espèce d'animaux. Notre fée avait ce pouvoir. Alors lorsque le comte Deiroucass s'app préparait à partir pour la chasse, la fée,

quihavo su lou capèu dou cassaire, e avié l'uei dubert. Dre qu'ajustavo uno lèbre, zòu ! la niero li mourdié la parpello, ou bèn lou chabriai li lardavo l'oureiho; d'autres cop lou mouissoun se farfouiavo dins soun nas, e vâque d'esturnia; alor lou cassaire destimbourela par la niero, lou chabrias ou lou mouissoun mandavo soun cop de travei. De fes que li a, quand ero de bello, la fadeto, istòri de galeja, s'atrencavo 'n ouceloun, e, tout en vourastriant, quand lou comte engoutavo, elo guignavo la couo, e, pan ! quaucarèn d'imou toubavo dins lou bacinet, la poudro èro bagna e lou fusiéu fahié chi ! La lèbre s'escacagnavo, e sei longues oureiho s'eivalissien dins la luenchou, dou tèms que lou cassaire sacrejavo coumo un carretié.

— Oi ! grand-paire, ouriéu bèn vougu li èstre. Mai coumo se fai qu'à l'ouro d'encuei se n'en tueu tant de lèbre ? Ounté a passa la bouono fado ?

— Tout pren fin, moun enfant. Lou pople, un jou de ràbi, empourté les comte dins uno chavano d'espetacle, e prengué par éu les privilègi dei segnour. Alor, chasque païsan aganté 'n fusiéu, liôjo d'un enemi la raço landarello n'en vegué greiha de tout caire.

— E la fado, alor ?

— La fado, coumprenes, pouhié pa teni de par-tout. Ce que n'en siegué malurouo es pa de crèire. Tambèn, en viant lou chaple que se fahié d'aque-

qui savait tout, se faisait puce, frelon, moucheron, cela dépendait ; elle se posait sur le chapeau du comte, et elle avait l'œil ouvert. Dès qu'il ajustait un lièvre, allez ! la puce lui mordait la paupière, ou bien le frelon lui lardait l'oreille, d'autres fois, le moucheron s'introduisait dans son nez, et d'éternuer, d'éternuer ; et le chasseur déconcerté par la puce, le frelon ou le moucheron envoyait son coup de travers. Parfois aussi, lorsque la fée était de bonne humeur, histoire de s'amuser, elle se changeait en petit oiseau et, tout en voletant, quand le comte mettait en joue, elle levait la queue, quelque chose d'humide tombait dans le bassinet, la poudre était mouillée, le fusil faisait crac ! Le lièvre en bondissait de joie, et ses longues oreilles disparaissaient dans le lointain pendant que le chasseur sacrait comme un charretier.

— J'aurais bien aimé m'être trouvé là, grand-père. Mais comment se fait-il que maintenant les chasseurs tuent tant de lièvres ? Qu'est devenue la bonne fée ?

— Tout a une fin, mon enfant. Le peuple, un jour de rage, emporta les comtes dans une tourmente effroyable, et prit pour lui les privilèges des seigneurs. Alors chaque paysan s'empara d'un fusil, et, au lieu d'un ennemi, la race des lièvres en vit sortir de toutes parts.

— Et la fée ?


— La fée, tu le comprends, ne pouvait pas être partout. Ce qu'elle en fut malheureuse. Aussi voyant l'af-

lei bèsti qu'amavo tant, lou deifèci l'aganté, toubmé marauto, e, pau à cha pau, se leissé mouri de ne-querimen.

— Pauro fadeto ! fe lou Gustoun lagremejènt.

— Aquelo mouort siegué la desesperanço de la desesperanço encò dei lèbre. Pourteron lou dòu, e, entarreront aquelo que li avié tant fa de bèn ou pèd dou roucas ounté tenien sesiho. Pa pu lèu fa, dou trau sourté 'n agufié, e de sei racino gislé 'no sourço ounté la nueu, despièi, lei lèbre se vènon abéura. An garda la creiènço que la fado l'avié fa neisse par li èstre utilo encaro apreï sa mouort, e que soun amo viéu dins lei flou dei jitello que se barançon su nouostes tèsto.

Vaqui, moun bèu Gustoun, d'ounté vèn qu'à-n-aquéu toumple d'aigo se li dis : « La Fouont dei Lèbre. »

---

freux massacre que l'on faisait de ces bêtes qu'elle aimait tant, tomba-t-elle malade, une extrême faiblesse s'empara d'elle, et elle se laissa mourir de chagrin.

— Pauvre petite fée ! fit Auguste, les yeux pleins de larmes.

— Cette mort fut une véritable calamité pour les lièvres. Ils prirent le deuil, portèrent celle qui leur avait fait tant de bien au pied du rocher où se tenaient leurs réunions et l'enterrèrent. Sitôt fait, de l'excavation sortit un églantier, et des racines de l'églantier jaillit une source, où, depuis, la nuit les lièvres viennent se désaltérer. Ils ont conservé la croyance que c'est la fée qui l'a faite jaillir pour leur être utile encore après sa mort, et que son âme vit toujours dans les fleurs des branches qui se balancent sur nos têtes.

Voilà, mon bel Auguste, d'où vient que ce trou d'eau s'appelle : « La Source des Lièvres. »



## LA SALO D'ASILO

A ma meirino.

A mei nèço.

Intrerian dins uno grand salo  
De souréu touto alumina ;  
Aquito, uno moungeto palo  
Fahié l'escoro en de meinat.

Ses uei soun coumo un rai de flamo,  
Coulour d'azur, e soun tant clar  
Qu'au founs li vias touto soun amo,  
Coumo viai lou cèu dins la mar.

E su sa caro palinello  
Un bouon sourire s'espandis ;  
Es ansin que lei virginello  
Devon sourire ou paradis.

## LA SALLE D'ASILE

*A ma marraine.*

*A mes nièces.*

*Nous entrâmes dans une vaste salle — toute inondée  
de soleil ; — là, une nonnette au teint pâle — faisait  
l'école à de tout petits enfants.*

*Ses yeux sont comme un rayon de flamme, — cou-  
leur d'azur, et ils sont si clairs — que vous voyez toute  
son âme au fond, — comme dans la mer vous voyez le  
ciel.*

*Et sur son pâle visage — un bon sourire s'épa-  
nouit ; — c'est ainsi que les vierges — doivent sourire  
dans le ciel.*



E de soun det, un det de fado,  
Tourneja que dirias un fus,  
Coumo un vièi baile sa menado,  
Menavo 'queles pichoi gus.

E ce que li a de pus estràngi,  
Es que lei fenat 'me 'nca pau,  
Aquito sèmblon tóutei d'àngi,  
Emai siegon diable à l'oustau.

— « Dia-nous un pau, bello moungeto,  
» Par mestreja tant d'enfantoun  
» Coumo pouai faire, eici, soureto ? »  
— « Lei gouvèrnou 'me de poutoun ;

» Car me sèmblo que siéu sa maire,  
» Les acátou dins moun foudiéu,  
» Lei faire bouon ei moun afaire,  
» E par acò lei barjouriéu.

» Les enfant amon qu les amo,  
» E, quand quòucun li fai de bèn,  
» Acò s'emprimo dins ses amo,  
» E li rèsto toujou ; tambèn

---

*Et de son doigt, un doigt de fée, — fait au tour, on dirait un fuseau, — comme un vieux berger conduit son troupeau, — elle dirigeait ces petits drôles.*

*Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, — c'est que ces espiègles fleffés, — là, semblent tous des anges, — bien qu'ils soient des diables à la maison.*

*— « Dites-nous un peu, belle nonnette, — pour maîtriser tant de petits enfants, — comment pouvez-vous faire, ici, toute seule ? » — « Je les gouverne avec des baisers ;*

*» Car il me semble que je suis leur mère, — je les enveloppe dans mon tablier, — les rendre bons, c'est mon devoir, — et pour cela, je leur prodigue des caresses.*

*» Les enfants aiment qui les aime, — et quand quelqu'un leur fait du bien, — cela s'imprime dans leur âme et y reste à jamais ; aussi*

» M'oubeïsson qu'es pa de creire.  
» De me fa peno an toujou pòu ;  
» Marchon ou pai, les anèi veire ;  
» Canton coumo de roussignòu. »

E, sus un signe, la marmaio  
Souorte dei banc, lei bras en l'èr,  
Pièi fai lou brândou, e s'esparpaio  
Dins la cour, soui les àubrei vert.

Mai ve-n-aquito uno qué crido ;  
La mounjo parte coumo un lamp ;  
— « Qu'es que t'an fa, ma Margarido ? »  
— « Ei lou Chouas que m'a prei moun pan. »

— « Vène eici ! Chouas. » Qunto figuro !  
Despièi lou frouont jusqu'ou mentoun  
Ero vougnu de counfituro,  
Semblavo un pichot moustrihoun.

E la 'souorre voui lou netejo !  
En un vira, d'uei siegué fa ;  
Mai l'enfant, troubènt l'aigo frejo,  
Bramo, creirias que l'an sóuna.

---

» M'obéissent-ils : c'est à n'y pas croire. — Ils ont toujours peur de me faire de la peine ; — ils marchent au pas, vous allez les voir ; — ils chantent comme des rossignols. »

Et, sur un signe, la marmaille — sort des bancs, les bras en l'air, — puis fait le rondeau, et s'éparpille — dans la cour, sous les arbres verdoyants.

Mais en voilà une qui crie ; — la religieuse part comme un éclair : — « Que t'a-t-on fait, ma Marguerite ? » — « C'est François qui m'a pris mon pain. »

— « Viens ici, François ! » Quelle figure ! — Depuis le front jusqu'au menton — il était barbouillé de confiture ; — il ressemblait à un petit monstre.

Et la sœur vous le nettoie ! — Ce fut fait en un clin d'œil ; — mais l'enfant, trouvant l'eau froide, — pousse des cris à faire croire qu'on l'égorge.

En lou baiènt, la santo fremo :  
— « Anen ! ploures plu, li fagué,  
» Siès trop laid, seco tei lagremo,  
» Te dounarai un bèu juguet. »

E lou rire déjà pounchejo  
Dedins sei vistoun eigagnous ;  
Alor oublidènt l'aigo frejo,  
Parte en virènt e tout urous.

— « Mai, ma sourreto, par estreno  
» Qu'esperès un jou ? — « Me n'en siéu  
» Jusqu'aro jamai messo en peno,  
» Acò regardo lou bouon Diéu.

» E coumo Diéu es un bouon paire,  
» Quand l'anarai veire, eilamount,  
» De segur me dira de faire  
» L'escoro es pichots angeloun. »



En lui faisant une caresse, la sainte femme : —  
« Allons ! ne pleure plus, lui dit-elle, — tu es trop  
laid, sèche tes pleurs, — je te donnerai un beau  
jouet. »

Et déjà l'on voit le rire naître — dans ses yeux  
humides de larmes ; — alors, oubliant l'eau froide, il  
part en tournant sur lui-même et tout heureux.

— « Mais, ma sœur, pour récompense — qu'attendez-  
vous un jour ? » — « Jusqu'à présent je ne m'en suis  
jamais préoccupée, — cela regarde le bon Dieu.

» Et comme Dieu est un bon père, — quand j'irai  
le voir, là-haut, — certainement il me dira de faire —  
l'école aux petits anges. »



## DARRIÈS UNO BARAGNO

A M. Vitour Bourrihoun.

Quand, en vouiàgi, lou besoun d'apastura lei  
bèsti vous arrèsto dins un vilajoun, que deveni ?

Ana ou cafè, pa vrai ?

E bè ! ei ce que ferou un jou qu'èrou par orto.

Mai n'aguèrou lèu proun de la coumpagno de sièi  
ou sèt moussurot dou païs, en trin de desparla su la  
poultico, en churlènt l'arsinto, dins l'estuba de ses  
cachinbau, e ou mitan d'un eissam de mousco.  
M'escaperou dounc, par ana dins lou campèstre, me  
jaire souto un roure, darriès uno baragno.

Bressa par la sinfòni crahinarello dei cigalo, e  
lou vounvounomen des abeiho que furnavon dins  
lei flou par acampa soun mèu, anàvou peneca,  
quouro lou babihàgi de trei drolo de sèt ou vuech  
an, que s'entournavon de l'escoro, me fe dreissa  
l'oureiho.

Sabou pa s'avès coumo iéu, mai rèn m'es agradiéu

## DERRIÈRE UNE HAIE

A M. Victor Bourrillon.

*Lorsque, en voyage, le besoin de faire manger les chevaux vous fait arrêter dans un petit village, que devenir ?*

*Aller au café, n'est-ce pas ?*

*C'est ce que je fis, un jour que j'étais en route.*

*Mais j'eus bientôt assez de la compagnie de six ou sept petits messieurs de l'endroit, occupés à divaguer sur la politique, en buvant l'absinthe, dans l'épaisse fumée de leurs pipes, et au milieu d'un essaim de mouches. Je m'échappai donc, pour aller dans les champs, me coucher sous un chêne, derrière une haie.*

*Bercé par l'âpre symphonie des cigales, et le bourdonnement des abeilles qui furetaient dans les fleurs pour chercher leur miel, j'allais m'endormir, lorsque les éclats de rire de trois fillettes de sept à huit ans, qui revenaient de l'école, me firent prêter l'oreille.*

*J'ignore si vous êtes comme moi, mais rien ne m'est*



coumo d'escouta les charradisso des enfantoun, quand se creihon souret. Tout ce que souorte d'aquelei labro ei fres e linde coumo la gouto d'eigagno que perlejo, ou leva dou souréu, à la pouncho dei brin d'érbo.

E les trei drolo s'enanavon en babihènt, coumo de fremeto, de l'abihàgi de ses titè.

Subran, ve-n-aqui v'uno que parte coumo un lamp, en cridènt : « De margarideto ! de margarideto ! » e se vèn abouchouna, par les cuhi, darrièi la baragno ount' èrou ajassa.

— Que n'en voui faire, d'aquelei margarido ? li cridon ses compagno.

— Eto ! un bouquet par lou pichot fraire que m'an aduch éstou matin.

— T'an aduch un pichot fraire ?

— Vo ! E qu'es pouridet !

— Qu l'es ana quèrre ?

— Qu vourès que siégue ? La vièiho Nanoun, la sajo-fremo.

— D'ounté l'avei fa veni ?

— De Marseiho.

— Ah ! — fe la pu faroto des tres, en fèn la deigousta — t'aduen tei fraire de Marseiho, tu ? N'autrei lei fen veni de Paris. E tu, Jano, — en s'adreissènt à la pu pichoto que, pecaire, avié

*agréable comme d'écouter le babil des petits enfants, lorsqu'ils se croient seuls. Tout ce qui sort de ces lèvres est frais et limpide comme la goutte de rosée qui scintille, au lever du soleil, à la pointe des brins d'herbe.*

*Les trois petites filles s'en allaient en causant, comme de petites femmes, des costumes de leurs poupées.*

*Tout à coup, en voilà une qui part comme un éclair, en criant : « Des marguerites ! des marguerites ! » et vient s'accroupir, pour les cueillir, derrière la haie où j'étais allongé.*

*— Que veux-tu en faire, de ces marguerites ? lui demandèrent ses compagnes.*

*— Un bouquet pour le petit frère qu'on m'a apporté ce matin.*

*— On t'a apporté un petit frère ?*

*— Oui ! Et comme il est joli !*

*— Qui est allé le chercher ?*

*— Qui voulez-vous que ce soit ? La vieille Nanon, la sage-femme.*

*— D'où l'avez-vous fait venir ?*

*— De Marseille.*

*— Ah ! — dit la plus mijorée des trois en faisant la dégoûtée, — on t'apporte tes frères de Marseille, à toi ? Nous, nous les faisons venir de Paris. Et toi, Jeanne, — en s'adressant à la plus petite qui, pau-*

— Oh ! nàutrei, respoundé la Jano, coumo sian trop paures, ei ma maire que lei fai.\*

---

*vrette, avait des vêtements presque en lambeaux —  
d'où les faites-vous venir tes petits frères ?*

*— Oh ! nous, répondit Jeanne, comme nous sommes  
pauvres, c'est ma mère qui les fait.*

~~~~~

## RECÈTO PAR LES CANTAIRE

A M. l'abat A. Richaud.

Emé ses oustau blanquinèu esarpaia de long d'un riéu, es un pourit vilâgi que Vaucanto. Lou riéu jargounié en cascaïènt ou travèi dei roucas deiruna de la mountagno ; e tóuto l'ouceliho cantarello sèmblo s'èstre donna rendèi-vous aqui, dins les oundro des coudounié, dei sause e des pibo loun-garûeu que lou vènt fai tremoura ou dessus de l'aigo que courre.

Mai, quand vèn l'iver, lou fred assouoro tout ; car fai fred à Vaucanto ; lou riéu jara s'arrèsto, e les oucèu s'en van ounté vai lou souréu.

Aquéu riéu fahié lou regâle de moussu lou curat ; e, tant que duravo lou bèu tèms, se chalavo d'escouta toutes aquélei musico que mountavon dou valat, e que descendien des aubre, em' acoumpagnomen dou cri-cri dei cigalo brusissènt à vous ensourda.

## RECETTE POUR LES CHANTEURS

A M. l'abbé A. Richaud.

*Avec ses maisons toutes blanches éparpillées sur les bords d'un ruisseau, c'est un joli village que Valchante. Le ruisseau babille en clapotant à travers les rochers descendus de la montagne ; et tous les oiseaux chanteurs semblent s'être donnés rendez-vous là, sous l'ombrage des cognassiers, des saules et des longs peupliers que le vent fait trembler au-dessus de l'eau qui court.*

*Mais, quand vient l'hiver, tout se tait sous l'influence du froid ; car il fait froid à Valchante ; le ruisseau glacé s'arrête, et les oiseaux s'en vont où va le soleil.*

*Ce ruisseau faisait le bonheur de monsieur le curé ; et, tant que durait le beau temps, il se délectait à écouter toutes ces musiques qui montaient de la vallée, et qui descendaient des arbres, avec accompagnement du cri-cri des cigales strident à vous assourdir.*

Pièi, quand venié l'iver, lou bastoun à la man e la soutano retroussa su lou bras, escaravo les couolo ; e, d'eilamount, soun regard nedènt dins l'espâci, s'abéuravo de la pouësto dei grands ourisoun outé la lus e la soumbruro, quand vèn lou sero, bataion su lei mountagno en les pintènt des coulour les pu trelusènto.

Jouïne encaro, grand, maigre, brun emé d'uei blu que vous trepanavon coumo de guiéunet, aquéu curat èro viéu coumo la poudro e bouon coumo lou pan. Avié toutei lei vartu que fan lei bouon prèire, leissènt en d'autrei les pechichi que granon tant bèn dins les amos estrecho. Es qu'aquéu curat èro un artistico, èro un pouëto, èro meme, acò vai sènso dire, uno brié pataiaire. De la raço dei fouort, amavo l'umanita mōu-grat, ou pu lèu à causo de sei feblesso. Tout ce qu'èro grand l'entousiasmavo ; mai avié pōu dou laid e de ce que sentié lou patetun.

A l'oucasien, coumo un pichot, jugavo 'mé les enfant ; e, à travèi lou campèstre, aprenié 's paire : e coumo s'enton les aubre, e coumo se goubejon lei brusc, e ce que fōu faire par apara les capitau de la marandro. Enfant de paisan, amavo la terro, amavo les planto, amavo lei flou. Ero lou counsèu de tout Vaucanto. Mai, subre tout, amavo ses paroussian e les paure ; e jamai èro pus urous que

Ensuite, lorsque venait l'hiver, le bâton à la main et la soutane retroussée sur le bras, il gravissait les collines ; et, du sommet, son regard noyé dans l'espace, s'abreuvait de la poésie des grands horizons où la lumière et l'obscurité, quand vient le soir, luttent sur les montagnes et les colorent des nuances les plus éclatantes.

Jeune encore, grand, maigre, brun avec des yeux bleus qui vous transperçaient comme une vrille, ce curé était vif comme la poudre et bon comme le pain. Il possédait toutes les vertus qui font les bons prêtres, laissant à d'autres les mesquineries qui germent si bien dans les âmes étroites. C'est que ce curé était un artiste, un poète, il était même, cela va sans dire, un peu rêveur. De la race des forts, il aimait l'humanité malgré, ou plutôt à cause de ses faiblesses. Tout ce qui était grand l'enthousiasmait ; mais il avait peur du laid, et de ce qui sentait le tatillonnage.

Suivant les circonstances, comme un petit, il jouait avec les enfants ; et, dans ses courses à travers champs, il enseignait aux pères comment on greffe les arbres, les soins que réclament les ruches, et ce que l'on doit faire pour garantir les troupeaux des maladies. Fils de paysan, il aimait la terre, il aimait les plantes, il aimait les fleurs. Il était le conseil de tout Valchante. Mais, par-dessus tout, il aimait ses paroissiens et les pauvres ; et jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il



quand avié embouma de pas e de counsouracien quòuco amo desavia.

Tambèn, lei Vaucantès l'adouravon ; e quand, lou dimenche, gardiavo juga ei bocho, e que s'ousié souna lou darnié de vèspro : « Anen, mes enfant, li dihié, fenirei la partido apreï la benedicien. » E tout lou vilâgi frequentavo les oufici.

Ero uno benuranço de veire aquelo unien. De longo s'engeniavon, lei Vaucantès, à faire à soun curat d'aqueles pichôteï bouònei maniero qu'entretenon l'amista, e lou curat à coumplaire ses paroussian.

Ansin, uno fes, par la retrêto de Nouvè, sènso rên dire en degun, arré un missiéunàri flame par precha en prouvençau. E, dou meme cop, par èstre agradiéu ou predicaire, fe repeta uno messo à quatre vouas, par la canta à miejonueu.

Lou fouhié veire, lou sero, ei repeticien, dre davans lou pupitre, emé sa grand taio, les ueus petejant d'afougomen, e lei moucheto à la man par batre la mesuro.

— Anen, mes amis, fahié, li sian toutes ? Alor, acoumencen ! car sian pa eici par s'amusa. Zou ! Sidòni, douno lou ton ; e tu, Tounin, par lou CREDO, escuro-te la garganto.

Aquéu bouon prèire amavo la musico à la foulié. Uno bello sinfóni li fahié pèdre terro e lou pour-

avait rendu la paix à quelque âme désespérée.

Aussi, les Valchantois l'adoraient ; et lorsque, le dimanche, il regardait jouer aux boules, et que le dernier coup de vêpres sonnait : « Allons, mes enfants, disait-il, vous terminerez la partie après la bénédiction. » Et tout le village assistait aux offices.

C'était un vrai bonheur de voir cette union. Les Valchantois s'ingéniaient sans cesse à faire à leur curé de ces petits présents qui entretiennent l'amitié, et le curé à complaire à ses ouailles.

Ainsi, une année, sans en parler à personne, il fit venir un grand prédicateur pour prêcher la retraite de Noël en provençal. En même temps, pour être agréable au prédicateur, il fit répéter une messe à quatre voix, que l'on chanterait à la messe de minuit.

Il fallait le voir, le soir, aux répétitions, debout devant le pupitre, avec sa grande taille, les yeux pétillants d'enthousiasme, et les pincettes à la main pour battre la mesure.

— Voyons, mes amis, disait-il, y sommes-nous tous ? Commençons alors ! car nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Allons ! Sidoine, donne le ton ; et toi, Antoine, pour le CREDO, nettoie bien ton gosier.

Ce bon prêtre aimait la musique à la folie. Une belle symphonie lui faisait perdre terre et le portait

tavo dins lou païs tout doura des pantai. Ourié agu l'ambicien d'être curat d'uno glèiho qu'aguesse un ourgeno. Li semblavo que, su les accord poudrous ou plentiéu d'aquel istrument, les prièro momonton pu pretoucanto es pèid de Diéu, e soun miès escouta.

E, pecaire, en liôjo d'un ourgueno, par canta sa messo, avié que l'acordeoun dou Sidòni ; un musicaire sènso lou saupre que lou Sidòni, mai un musicaire de vrai, coumo, dou résto, tóutel lei gènt de Vaucanto, qu'avien par mèstre lei roussignòu e lei bouscarlo.

A la darnièro repeticien, em' un envanc dou tron de l'èr enleveron lou GLORIA ; pa 'no fausso noto, pa un cop de gousié de travers. Lou Sidòni susavo, e lou curat se fretavo lei man. « Mes ami, li fahié, s'en parlara long-tèms de nouosto messo à Vaucanto ; e lou missiéunàri sera 'spanta ; jamais, entendéi bèn ? jamais oura ousi 'no messo coumo 'quelo que li cantaren. Ah ! s'avian un ourgueno ! Piéi que li sian, s'ataquavian lou CREDO ?

E ve les aqui parti. Acò marchavo tout souret. Mai quand arribèron ou solò de basso : ET HOMO FACTUS EST, lou curat se revirènt : « Tomin, fagué, acò 's pa 'cò ; te siés entestardi à vougué faire la basso ; ta vouai manco de crus. »

— Moussu lou curat, agués pa pòu.

dans la région dorée des rêves. Il aurait eu l'ambition d'être curé d'une église ayant un orgue. Il lui semblait que, sur les accords puissants ou plaintifs de cet instrument, les prières montaient plus touchantes aux pieds de Dieu, et étaient mieux écoutées.

Hélas ! au lieu d'un orgue, pour chanter sa messe, il n'avait que l'accordéon de Sidoine, un musicien sans le savoir, ce Sidoine, mais un vrai musicien, comme, du reste, tous les habitants de Valchante, qui avaient pour maîtres les rossignols et les fauvettes.

A la dernière répétition, avec un entrain admirable, ils enlevèrent le GLORIA ; pas une fausse note, pas un coup de gosier de travers. Sidoine suait, et le curé se frottait les mains. « Mes amis, disait-il, on en parlera longtemps de notre messe à Valchante ; le missionnaire sera stupéfait ; jamais, vous entendez bien ? jamais il n'aura entendu une messe comme celle que nous lui chanterons. Ah ! si nous avions un orgue ! Puisque nous y sommes, si nous attaquions le CREDO ? »

Et les voilà partis. Cela allait tout seul. Mais lorsqu'ils arrivèrent au solo de basse : ET HOMO FACTUS EST, le curé se retournant : « Antoine, dit-il, ce n'est pas cela ; tu l'es entêté à vouloir faire la basse, ta voix manque de creux. »

— Monsieur le curé, ne craignez rien.

— Aquito uno semana que repêtes : « Agués pa pòu ! » Pamens Nouvè sera eici dins trei jou, e toun solò rata sera 'no taco par nouosto messo.

— Moun Diéu ! de que vous anèi faire vièi ? moussu lou curat ; siegués tranquile, lou Tounin saup ce que dis, e ce que déu faire. Vouï n'en diéu pa mai.

Lou curat, que couneissié lou testardûgi de l'ome, oussé les espalo, e la repeticien ané soun trin.

L'endeman, avans-vèiho de Nouvè, su lou sero, lou missiéunàri, qu'avié fa flòri emé sei sarmoun prouvençau, passavo de long dou riéu, plega dins sa rounço — fahié un fred à peïro fèndre — quand li semblé que quòucaren boulegavo ou mitan dou valat ; s'avanço, e que te vei ? Lou Tounin, braïo ou sòu, chamié 'n l'èr, emé lou... sabès..... acò qu'a gis d'amo, asseta su lou glas.

— E que tron fas aqui ? Tounin, li fai lou capelan.

— M'enràumou, moussu lou missiéunàri.

— Acò 'i de créïre ! Mai parqué ?

— Paçaque à la messo, deman, dévou faire la basso ; e, par acò, fau que siégou enrouma.

E de fet, quand, à miejonueu, ataqué lou : .ET

— Voilà une semaine que tu répètes : « Ne craignez rien ! » Pourtant Noël sera ici dans trois jours, et ton solo manqué sera une tache pour notre messe.

— De quoi vous inquiétez-vous ? monsieur le curé ; soyez sans crainte, Antoine sait ce qu'il dit, et il sait ce qu'il a à faire. Je n'en dis pas davantage.

Le curé, qui savait combien l'homme était têtu, haussa les épaules, et la répétition continua.

Le lendemain, avant-veille de la Noël, sur le soir, le missionnaire, qui avait fait merveille avec ses sermons en provençal, passait sur le bord du ravin, plié dans son manteau — il faisait un froid à pierre fendre — quand il lui sembla voir s'agiter quelque chose au milieu du ruisseau ; il s'avance, et que voit-il ? Antoine, culotte bas, chemise retroussée, avec son..... vous savez..... ce qui n'a pas d'âme, assis sur la glace.

— Et que diable fais-tu là ? Antoine, lui dit le prêtre.

— Je m'enrhume, monsieur le missionnaire.

— Je n'ai pas de peine à le croire ; mais pourquoi ?

— Parce que à la messe, demain, je dois faire la basse ; et, pour cela, il faut que je sois enrhumé.

De fait, lorsqu'à minuit il attaqua le : ET HOMO

HOMO FACTUS EST, lou curat recouneissé plu soun  
Tounin, èro un bournèu que cantavo.

~~~~~

---

**FACTUS EST, le curé ne reconnut plus son Antoine,  
c'était un bourneau qui chantait.**





## LA DANSO DES PARFUM

A Dono Estièni Martin.

Eicò se passavo dou tèms que lei fado avien lou gouvèr dou mounde. E ses afaire, dou mounde, anavon, parei, pa pu mau par acò, bèn que n-i-aguesse abord de vièho, de laido e de verinouo.

A l'encountràri, se pouhié rèn veire de pu lisquet, de pu farot, de pus agradiéu que la jouino fado que segnourejavo su lei flou. Ero la majouralo par la béuta. Pensès ! En elo s'encarnavon tóutei lei gràci de sei vassalo. Tambèn èron en adouracien davans sa Rèino ; avien qu'uno envejo, li plaire ; e, urouo de sa douminacien, li fourmavon la court la pus eiblégissènto que se pouosque pantaia.

Móu-grat 'cò, lou tristùgi èro de longo pinta su sa bello caro. Avien bèl à se dreissa su ses pecout,

## LA DANSE DES PARFUMS

*A Madame Etienne Martin.*

*Ceci se passait à l'époque où les fées gouvernaient le monde. Et les affaires du monde, paraît-il, n'allaient pas plus mal pour cela, bien que la plupart d'entre elles fussent vieilles, laides et méchantes.*

*Par contre, on ne pouvait rien voir de plus gentil, de plus coquet, de plus gracieux que la jeune fée qui régnait sur les fleurs. Elle portait le sceptre de la beauté. Pensez ! En elle, se trouvaient réunies toutes les grâces de ses vassales. Aussi étaient-elles en adoration devant leur Reine, n'ayant qu'un seul désir, lui plaire ; et, heureuses de se trouver sous sa domination, elles lui formaient la cour la plus éblouissante qui se puisse rêver.*

*Néanmoins, sa belle figure portait l'empreinte de la tristesse. C'était en vain que les fleurs se balançaient*

lei flou, en se barançent par li faire jùbi, tirassa ou sòu ses calici acoulouri, par faire tapis à ses pichots pèd, lou rire espelissié pa su sei labro, e ou founs de ses ueus alangouri se devinavo uno marancóni que rên pouhié eivarta. E lei flou se demandavon ce que pouhié bèn agué sa Rèino bèn ama ; e la Rèino adoulentié s'enanavo, lou viéuge dins l'amo, en çarco..... sabié pa de que. Ajustès qu'avié l'istint dou subre-bèu ; ourié vougu sei flou parfèto, e se n'en fouhié que lou sieguesson, pecaire ; lou pu groi li mancavo, l'amo ! Vouï ! èron bello, mai d'amo n'avien gi ; Diéu les avié facho sènso parfum.

De soun coustat, encouleri coumo tout grand parsounàgi qu'atrobo pa ce que desiro, lou Prince des parfum, encoumbra de sei richesso, e tirassent après éu un pegin de la marodicien, barrulavo à travèi lou mounde, varajent de tout caire, par atrouba 'quelo 'me qu pourrié partaja ses tresor.

Quand un jou que trapiavo en Prouvènço, lou Prince, à l'envèi d'un coulet, ou mitan dei fari-gouro, dei viòuleto, dei joussemin e des agufié, agué coumo uno visien : li semblé que, beluguejènt dins un rai de souréu, un fouletoun, sènso touca terro, s'enanavo pountounejènt lei flou que l'enroudavon.

sur leur tige, pour lui faire la révérence, qu'elles étaient sur le sol leurs corolles aux brillantes couleurs, pour former un tapis à ses petits pieds, le rire ne naissait pas sur ses lèvres, et au fond de ses yeux alanguis on devinait une tristesse que rien ne pouvait dissiper. Et les fleurs se demandaient ce que pouvait bien avoir leur Reine tant aimée ; et la Reine, toute dolente, allait, le vide dans l'âme, à la recherche..... elle ne savait de quoi. Ajoutez à cela qu'elle avait l'instinct du beau ; elle aurait voulu des fleurs parfaites, et il s'en fallait qu'elles le fussent, les pauvrettes ; le meilleur leur manquait, l'âme ! Oui ! Elles étaient belles, mais sans âme ; Dieu les avait créées sans parfum.

De son côté, colère comme tout grand personnage qui ne trouve pas ce qu'il désire, le Prince des parfums, encombré de ses richesses et trainant après lui un ennui affreux, s'en allait de par le monde, fouillant de tous côtés, à la recherche de celle qui pourrait avec lui partager ses trésors.

Lorsque un jour, en traversant la Provence, sur la pente d'un coteau, au milieu des thyns, des violettes, des jasmins et des églantiers, le Prince eut comme une vision : il lui sembla qu'étincelant dans un rayon de soleil, un esprit follet, sans toucher la terre, s'en allait caressant les fleurs qui l'entouraient.

Lou Prince s'avancé, d'aise..... d'aise..... Nouosto Fado, car èro elo, l'entendé pa veni. Que vourès! Jouino e bello, pantaïavo proun souvent, e avié lou couor, de fes que li a, un tant sié pau treboura.

Just à n'aquéu moument, un' érbo crahiné. La Fado se reviro. Que vei? Nouoste Prince eibarluca..... Un moument s'arregarderon..... N-i-agué proun. Tóutei destimbourla, e sênso saupre coumo, s'atrouberon dins lei brai l'un de l'autre.

Dins aquelo poutounado enubrianto, lou Prince, que sabié plus ounté n'èro, leissé 'scapa ses parfum que s'espargisseron par lou sôu. Lei flou se li bandigueron dessus, coumo la marmaïo su lei dardeno un jou de batêmo, e caduno, à bèl eime, d'aganta 'quéu que pousqué.

Subran agueron un amo douço, aromatié que noun sai..... Un poutoun l'avié coungria!

Par malur, li èron pa tóutei, lei flous, à-n-aquelo fêsto; e vaqui coumo se fai que n-i-a que sênton rên.

D'autres, tau que lou pavot, lou passo-roso, la roso-d'ase, lou dalla, arroganto coumo tóutei lei nèsci, gardiavon dou d'aut de sei long pecout, en se trufênt des cambarado que se choupinavon par rabaia ce que lou Prince avié 'scampa. Mai quand vegueron aqueles amo s'espandi dins l'aire, en

*Doucement..... doucement..... le Prince s'avança. Notre Fée, car c'était elle, ne l'entendit pas venir. Que voulez-vous ! Jeune et belle, elle rêvait souvent, et, dans son cœur, parfois, s'agitaient des pensées troublantes.*

*A ce moment, une herbe craqua. La Fée se retourne, que voit-elle ? Le Prince fasciné..... Un instant ils se regardèrent..... Ce fut assez. Perdant la tête, et sans savoir comment, ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.*

*Dans ce fol embrassement, le Prince, qui ne savait plus où il en était, laissa s'échapper ses parfums, qui se répandirent sur le sol. Les fleurs s'y jetèrent dessus, comme les enfants sur les pièces de monnaie un jour de baptême, et chacune, au hasard, attrapa celui qu'elle put.*

*Aussitôt, elles eurent une âme douce, parfumée..... Un baiser l'avait fait naître.*

*Malheureusement, toutes les fleurs n'étaient pas à cette fête ; voilà pourquoi il en existe qui ne sentent rien.*

*D'autres, telles que le pavot, la rose trémière, la pivoine, le dahlia, arrogantes comme tous les pauvres d'esprit, regardaient avec pitié, du haut de leur longue tige, et se moquaient des camarades qui se houspillaient pour ramasser ce que le prince avait laissé s'épandre. Mais quand elles virent ces âmes s'envoler dans les*

dansènt de farandoulo fantasié, e de toutes aquelei viravòut n'en sourti 'no meloudié redoulènto, lèu-lèu, aneron, d'escoundoun, par rapia lei rèsto. Trouberon plus que lei bourdiho.

L'envejo li prengué, pamens, de se peréu mescla ou brândou ; mai, pecaire, que tournuro de pou-flasso ! E coumo, en lei viant, s'escacagneron sei souorre ! De dindo, de canard ou mitan d'un vòu de parpaioun ! Tambèn la lagno, la ràbi li trebouserou lou sang, taromen que n'an garda, desempièi, uno marrido oudour. Ce que les engardo pa de se pavania de longo : l'arrougantiso se garis pa.

Me demandarés : aqueles councert aroumati, aquelei brândou parfuma, aqueles amo dei flou, qu'es acò ?..... Ce qu'es ?..... Hou sàbou pa ! Jusqu'àro, la Fado e lou Prince an garda soun secrèt. Mai déu pa èstre luen lou jou que noui l'escudelaran.

M'anèi dire : de fado n-i-a plu gi, se soun eivalié, lou pougrèi les a 'mpourta.

Pesqui pa ! En aquei mounde, proun lou sabès, tout chanjo, tout se tremudo, mai rên se pèrde ; e lei fado soun pa fouoro de la règlo.

Soun plu ce qu'èron tèms passa, lei fado, acò ei verai, mai se soun encarna dins uno soureto, grando, bellasso, pouderoüo, que mestrejo lou

airs, en dansant des farandoles fantastiques, et de ces valse sortir des mélodies embaumées, vite, vite, en cachette, elles allèrent pour ramasser les reliefs. Elles ne trouvèrent que les balayures.

L'envie leur vint, néanmoins, de se mêler au rondeau ; mais, hélas ! quelle tournure de donjons ! Et comme leurs sœurs éclatèrent de rire en les voyant ! Des dindes, des canards, au milieu d'une nuée de papillons ! Aussi le dépit, la colère les bouleversèrent, au point qu'elles en ont gardé, depuis, une mauvaise odeur. Ce qui ne les empêche pas de se rengorger sans cesse : la fatuité ne se guérit pas.

Vous me demanderez ce que sont ces symphonies aromatiques, ces danses parfumées, ces âmes des fleurs. Ce qu'elles sont ?... Je n'en sais rien ! Jusqu'à ce jour, la Fée et le Prince ont gardé leur secret. Mais le jour ne doit pas être éloigné où ils nous le divulgueront.

Mais, allez-vous me dire, il n'y a plus de fées ; elles se sont évanouies, le progrès les a emportées.

Oh ! que non. En ce monde, vous le savez, tout change tout se transforme, mais rien ne se perd, et les fées ne font pas exception à la règle.

Elles ne sont plus, il est vrai ce qu'elles étaient autrefois ; elles se sont incarnées dans une seule, grande, belle, puissante, qui gouverne le monde et ne



mounde ; e jamai s'alasso de jita, à brassa, sei bèn-fa su l'umanita.

Marcho toujou en avans, lou regard fissa su l'enfni.

S'ei douna la missien de destria lei mistèri que nous enrodon, d'esclargi lei gràndeï lèi de l'univers, par noui mena, à cha pau, à la coumprenuro dou vrai etèrne, valènt-à-dire dou Baile Soubeiran qu'a fabrica lei mounde.

Aquelo fado nouvello, que s'oubouro su les autro, ei la SCIÈNCI.

Sènso solumen se revira su lei mesquinarié des ome, qu'emplegon souvent sei douno à rebucité, s'en vai, davans elo, miracliant fèbre-countùni.

Camin fasènt, noui di ce que soun les coulour de l'arc-de-sedo, e destruco lou secrèt dou lume des uiau e dou brut des tron.

Pinto, emé lou souréu par pincèu, coumo pinturlejaire a jamai pinturleja.

Soui sei dei de fado, lou carboun negre s'ei fa diamant ; e, sènso cregne de se cuncha lei man, mastroulo lou goudroun par n'en fa sourti les coulour trelusènto e les parfum requist amourouna 'qui, par lou souréu, despièi que lou mounde ei mounde.

Em'un mouchoun de feu e uno raiado d'aigo,

*se lasse jamais de jeter à brassées ses bienfaits sur l'humanité.*

*Elle marche toujours en avant le regard fixé sur l'infini.*

*Elle s'est donné la mission d'éclaircir les mystères qui nous entourent, de dévoiler les grandes lois de l'univers, pour nous conduire, petit à petit, à la connaissance du vrai éternel, c'est-à-dire du Souverain Maître qui a fabriqué les mondes.*

*Cette fée nouvelle, qui émerge au-dessus des autres, c'est la SCIENCE.*

*Sans se préoccuper des mesquineries des hommes, qui emploient souvent ses dons à rebours, elle va droit devant elle, opérant sans trêve des miracles.*

*Chemin faisant, elle nous dit ce que sont les couleurs de l'arc-en-ciel, et découvre le secret de la lueur des éclairs et du bruit du tonnerre.*

*Elle peint, avec les rayons du soleil pour pinceau, mieux que ne l'a jamais fait aucun peintre.*

*Sous ses doigts de fée, le charbon noir devient diamant; et, sans craindre de se salir les doigts, elle manipule le goudron pour en extraire les couleurs éblouissantes et les parfums suaves accumulés là, par le soleil, depuis que le monde est monde.*

*Avec un tison de feu et quelques gouttes d'eau,*

tirasso les cârri su terro e fai proumena lei veissèu su la mar.

Lei mountagno soun trouca, devesa se lou fau, emé de poudro espetaclouo. Tant pis se les ome, marchènt de recueuoun, s'en servon par esclapa gènts e vilo, è faire estripa lei sourdat dins lei bataio !

Acò l'engardo pa de manda, en un vira d'uei, pensado e paraulo ou bout dou mounde.

La SCIËNCI, fado dou XIX<sup>e</sup> siècle, es encuei la grando soubeirano de la terro.

E quand a sachu ana farfouia dins les astre par dire de que matèri soun fa, e coumo se li prenon par noui manda lume e calour ; quand a sachu, de tôtei lei brut, n'en faire uno mescladisso armouniouo par n'en tira lei divinei sinfoni que sabèi, soura bèn noui deivela ce que li a, belèu, de pu sutiéu su terro : lou secrèt des palpitacien de l'amo dei flou, dei vibracien des parfum.

Car istènt que la naturo es amourouo de la simplicita, déu pa 'gué trento-sièi bials de se li prendre par ajougne sei fin. Parfum e sabour devon oundeja coumo oundejon les coulour e lei son, oubéissènt ansinto à-n-uno lèi universalò, belèu unico. E degun me gararié de l'idèio qu'ei lou bials de vibra, mai que la coumpousicien de la

elle traîne les chariots sur terre et fait promener les vaisseaux sur la mer.

Les montagnes sont percées, renversées s'il le faut, avec des poudres merveilleuses. Tant pis si les hommes, marchant à reculons, s'en servent pour faire sauter gens et villes et exterminer les soldats dans les batailles !


Ce qui ne l'empêche pas de faire parvenir, en un clin d'œil, paroles et pensées au bout du monde.

La SCIENCE, fée du XIX<sup>e</sup> siècle, est aujourd'hui la grande souveraine de la terre.

Et quand elle a su aller fouiller dans les astres, pour nous dire quelles sont les substances qui les composent, et comment ils s'y prennent pour nous envoyer lumière et chaleur, quand elle a su combiner tous les bruits, pour en former les divines symphonies que vous connaissez, elle saura bien nous dévoiler ce qu'il y a peut-être de plus subtil sur terre : le secret des palpitations de l'âme des fleurs, des vibrations des parfums.

Car la nature, amoureuse de la simplicité, ne doit pas avoir trente-six manières de s'y prendre pour arriver à ses fins. Parfums et saveurs doivent vibrer comme vibrent les couleurs et les sons, obéissant à une loi universelle, peut-être unique. Et j'ai la ferme certitude que la manière de vibrer, plus que la composition des substances, différencie

matèri, que diferencié les oudour les uno des  
autro. Un souret e etèrne boulegadis déu regi les  
astre dins les espâcis enfini, e sus terro les atomo  
les pu mistourinet; e tout acò, hou creiriéu vou-  
routiei, danso dou meme barans, ou son dou meme  
tambourin.

---

*les odeurs les unes des autres. Un même et éternel mouvement doit régir les astres dans les espaces infinis, et sur terre les atomes les plus ténus ; et tout cela, je le croirais volontiers, tourne la même valse, au son du même tambourin.*



## CONTE DE NOUVÈ

A M. Oug. Audibert.

De pu marrit bougre que lou Gulofouort, n-i-avié gi dins lou païs. Les pu sàlei resoun partien de sei labro, coumo l'aigo dou gourjarèu d'un mourin ; e lei bacèu, de longo, rounflavon dins l'oustau.

La pauro Catarino, sa fremo, bugadavo sei mou-chaire emé de lagremo, e avié besoun de n'agué un brave prouvesimen. Ero uno santo, la Catarino ; mai par lou Gulofouort li avié ni Diéu ni diable ; e sa fremo poubié tant soulomen pa faire un signe de crous, sênso que l'escaramiéguesse en l'eibra-massènt.

Uno veiho de Nouvè, avans de se couija, la Catarino meté sei soulié dins la chaminèio. Avié fe dins lei douno dou pichot Jèsu : lou malur rênde cresarèu.

En s'entournènt de l'oubèrjo, quand lou Gulofouort vegué acò, te fe un sabat de judiéu, traté sa fremo

## CONTE DE NOEL

A M. Aug. Audibert.

*De plus mauvais garnement que Gulefort, il n'en existait pas dans le pays. Les plus vilaines paroles partaient de sa bouche comme l'eau de l'abbé d'un moulin ; et les coups ne cessaient de ronfler dans la maison.*

*La pauvre Catherine, sa femme, lessivait ses mouchoirs avec des larmes, et elle avait besoin d'en avoir une fière provision. C'était une sainte, la Catherine ; mais pour Gulefort il n'y avait ni Dieu, ni diable, et sa femme ne pouvait pas seulement faire le signe de la croix, sans qu'il l'imitât avec des grimaces en criant après elle.*

*Une veille de Noël, avant de se coucher, Catherine mit son soulier dans la cheminée. Elle espérait dans les présents du petit Jésus. Le malheur donne la foi.*

*Lorsque, en retournant du cabaret, Gulefort vit cela, il fit un sabbat de la malédiction, traitant sa*



de mato des cresarello, de carnavaï, de ganipo, la tirassé en fouoro dou lié, e te la bacelé coumo uno bugado, en li bramènt que soun Jèsus èro qu'un mourvelous, un endevedu, un santibèlli, un bouon en rén.

Fòu tout dire : dins lou jou, èro ana rèndre cènt escut, que, despièi proun tèms, devié à soun vesin moussu Gipas. Acò èro pa fa par douna de galoïeta ou caratèro d'aquéu bardot.

Quand agué passa soun verin su sa fremo, s'ajassé en eïbroufènt coumo un gimerre.

Aparaquito à la memo ouro, lou vesin Gipas, en se recampènt, atroubavo un mandri en trin de li neteja ses tiradou. « Ou voulur ! ou voulur ! » se meté à crida. Lei gènt sourtien de la messo de miejonueu, la carriero passavo pleno de mounde ; en ousènt aquéu cris, tóutai d'ana veire. Lou mandri, en viant la mau-para, agué lèu fa d'escara ou garatras ; mai lei gendarmo que, d'asard, s'atrouberon aqui, de lou sègre. En les ousènt, lou voulur s'esquiho su les téure ; e zòu ! lei gripo-jèsus à l'après ; e vâgue de courre dins lei mouonto-devalo des tourisso. Ouriai dîch, ou clar de luno, de gènt fantasti que jugavon es escoundaïo. Lou voulur, proufitènt d'un bouon moument, s'encafourno dins uno chamineïo, sei braïo s'estrasson, sa vèsto se reveïssino, e, patafîou ! les escut róuba

*femme de crédule, de carnaval, de guenipe ; il la traîna hors du lit, la battit comme une lessive, en lui criant que son Jésus n'était qu'un morveux, un individu, un saint de plâtre, un bon à rien.*

*Il faut dire que, dans la journée, il était allé rendre cent écus qu'il devait, depuis longtemps, à son voisin M. Gipas. Ce qui n'était pas fait pour égayer le caractère de ce mulet.*

*Lorsqu'il eut assouvi sa colère sur sa femme, il se coucha en soufflant comme un jumart.*

*A peu près à la même heure, le voisin Gipas, rentrant chez lui, trouva un vaurien occupé à nettoyer ses tiroirs. « Au voleur ! au voleur ! » se mit-il à crier. On sortait de la messe de minuit, la rue était pleine de monde ; en entendant ces cris, tous d'aller voir. Le voleur, en ce péril, eut vite fait de grimper dans les combles ; mais les gendarmes qui, par hasard, se trouvaient là, de le suivre. En les entendant, le voleur gagna les toits ; et allez ! les grippe-jésus après lui ; et de courir dans les pleins et les creux des toitures. Vous eussiez dit, au clair de lune, des personnages fantastiques jouant aux cachettes. Le voleur, profitant d'un moment propice, s'introduit dans une cheminée, sa culotte se déchire, sa veste se retrousse, et, pala-*

à moussu Gipas devalon dins la draio dei ramounur.

Lou Gulofouort, après agué proun choupina sa Catarino, acoumençavo de clucha. Subran lou brut de quòucarèn que toumbo lou reveiho ; se dreisso, bate l'esco, abro lou calèn, çarco, e, dins lei soulié de la Catarino, qu'atrobo ? Lei cènt escut rendu ou vesin Gipas.

— « E bè ! li fagué la Catarino, bèsti-bruto que tu siès ! Hou viei, se l'Enfant-Jésus es un bouon en rèn, un mourvelous, un santibèlli ! Es pas à tu qu'ourié fa 'quelo estreno, gusas ! Acò déurié t'apprendre à te pa trufa des cresènço dou paure mounde. »

Lou Gulofouort rebequé pa. Sounjavo..... E quand la Catarino se siegué recouija, éu, tout en rou-dassiant dins la chambro, de garapachoun, sènso agué l'èr de rèn, cougné sei boto à la plaço dei soulié.

D'acquéu tèms, su les tourisso, lei gendarmo, en viant plu lou voulur, se meteron à furna dins les chamineio. Lou laire se senté pardu ; e de la pòu qu'agué, se fe un tau revoulun dins sa fruchaio, que, sènso lou senti passa, vâgue d'escupi ! vâgue d'escupi ! Ce qu'escupissé !..... Pensès ! èro lou sero de sant Crebas ; e lei braios estrassa fènt pa restanco, l'escupiégno prengué lou camin des escut.

*flou ! les écus volés à monsieur Gipas descendent par le chemin des ramoneurs.*

*En ce moment, maître Gulefort, après avoir assez maltraité sa femme, commençait à clorre les paupières. Soudain le bruit de quelque chose qui tombe, le réveille ; il se dresse, bat le briquet, allume la lampe, cherche, et, dans le soulier de Catherine, que trouve-t-il ? Les cent écus rendus le matin au voisin Gipas.*

*— « Eh ! bien, lui dit Catherine, bête-brute que tu es ! Tu le vois si l'Enfant-Jésus est un bon à rien, un morveux, un saint de plâtre ! Ce n'est pas à toi qu'il aurait fait semblables étrennes, gueux ! Cela devrait t'apprendre à ne pas te moquer de la foi du pauvre monde. »*


*Gulefort ne répondit pas. Il songeait..... Et lorsque Catherine se fut recouchée, lui, tout en rôdant dans la chambre, en cachette, et sans avoir l'air de rien, mit ses bottes à la place des souliers.*

*Pendant ce temps, sur les tuiles, les gendarmes, ne voyant plus le voleur, se mirent à fureter dans les cheminées. Notre homme se sentit perdu ; son effroi produisit en lui une telle révolution intestine, que, sans le vouloir, allez de cracher ! Oh ! ce qu'il en cracha !.... Pensez donc ! c'était le soir du gros souper ; et, à travers son pantalon déchiré, ce qui s'échappait de sa personne prit la même route que les écus.*

A-n-aquéu moument, lou Gulofouort, qu'èro à l'escouto, ousé : fla ! fla ! dins sei boto. Mando un cop de couïde à la Catarino, en li diant : « N-i-a mai ! » Fai qu'un saut, abro lou lume, courre à la chamineio, e, zôu ! de manda sei man dins lei boto... Qûntei gant ! mes amis.

La Catarino s'espoutissié dou rire : « Es courouo, l'estreno que te mandon, li fagué, que parfum ! Mai à cadun seloun ses obro ! As que ce que t'a-merites, gusardas ! Souvèn-te que qu bèn fai bèn atrobo. S'acò, ou mens, te sarvissié de liçoun. »

Lou Gulofouort vegué aquito un avertissomen de Diéu. D'aquéu jou changé de vido, se fe bouon crestian, e la Catarino fougé urouo. Ei lou pu bèu presènt que li pouhié faire l'Enfant-Jésu.

---

*Au même instant, Gulefort, qui était aux écoutes, entendit : fla ! fla ! dans ses bottes. Il donne un coup de coude à Catherine, disant : « En voilà encore ! » En un saut il est levé, allume la lampe, court à la cheminée, et, allez ! le voilà plongeant ses mains dans les bottes..... Oh ! quelle paire de gants ! mes amis.*

*Catherine se tordait du rire : « Elle est jolie l'étrenne qu'on t'envoie, dit-elle, quel parfum ! Mais à chacun selon ses œuvres ! Tu n'as que ce que tu mérites, gueussard ! Souviens-toi que celui qui fait bien trouve bien. Si cela pouvait, au moins, te servir de leçon ! »*

*Gulefort vit là un avertissement de Dieu. A partir de ce jour il changea sa manière de vivre, il devint bon chrétien, et Catherine fut heureuse. C'était le plus beau présent que pouvait lui faire l'Enfant-Jésus.*

~~~~~

## LES PENITÈNT DEI MÈS

A Gênto Damisello A. de C.

Aquéu que fai lou viâgi de Manosco à Sisteroun pouo pa s'engarda d'amira, aparaquito à mié camin, lei roucai fantasti que s'alongon, de dela Durênço, ou pèd de la couolo que courre darriei lei Mès. Dirias uno proucessien de penitènt gigant, la tèsio encabana soute ses capouchoun.

Lou passagié, que s'aplanto par les aluca, se demando d'ounté an bèn pouscu sourti 'queles oumenas de peiro.

Lei saventas, aqueles que van farfouia dins les cantoun e lei recantoun de la terro par destrouca l'encauso de tout, qu'atrobon jamai, voui dounaran d'esplicacien de tóuto mërço. Que li respouondre ? Qu li èro aqui lou jou de l'espelido par saupre se dièn vrai ?

Les pouèto qu'an l'imaginacien flamejanto, vous afourtiran que Diéu les tanqué 'qui par presida ei

## LES PÉNITENTS DES MÉES

*A Gents Demoiselle A. de C.*

*Le voyageur qui va de Manosque à Sisteron ne peut s'empêcher d'admirer, vers la mi-chemin, les rochers fantastiques qui se dressent, de l'autre côté de la Durance, au pied de la montagne qui court derrière les Mées. On dirait une procession de pénitents géants, la tête ensevelie sous leurs capuchons.*

*Celui qui s'arrête pour les regarder, se demande d'où ont bien pu sortir ces hommes de pierre.*

*Les savants, ceux qui vont fouiller dans les profondeurs de la terre pour y découvrir la cause de tout ce qu'a produit la nature, que, du reste, ils ne trouvent jamais, vous donneront des explications de toute espèce. Que leur répondre ? Pour savoir s'ils disent vrai, qui était là le jour de leur naissance ?*

*Les poètes, à l'imagination de feu, vous affirmeront que Dieu leur donna la mission de présider aux luttes*



lucho des aigo de Bléuno e de Durènço, que se buton lei jou de chavano, avans d'ana bataieja em' aquelei dou Rose, par, en fin finalo, ana feni sei garrouio dins la mar, aquelo eternita des aigo.

E bè! les pouèto, emai lei savènt s'enganon. La verita ei ni d'un caire ni de l'autre. La veici, tóuto nuso, taro que l'ai destria, emé proun peno, dins un vièl grimòri escapa à l'eivalimen dou mounastié de Paieirou :

\*  
\* \*

Desempièi d'an e d'an lei Sarrasin, dou d'aut dou roucai de Peirempi, entre Buech e Jabroun, mestrejavon l'encountra, pihènt e massacrént de tout caire. A la fin, alassa de tant de crime, Diéu mandé sant Pèire ou jouine Bevouns, segnour de Nouiès, em' ordre de netaja lou país d'aquelo raço de mófatan.

Bevouns remerciégué Diéu ; e, coumo èro pa 'n taturèu, demandé ajudo à sei vesin.

Rimbaud dei Mès, soun ami, lou pu bèl ome de soun tèms, e valènt outant que bèu, se hou fe pa dire dous cop. Arribé ; e uno nueu de chavano, emé Bevouns, ataqueron lou nis dei mòmètan. La lucho siegué pa longo, mai espetaclouo ; e les crestian, apara par la man de Diéu, ensuqueron lei Sarrasin, que s'aproufoundisseron dins lei deibau.

des eaux de la Bléone et de la Durance qui se heurtent les jours de tempêtes, avant de courir batailler avec celles du Rhône, pour, de là, terminer leur querelle dans la mer, cette éternité des eaux.

Eh ! bien, les poètes, tout comme les savants, se trompent. La vérité n'est ni d'un côté ni de l'autre. La voici, toute nue, telle que je l'ai déchiffrée, non sans peine, dans un vieux grimoire échappé à la ruine de l'abbaye de Paillerols :



Depuis des années et des années, les Sarrasins, du haut de la roche de Peirempi, entre le Buech et le Jabron, dominaient la contrée, pillant et massacrant de toute part. A la fin, lassé de tant de crimes, Dieu envoya saint Pierre au jeune Bevons, seigneur de Noyers, avec ordre de délivrer la contrée de cette race malfaisante.

Bevons remercia Dieu ; et, comme il n'était pas un sot, il demanda aide à ses voisins.

Raimbaud des Mées, son ami, le plus bel homme de son temps, et vaillant autant que beau, ne se le fit pas dire deux fois. Il arriva ; et une nuit d'orage, avec Bevons, ils attaquèrent le nid des mahométans. La lutte ne fut pas longue, mais épouvantable ; et les chrétiens, préservés par la main de Dieu, écrasèrent les Sarrasins, qui furent précipités dans les abîmes.

Quand l'ou matin, ou leya dou seurèu, lei sourdat dou Crist intreron dins lou castelas, qu'atrouberon dins la grand salo ? Sèt mouresco, jouinos e bello, que demandavon grâci.

Par un bouon chivalié touto fremo ei sacra.

Que n'en faire, pamens ?..... Tengueron counséu..... Siegué decida que lou Rimbaud dei Mès se n'en cargarié, e que, sus un radèu, lei mandarié 'n Arle, ounté decidarien de soun sort.

Alor, de la pouncho de la roco, lei luchaire gramaciegueron lou Diéu de la Vitòri, e chascun se recampé de soun coustat.

Rimbaud emé lei sèt mougabino, s'endraié de vei lei Mès.

Eron bello lei mouresco emé ses pèu brun, sa car doura e ses uei negre beluguejènt coumo de carboun de fueu à l'oumbro de sei longuei ciho. Rimbaud, par sa prestanço e soun parlouri amistadous, èro fa par envisca les couor les pus enfrejouri. Long camin fagué la provo qu'es pus eisa de risca sa pèu dins uno bataio, que de se garda des cop d'uei caregnaire des pouriés chato. Tambèn, en liôjo d'embarca sus un radèu, long Durènço, lei bellei mômétano, Rimbaud les assousté dins soun castelet de plasènço entre Ouresoun e Dabiseo.

*Lorsque le matin, au lever du soleil, les soldats du Christ entrèrent dans le château, que trouvèrent-ils dans la grande salle ? Sept mauresques, jeunes et belles, qui demandaient grâce.*

*Pour un bon chevalier toute femme est sacrée.*

*Qu'en faire pourtant ?.... Ils tinrent conseil..... Il fut décidé que Raimbaud des Mées s'en chargerait, et que, sur un radeau, il les expédierait en Arles, où l'on déciderait de leur sort.*

*Alors, de la cime du roc, les guerriers rendirent grâces au Dieu de la Victoire, et chacun regagna son foyer.*

*Raimbaud avec les sept mahométanes, s'achemina vers les Mées.*

*Elles étaient belles ces mauresques avec leurs cheveux bruns, leur chair dorée et leurs grands yeux noirs brillant comme des charbons de feu à l'ombre de leurs longs cils. Raimbaud, par sa belle prestance et son parler enjoleur, était fait pour engluier les cœurs les plus rebelles. Chemin faisant il comprit qu'il est plus aisé de jouer sa vie dans une bataille, que de se garder des coups d'œil troublants des jolies filles. Aussi, au lieu d'embarquer en un radeau, sur la Durance, les belles mahométanes, Raimbaud les abrita dans son castelet de plaisance entre les Mées et Oraison.*

E la passavo douço aqui..... N'en diguen pa mai.

Coumo sourtié quasimen plus — avié proun obro à l'oustau — lei gènt, qu'avien coustumo de lou veire, de longo, courre à la casso dins les couolo, ou varaia, long Durènço, à la reçarco des arestoun e dei barbèu, se dihien : « Mai que tron fai nouoste baroun ? »

D'abord, lou creihagueron maraut. Mai ei res-pouonso embuia dei gènt dou castèu, quand li demandavon de nouvello dou segneur, coumpren-gueron que li avié quicon.

A cha pau, s'eibrudissé que tenié 'mbarra de fremo qu'ourié fouço miei fa de leissa ount' èron. E que fremo ! De rèn que vaihe, de mouresco negro coumo de petard. De segur l'avién embarna.

De long dei draio e à la fouont, ou four coumo ei bugado se barjaquavo de rèn aurre.

Tout açò n'èro, pamens, que de raconte à la chut-chut ; mai que chamatan, dins lou campèstre, quand se saché que lou \*Priéu dou mounastié de Paleirou, qu'avié 'gu vènt de la cavo, èro vengu par l'arresouna, e que lou Rimbaud li avié barra ou nas la pouorto dou castelet. Alor aquéu mounde de pacan, que, sabès, mastego pa lei mot, batejé 'quéu quartié, lou quartié des Pourcello, qu'a toujou garda despièi.

Par amoussa l'estampèu, qu'anavo en creissent

*Il passait la vie douce, là.... N'en disons pas davantage....*

*Comme il ne sortait presque plus — il avait assez à faire chez lui — les habitants, accoutumés à le voir courir à la chasse dans les montagnes, ou chercher, en Durance, les arestons et les barbeaux, se disaient : « Mais que peut bien faire notre baron ? »*

*Tout d'abord, ils le crurent malade. Mais aux réponses embrouillées des gens du château, lorsqu'on leur demandait des nouvelles du seigneur, ils comprirent qu'il se passait quelque chose d'insolite.*

*Petit à petit, le bruit se répandit qu'il tenait enfermées des femmes qu'il aurait mieux fait de laisser où elles étaient. Et quelles femmes ! Des rien que vaille, des mauresques noires comme la cheminée. Sûrement on l'avait ensorcelé.*

*Sur tous les sentiers et à la fontaine, au four comme aux lessives on ne parlait d'autre chose.*

*Tout cela n'était, pourtant, que bruits de commères chuchotés à la sourdine ; mais quel vacarme, lorsqu'on apprit que le Prieur du monastère de Paillerols était venu pour le réprimander, et que Raimbaud lui avait fermé au nez la porte du castelet. Alors ce monde de paysans, qui, savez-vous, dans son langage imagé ne sait pas mâcher les mots, baptisa ce quartier, le quartier des Pourcelles, qu'il a toujours gardé depuis.*

*Pour faire taire la rumeur, dont le bruit allait*

coumo lou bram de l'ase, Rimbaud garbejà 'no nueu sei mouresco à soun castèu dei Mès.

Qu'agué fal paure de iéu ; aqui siegué Jan trepasso ; se n'en tengué un de tarabast de la marodicien.

— Sabès pa, se dihien lou mounde dins les carriero, nouoste baroun s'ei fa móumetan.

— E meme, fahié l'autro, qu'a pacha 'me lou diable.

— Es-ti poussible ?

— Rèn de pu vrai.

— Teisé-voul, marriei lengo, respoundé 'no fremo sena.

— E d'ounté vèn, alor, fe la vesino, qu'à la subro ouro se vei de mounde vanega darrièi les èstro ? que les cat miauron su les tourisso, e que lei machouoto vourastrejon à l'entour dou castèu ? Devon faire lou sabat.

— Les avès agu visto aquelei móucresènto ?

— Diéu me garde d'un tau rescouontre ! e la bouono pèço se signé.

— Mai que nouoste bèu comte se siegué acouquina 'm' aqueles escamandre, acò sèmblo pa de crèire.

— Que doumàgi ! pensavon lei jouinei fremo, em' un èr regretous.

Lou chafaret devengué tau, que lei mouine feron dire ou baroun d'enmanda 'quel' engènço, qu'èro la pardicien de soun amo, e un escandale par lou pople.

*s'enflant comme le braiement de l'âne, Raimbaud conduisit une nuit ses mauresques à son château des Mées.*

*Q'avait-il fait, mon Dieu ! Là ce fut bien pis ; il y eut un tintamarre de la malédiction.*

*— Vous ne savez pas, se disaient les femmes dans les rues, notre baron, paraît-il, s'est fait mahométan.*

*— Et même, ajoutait l'autre, qu'il a conclu un pacte avec le diable.*

*— Est-ce possible !*

*— Rien de plus vrai.*

*— Taisez-vous, langues de vipère, se permit de dire une femme de bon sens.*

*— Et d'où vient, alors, dit une voisine, qu'à la nuit tombante on voit des ombres aller et venir derrière les fenêtres ? que les chats miaulent sur les toits, et que les chouettes volent autour du château en poussant leur cri sinistre ? Ils doivent faire le sabbat.*

*— Ces femmes, les avez-vous vues ?*

*— Dieu me garde de les rencontrer ! et la bonne pièce fit le signe de la croix.*

*— Mais que notre beau baron se soit acoquiné avec de pareilles effrontées, ce n'est pas croyable.*

*— Quel malheur ! se disaient, en elles-mêmes, les jeunes femmes, avec des soupirs de regret.*

*L'indignation populaire devint telle, que les moines firent dire au baron de renvoyer cette engeance, perdition de son âme, et scandale pour le peuple.*



Lou Rimbaud enfeta — amour e prudènço an  
jamai fa sôuco — respoundé ou Priéu : que farié  
miei de canta vèspro e matino que de se mescla  
des affaire dou castèu.

Un cop de sang manqué 'stoufa lou Priéu. Lou  
guespié èro mougü.

Lou couvènt, en sesiho majouralo, siegué d'avis  
d'escoumunia lou Rimbaud, segnour dei Mès, se  
s'entestardié à reguigna es ordre dei gènt de Diéu.

Ourié proun agu 'nvejo, lou Rimbaud, de manda  
dins Durènço lou couvènt e soun countengu ; mai  
coumprenqué que s'anavo buta à pu fouort qu'éu.

Que faire, alor ? Que ramo touorse f..... Rendre  
jubi, quand li a pa mouien de faire autromen. E  
mou-grat l'estrassomen de soun couor — car les  
amavo sei mougribino — fe dire ou couvènt que  
plegarié es ordre de la Glèiso.

Lou Priéu, que se meifisavo, decidé, cregnènço  
de troumparié, que lei mouresco sourtirien dou  
castèu e quitarien lou païs lou dimenche, ou sourti  
de la grand'messo, davans lou pople acampa e tout  
lou couvènt.

A l'ouro dicho, lou grand pourtau dou castèu  
s'eibadarné. Dins l'espero, degun arenavo plus. Quand  
lei sèt mouresco pareisseron dins sei bès atifet, lou  
visâgi descubert, l'èr triste e la deimarcho fiero,  
èron tant bello que siegué 'n eiblégissomen, e

Raimbaud exaspéré — amour et prudence n'ont jamais fait bon ménage — répondit au Prieur: qu'il ferait mieux de chanter vêpres et matines que de s'occuper des affaires du château.

Un coup de sang faillit étouffer le Prieur. La brouille était accomplie.

Le couvent, en réunion plénière, décida d'excommunier Raimbaud, seigneur des Mées, s'il s'entêtait à regimber aux ordres des gens de Dieu.

Raimbaud aurait bien voulu précipiter dans la Durance le couvent et son contenu; mais il comprit qu'il allait se buter à plus fort que lui.

Que faire, alors? Quel parti prendre?.... Se soumettre, lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Aussi, malgré le déchirement de son cœur — car il les aimait ses mauresques — il fit dire au couvent qu'il se soumettrait aux ordres de l'Eglise.


Le Prieur, qui se méfiait, décida, craignant quelque supercherie, que les mahométanes sortiraient du château et quitteraient le pays le dimanche, à l'issue de la grand'messe, en présence du peuple assemblé et de tout le couvent.

A l'heure convenue, le grand portail du château s'ouvrit à deux battants. Dans l'attente, nul ne respirait plus. Quand les sept mauresques se montrèrent dans leurs riches vêtements, le visage non voilé, l'air triste et la démarche fière, elles étaient si

s'entendé courré un long vounvounejomen d'amiracien. Lei mouine, arrenjeira long de la couolo, resteron palifica, ses pitre boubissien, ses uei beltguejavon..... Qu saup ce qu'anavo arriba?.....

Mai, enquiça, de dela Durênço, lou grand sant Dounat, l'armito de Luro, lou paire e lou patroun de toutei lei mouine de l'encountra, veiavo; vegué la maupara, e, par engarda dou pecat lei mouine de Paieiròu, sei fraire, les empeiré su plaço, despièi lou Priéu fin qu'ei mounihoun que s'aloun-gavon à la seguido. E par que, dins l'aveni, degun n'aguessè doutanço, leissé, su lou pitre dou Priéu, la croui de bouos que se li vei encaro.

Vaqui l'istòri veridico des Penitènt gigant que se dreisson long Durênço, ou pèd de la couolo dei Mès.

belles que ce fut un éblouissement, et un long murmure d'admiration courut dans la foule. Les moines, alignés au pied de la montagne, restèrent fascinés, leur cœur bondissait dans leur poitrine, leurs yeux étincelaient..... Qu'allait-il arriver, mon Dieu !.....

Mais en face, de l'autre côté de la Durance, le grand saint Donat, ermite de Lure, père et patron de tous les moines de la contrée, veillait ; il vit le danger qui menaçait ses frères, et, pour soustraire au péché les moines de Paillerols, il les pétrifia sur place, depuis le Prieur jusqu'aux moineillons qui venaient à sa suite. Et pour que, dans l'avenir, le doute ne fut pas permis, il laissa, sur la poitrine du Prieur, la croix de bois que l'on y voit encore.

Voilà l'histoire véridique des Pénitents de pierre qui se dressent sur les bords de la Durance, au pied de la montagne des Mées.

---

## LOU COUTÈU DOU BREGAND

A M. Ougustin Henry.

Ero ou tèms lou pu segrenoui de la Revoulucien de li a cènt an ; e s' à Paris segavon les tèsto à boudre, la misèri, emé ses plago poustemouo, se pavaniavo en soubeirano ou travei de la Franco.

Un jou que fahié 'n fred de loup, e que boufavo un mistrau qu'ourié derraba la couo des ase, un paure diable, anequeri, anavo long de la grand carrièro de Mano. S'arresté davans l'estarlàgi d'un bourangié, e demandé un troui de pan, par l'amour de Diéu.

— Passo toun camin, feiniant, respoundé lou pastaire.

Mai dou tèms qu'aquéstou viro l'uei, lou paure aganto un pan, l'escounde soui l'estrasso que li serve de vèsto, e de landa.

La fremo que l'a vist dou founs de la boutigo, li parté à l'après en cridènt : « Ou voulur ! ou voulur ! »

## LE COUTEAU DU BRIGAND

A M. Augustin Henry.

*C'était aux plus mauvais jours de la Révolution d'il y a cent ans ; et si, à Paris, les têtes tombaient à profusion, la misère, avec ses plaies hideuses, régnait en souveraine dans toute la France.*

*Un jour de grand froid, et que soufflait un mistral à arracher la queue des dnes, un pauvre diable, exténué par le manque de nourriture, s'en allait par la grand' rue de Mane. Il s'arrêta devant l'étalage d'un boulanger et demanda un morceau de pain, pour l'amour de Dieu.*

*— Va ton chemin, fainéant, répondit le mitron.*

*Mais pendant qu'il tourne la tête, le pauvre prend un pain, le cache sous la loque qui lui servait de veste, et s'enfuit.*

*La femme, qui l'a vu du fond du magasin, court après lui en criant : « Au voleur ! au voleur ! »*

Lei gènt souorton de ses oustau, l'arrapon e li anavon faire passa lou gouit dou pan, quand d'asard, arribo lou paire Brunet, un brave ome respeta de chascun. S'avanço; e, quand li an di de que s'agissié, s'adreissènt ou voulur :

— Parque as voula 'quéu pan ?

— Avieu fam.

Se virènt, alor, vei lou bourangié :

— Quand vau ce que t'a pres ?

— Vveu sòu.

— Tè! lei vaquito, e leissèi fila 'quéu maluroui. Déuriai saché, toutes tant que sias, que la counsciènci fai pa sòuco em' un vèntre viéu.

\*  
\* \*

S'èro escoura 'no troupo d'an, quand quàuquei manaren — lou paire Brunet n'èro — s'entenderon par ana de coumpagno à la fièro de la fèsto de Diéu à z'Ais.

Es que fahié pa bouon vouiaja souret à-n-aquelo epoco. Lei routo èron pa seguro. Dins chasque bouoi s'escoundié uno bando de bregand. Qu passavo èro segur d'èstre arresta, qu fahié trop de facèssi li leissavo la pèu.

Pamens, nouostei manaren arribèron à z'Ais sènso encòumbri. Qu vendé sei lard, sei jamboun, sei

---

*Les gens sortent de leur maison ; on saisit le miséreux et on allait lui faire un mauvais parti, quand par hasard, arrive le père Brunet, un brave homme respecté de chacun. Il s'avance ; quand on lui eut expliqué ce dont il s'agissait, s'adressant au voleur :*

*— Pourquoi as-tu volé ce pain ?*

*— J'avais faim.*

*Se tournant alors vers le boulanger :*

*— Combien vaut le pain qu'il t'a pris ?*

*— Huit sous.*

*— Tiens ! les voilà, et laissez partir ce malheureux. Vous devriez savoir, tous tant que vous êtes ici, que la conscience n'a jamais fait bon ménage avec un ventre vide.*



*Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque quelques habitants de Mane — le père Brunet était du nombre — s'entendirent pour aller de compagnie à la foire de la Fête-Dieu à Aix.*

*Il ne faisait pas bon voyager seul à cette époque. Les routes n'étaient pas sûres. Dans chaque bois se cachait une bande de voleurs. Qui passait était sûrement arrêté, qui essayait de la résistance y laissait la peau.*

*Pourtant nos manarens arrivèrent à Aix sans encombre. Qui vendit ses lards, ses jambons, ses ventresques,*



ventresco, qu sa lano ; e lou subrendeman, parteron mai, toutes ensèn, par s'entourna.

Tout d'uno escourregudo, vengueron, par la dinado, à la Bastié-dei-Jourdan. Après agué bèn manja, encaro miei begu, galoi coumo d'ome qu'an lou saquet bèn garni, e qu'an plu rên à cregne, anavon dourin douran escambarlia su sei bardot.

Marchavon ansin despièi, aparaquito, uno bouono ouro, charrènt des afaire qu'avien facho, se trufènt d'aquelei gènt, pòurous coumo de garri, que vien de vouloir darriés toutei lei bouissoun.

« Vouï demàndou 'n pau, fahien, se nous ourien pa arresta quand sian vengu. »

Pàurei fadas ! Coumo se tout bouon vouloir, que counèi soun mestié, saup pa, d'avanço, ce que li a dins lou boursoun d'aqueles que passon à sa pourta. En que bouon arresta d'ome que van vèndre à la fièro. Quand s'entournaran, l'endeman, les poches pleno, à la bouono ouro !

La tèsto alumà par lou bouon vin de l'oste, n'èron à regreta que lei bouoi sieguesson pa clafi de bregand : « Ourien trouba 'n qu parla ; que vèngon ! Es qu'un ome n'en vau pa 'n autre ? Li a que les capoun que se laïsson pluma sènso se defèndre. Ah ! se n'en pareïssié quòucun !... »

Subran, à-n-un couide de Vòulongo, trobon lou camin barra par tres ome mascara, lou fusiéu à l'espalo.

qui sa laine ; et le surlendemain, ils partirent encore tous ensemble, pour retourner.

Tout d'une traite, ils arrivèrent à la Bastide-des-Jourdans. Après avoir bien mangé, mieux bu encore, gais comme des hommes qui ont la bourse bien garnie, et qui n'ont plus rien à craindre, ils allaient se dodelinant à califourchon sur leur mulet.

Ils cheminaient ainsi, depuis une heure environ, s'entretenant des affaires qu'ils avaient faites, se moquant de ces hommes peureux comme des rats, qui croient voir des voleurs derrière chaque buisson.

« Je vous demande, disaient-ils, s'ils ne nous auraient pas arrêtés lorsque nous sommes venus. »

Pauvres niais ! Comme si tout bon voleur, qui connaît son métier, ne sait pas, par avance, ce qu'il y a dans la poche de ceux qui passent à sa portée. A quoi bon arrêter des hommes qui vont vendre à la foire. Lorsqu'ils retourneront, le lendemain, le sac plein, à la bonne heure !

La tête excitée par le bon vin de l'hôtelier, ils en arrivaient à regretter que les bois ne fussent pas farcis de brigands : « Ils trouveraient à qui parler, disaient-ils ; qu'ils viennent ! Est-ce qu'un homme n'en vaut pas un autre ? Il n'y a que les lâches qui se laissent dévaliser sans se défendre. Ah ! s'il en paraissait quelqu'un !..... »

Tout à coup, à un coude de Vallongue, ils trouvent

— Anen, zoubou ! ou sôu ! li cridon.

Mita mouort de pòu, degun brando.

— Ah ! fèi les testard..... Se quand diren : treil  
sias pa descendu, voui decanen à cop de fusiéu.  
Atencien ! Un..... dous..... Pa besoun de dire : treil !  
Lei bardèlo èron viéujo.

— Aro, tirèi vouôtei bèsti par la coussano, e  
marchèi davans. Lou proumié que fai mino de  
fugi, ei mouort.

E d'ana ou travèi dou bouos, en fènt de zigo-  
zago, de mouonto-devalo ; e toujou les canoun dei  
fusiéu que badon.

Arriberon ansin ou pèd d'un grand roucas que  
susploumbavo. Li avié aquito uno dougeno de marrièi  
mino. Acoumenceron d'estaca, à l'apevoun des aubre,  
nouôtei manaren qu'avien plu lou blet tant long,  
e aneron crida lou capitàni, que devié peneca ou  
founs de la cauno.

Aquest èro un gaiardas, bèn basti, dins la forço  
de l'âgi ; avié 'no grosso barbasso negro, les péu  
embuia e dous pistouret à la taioro.

Sus un signe, ses ome se meton à neteja les  
pocho e lei centuro de cuer des pâurei mesquin,  
que tremouravon coumo de fueiho d'oubero.

Quand vengué lou tour dou paire Brunet :

— Sies pa de Mano, tu ? fagué, tout-à-n'un cop,  
lou capitàni, en l'aluguènt.

le chemin barré par trois hommes à la face noircie, le fusil à l'épaule.

— Allons ! vite, à terre ! crient les assaillants.

A demi morts de peur, personne ne bouge.

— Ah ! vous faites les têtus..... si quand nous dirons : trois ! vous n'êtes pas descendus, nous vous abattons à coups de fusil. Attention ! un..... deux..... Pas nécessaire de dire : trois ! Les selles étaient vides.

— Maintenant, tirez vos bêtes par le licol, et marchez devant. Le premier qui fait semblant de fuir tombe mort.

Et d'aller à travers le bois, en faisant des zigzags, des montées et des descentes ; et toujours les canons des fusils la gueule ouverte.

Ils arrivèrent ainsi au pied d'un grand rocher qui surplombait. Il y avait là une douzaine d'individus de mauvaise mine. Ils commencèrent par attacher, à des troncs d'arbre, nos manarens qui n'avaient plus la langue si longue ; et ils allèrent appeler le capitaine, qui dormait sans doute au fond de la caverne.

C'était un gaillard bien bâti, dans la force de l'âge ; il avait une grande barbe noire, les cheveux en broussailles, et portait deux pistolets à la ceinture.

Sur un signe, ses hommes se mirent à vider les poches et les ceintures de cuir des pauvres diables qui tremblaient comme des feuilles de peuplier.

Lorsque vint le tour du père Brunet :

— Si !

— Te souvènei dou mouort de fam que souveres d'uno ensucaduro en paguènt, par éu, un pan de vueu sòu ?

— Ato, vo ! me n'en souvèn d'aquéu paure diable.

— E bè ! lou voulur dou pan èro iéu. Vies qu'ai fa moun camin. Siéu countènt d'agué toun rescouontre.

Se virènt vei ses estafié : « Aquel ome ei sacra, es iéu que vous hou diéu. Destaquè-lou, e roun-domen. » Quand siegué libre : « Anen ! adua-li soun chivau. »

— Aro pouos parti.

— E de mes coumpagnoun que n'en vas faire ?

— Leissen 'sta 'cò, ei de figo d'un autre panié. Mai, fe de voulur, en causo de tu, li faren gis de mau. Coumo avans d'arriba ou d'aut de la couolo seras encaro arresta tres cop, tè ! vaqui moun coutèu, lou faras veire, te leissaran passa. Lou tresen sourtira de dedins la borno d'un aubre, en visto de Mounfuroun, li leissaras lou coutèu par que me l'entourne. Aro, me vouos-ti faire un plesi ? Souvèto l'ouro qu'es à-n-aquéu troui de gasto-farino que m'avié tant bèn reçaupu ; e digo-li que s'encò vai à z-Ais, l'espèrou.

— *N'es-tu pas de Mane, toi ? dit tout à coup le capitaine en le dévisageant.*

— *Oui !*

— *Te souviens-tu du mort de faim que tu empêchas d'être assommé, en payant, pour lui, un pain de huit sous ?*

— *Certes ! si je me souviens de ce pauvre diable.*

— *Eh ! bien, le voleur du pain c'était moi. Tu vois que j'ai fait mon chemin. Je suis heureux de te rencontrer.*

*Se tournant vers ses estafiers : « Cet homme-là est sacré, c'est moi qui vous le dis. Détachez-le, et rondement. » Quand il fut libre : « Allons ! amenez-lui son cheval. »*

— *Maintenant tu peux partir.*

— *Et de mes compagnons que vas-tu en faire ?*

— *Ne parlons pas de cela, ce sont des figues d'un autre panier. Mais, foi de voleur, à cause de toi, il ne leur sera fait aucun mal. Comme, avant d'atteindre le sommet de la colle, tu seras encore arrêté trois fois tiens ! voilà mon couteau, tu le montreras, on te laissera passer. La troisième fois, en vue de Montfuron, un de mes hommes sortira d'un arbre creux, tu lui laisseras le couteau, pour qu'il me le retourne. Maintenant, veux-tu me faire un plaisir ? Souhaite le bonjour au gâte-farine qui m'avait si bien reçu ; et dis-lui que lorsqu'il ira à Aix, je l'attends au passage.*

Coumo èro 'sta di, siegué arresta encaro trei fei ;  
mai lou coutèu fe soun efet.

A parti de Mounfuroun, lou Brunet s'en-vengué  
à Mano sènso encòumbri.

L'endeman, ses cambarado, e pa fièr, arriberon.  
Eron pa 'sta trop mau trata, lou chèfe l'avié prou-  
més, mai li avien pa leissa 'no dardeno.



*Comme le capitaine l'avait dit, le père Brunet fut encore arrêté trois fois ; mais le couteau produisit son effet de talisman.*

*A partir de Montfuron, Brunet s'en vint à Mane sans mauvaise rencontre.*

*Le lendemain, ses camarades peu fiers, arrivèrent. Ils n'avaient reçu aucun mauvais traitement, le chef l'avait promis, mais on ne leur avait pas laissé un rouge liard.*





## LOU MAJOR

A M. lou Baroun Guillibert.

Coumo èro esta sarjant-major ou regiment, l'avien bateja lou Major, e Major li èro plu tounba.

Emé sei setanto an, aquéu Major èro dre coumo uno oubero, se coumo un prego-Diéu de rastouble, e propre coumo un calci. S'enanavo toujou la tèsto en avant, e ou mitan d'aquelo tèsto s'aloun-gavo un nas coupa d'escaire ; ouriai di qu'anavo refèndre quòucun.

Lou mounde li couneissié que tres passien, ou Major : churla un got d'aigo fresco lou matin en se levènt, faire tuba soun cachimbau ou cabanoun e parla alemand.

Estènt sourdat avié passa par Strasbourg, avié retengu quòuquei mot de patouas alsacien, e s'affiguravo couneisse la lengo. Quanto joio enfantourino quand pouhié bandi 'queles quòuquei mot dins ses charradisso.

Em' aqueles tres passien, que pouhié satisfaire à

## LE MAJOR

A M. le Baron Guilibert.

*Comme il avait été sergent-major au régiment, on l'avait dénommé le Major, et le nom de Major lui était resté.*

*Avec ses soixante-dix ans, ce Major était droit comme un peuplier, sec comme une mante de chaume, et propre comme un calice. Il marchait toujours la tête en avant, et au milieu de cette tête s'allongeait un nez coupé d'équerre ; vous eussiez dit qu'il allait pour fendre quelqu'un.*

*On ne lui connaissait que trois passions, au Major : boire un verre d'eau fraîche le matin à son lever, aller fumer sa pipe au cabanon et parler allemand.*

*Etant soldat il était allé à Strasbourg, il avait retenu quelques mots de patois alsacien, et il croyait connaître la langue. Quelle joie enfantine lorsqu'il pouvait jeter ces quelques mots dans ses conversations.*

*Avec ces trois passions, qu'il pouvait satisfaire à*

soun lesi, lei jou dou Major se glebanavon sènso nèblo entre sa fremo Sofio e Catarino sa chambrièro.

Aquesto d'eici, longo coumo un jou sènso pan, seco coumo un troun, deidenta, avié jamai fa vira la tèsto en degun, e avié trento-sieis an. Mai èro la fino flou des chambrièro ; lou Major hou dihié, e lou Major avié resoun. Atravaihié, ounèsto, avié prei lou gouvèr de l'oustau, n'èro l'ome, e quand avié parla degun quincavo. Sei mèstre se leissavon empourta ou courrènt d'uno vido que pa 'no nivo enneblavo.

Se lou Major avié 'no sarvicialo d'elèi, avié peréu un jardin ounté la Catarino, entre la fricassèio e lou bouta-couire, curtivavo de liéume ; e se quaucun s'èro avisa de dire qu'èron pa les pu sabouroni de Prouvènço, soun mèstre se serié reveissina coumo uno touoro.

Mai, à coustat dou jardin dou Major li avié 'n autre jardin, e aquel autre jardin èro picoura par lou gendarmo Gripar. Vai sènso dire que la Catarino e lou Gripar vesinavon ; fahien, de fes que li a, uno brié de parloto, acouida su la muraieto que lei desseparavo. La Catarino s'avisé que lou Gripar èro un bèl ome, e lou Gripar saché que sa vesino s'èro mes proun argènt de coustat. Pau à cha pau, de garapachoun, l'amour s'encafourné dins lou couor

volonté, les jours du Major se dévidaient sans nuage entre sa femme Sophie et Catherine sa servante.

Celle-ci, longue comme un jour sans pain, sèche comme une allumette, édentée, n'avait jamais attiré un seul regard, et elle avait trente-six ans. Mais elle était la fine fleur des domestiques ; le Major le disait, et le Major avait raison. Travailleuse, honnête, elle avait pris la direction de la maison, elle en était l'homme, et lorsqu'elle avait parlé tous se taisaient. Ses maîtres se laissaient emporter au courant d'une vie que pas un nuage n'embrouillait.

Si le Major avait une servante de choix, il possédait aussi un jardin, où Catherine, entre la fricassée et le pot-au-feu, cultivait des légumes ; et si quelqu'un s'était permis de dire que ces légumes n'étaient pas les plus savoureux de Provence, son maître se serait hérissé comme une chenille.

Mais à côté du jardin du Major il y avait un autre jardin, et cet autre jardin était cultivé par le gendarme Gripar. Il va sans dire que Catherine et Gripar voisinaient, et faisaient, de temps en temps, un brin de conversation, appuyés sur le mur qui les séparait. Catherine remarqua que Gripar était un beau gars, et Gripar apprit que sa voisine s'était économisé pas mal d'argent. Petit à petit, sournoisement, l'amour

de la Catarino, e les escut d'aquesto feron pantaia lou gendarmo.

Vias acò d'eici.

Mai quand un jou la Catarino digué ou Major que se vouhié marida, aquest fahissé toumba de soun aut, siegué atupi, pièi s'empourté, la tratènt de fouolo. La grosso coulèro amoussa, li demandé s'ourié lou couor de leissa dous paure vièi qu'avien plu que quòuquei jous à viéure, e que li leissarien de que n'agué plu besoun de degun.

La doulour de soun mèstre estoumagué la pauro fiho, se fe 'no lucho dins soun amo ; plouré, demandé pardoun ; sabié plus ounté n'èro ; mai que vourès ! èro pa 'sta gasta la Catarino, jamai ome avié fa cai d'elo, jamai bouco li avié manda 'no paraulo, pa meme un sourrire amourousi ; dins soun couor s'èro amourouna un regounfle d'afecien que demandavo qu'à deiboundouna. Lou Gripar avié sachu endraia lou camin que menavo à-n-aquelo amo boutouna jusqu'alor, e coumo èro lou proumié cop qu'amavo, amavo bèn ; lou Gripar agué lou dessus.

Lou malur avié pica su lou paure Major ; de l'afaire n'oublidé l'alemand, la pipo e lou goubelet d'aigo fresco lou matin en jun. Ero plu lou meme ome, s'enanavo acipènt tout lou mounde par li parla de l'engratitude de sa Catarino ; e lou mounde

*pénétra dans le cœur de Catherine, et les écus de celle-ci firent rêver le gendarme.*

*Vous voyez cela d'ici.*

*Mais lorsqu'un jour Catherine dit au Major qu'elle voulait se marier, celui-ci faillit tomber à la renverse, il fut étourdi, ensuite il s'emporta, en la traitant de folle. La grande colère apaisée, il lui demanda si elle aurait le cœur de laisser deux pauvres vieillards qui n'avaient plus que quelques jours à vivre, et qui lui feraient après eux un sort digne d'envie.*

*La douleur de son maître serra le cœur de la pauvre fille, une lutte s'établit dans son âme ; elle pleura, demanda pardon ; elle ne savait plus où elle en était ; mais que voulez-vous ! elle n'avait pas été gâtée, Catherine, jamais homme n'avait fait cas d'elle, jamais bouche ne lui avait dit une parole, ne lui avait lancé un sourire amoureux ; dans son cœur s'était amoncelé un trésor d'affection qui ne demandait qu'à se faire jour. Gripas sut prendre le chemin qui conduisait à cette âme fermée jusqu'alors, et comme c'était la première fois qu'elle aimait, elle aimait bien ; Gripas l'emporta.*

*Le malheur avait frappé sur le pauvre Major ; aussi en oubliat-il l'allemand, la pipe et le verre d'eau fraîche le matin à jeun. Ce n'était plus le même homme, il allait arrêtant tout le monde pour parler de l'ingratitude de sa servante ; et le monde riait de la douleur de*

rien de la douleur d'aqueu marrit Major, sêso pensa que les pechin an lou pechina que se li douno. Lou Major s'êro fach à l'idèio que la Catarino li farmarié les uei, s'êro descarga sus elo de toutei lei souci, de tout l'embroï de l'oustau ; e vaqui que, tout à-n-un cop, sa tranquilita s'eivalissié. Sêso la Catarino se sentié perdu, se demandavo coumo farié par viéure.

Entanterin, ses afaire lou chameron à Marseiho. Mai que li 'nchôutavo la grand vilo ! Anavo par carriêro, à l'asard, sêso veire, sêso entendre : lou bouiabaïssô avié perdu soun goust, la mar êro plu bluro, que vourès ! la macaduro de soun amo resclanchissié dins soun entendomen.

Un jou qu'escaravo la carriêro d'Oubagno, tout apensamenti, lou çarvêu entararina par la negruro de soun soucit, manqué s'acipa à un mouroun de gènt que se fouflavon dins un oustau. S'arresté, meté sei besicle su l'escaire de soun nas, e legissé su la pancarto estarla couontro la pouorto : *Séances de Magnétisme et de Spiritisme*. Uno idèio, cavo estraordinàri, uno idèio greihé dins sa cabesso, se piqué lou frouont, dreissé la têsto e intré dins l'oustau.

Miech ouro aprèi, n'en sourtié. Ero plu lou Major de tout aro, sa caro s'espandissié, êro countènt d'êu. S'avié sachu lou grè, coumo sabié l'alemand,

*ce pauvre Major, sans songer que les ennuis ont la portée qu'on leur donne. Le Major s'était nourri de l'idée que Catherine lui fermerait les yeux, il s'était déchargé sur elle de tout le souci, de tout le tracassé de la maison ; et voilà que, tout à coup, sa tranquillité s'évanouissait. Sans Catherine il se sentait perdu, il se demandait comment il ferait pour vivre.*

*Sur ces entrefaites, ses affaires l'appelèrent à Marseille. Mais que lui importait la grande ville ! Il allait dans les rues, au hasard, sans voir, sans entendre ; la bouillabaisse avait perdu son goût, la mer n'était plus bleue, que voulez-vous ! la meurtrissure de son âme retentissait dans tout son être.*

*Un jour qu'il montait dans la rue d'Aubagne, tout préoccupé, le cerveau voilé par son noir souci, il faillit se heurter à un rassemblement de personnes qui s'introduisaient dans une maison. Il s'arrêta, mit son lorgnon sur l'équerre de son nez, et lut sur l'enseigne clouée contre la porte : Séances de Magnétisme et de Spiritisme. Une idée, chose extraordinaire, une idée germa sous son occiput, il se frappa le front, dressa la tête et entra dans la maison.*

*Une demi-heure après, il en sortait. Ce n'était plus le Major de tout à l'heure, sa figure était épanouie, il était content de lui. S'il avait su le grec, comme il savait l'allemand, il aurait crié : Eurêka ! Il trouva de*



ourié crida : Eureka ! E troubé mai Marseiho uno bello vilo, la mar redevengué bluro, e lou bouia-baïssou goustous à voui reveni un mouort.

L'endeman, partié par s'enveni.

— D'ounté vèn que siei déjà de retour, Casemi ?  
— li dihièn Casemi ou Major — li fe sa fremo.

— Me fouhié espera encaro vœu jous par que les papié siegnesson lest, e ma fe, l'idèio m'a di que vouhié miei les passa eici qu'eilavaut... E tu, Catarino, veguen, toun Gripar te tèn toujou agripa ?

Un carambour li fahié pa pòu, ou Major, quand èro de bello.

— Vouï !

— As bèn reflechi ? Juèguei groi jeu.

— Hou sàbou, moussu, mai ai bèn reflechi.

— Sagàtes toun aveni par un caprici. Aquéu mariàgi ei la misèri en trento-siei vœlume par toutei dous. E quand vendra la marmalo ? Sàbei lou prouvébi : « Fiho maduro..... » Es alor, bouto vai, que fares pourit veire.

La Catarino lagremejavou. Proun li avié pensa en tout acò ; sabié que lou Gripar èro un peu garabouontèms, groumand e libartin ; se n'en vouhié de quita sei mèstre ; sa tèsso emé soun couor bataïvon ; la tèsso dihié : noun ! mai lou couor dihié : vo ! Que vourès ! quand aquéu gusai d'amour

nouveau que Marseille est une belle ville, la mer rede-  
vint bleue, et la bouillabaisse savoureuse à ressusciter  
un mort.

Le lendemain, il partait pour revenir.

— D'où vient que tu es déjà de retour, Casimir ? —  
on l'appelait Casimir, le Major — lui dit sa femme.

— Il me fallait attendre huit jours encore, pour que  
les papiers fussent prêts, et, ma foi, j'ai pensé que  
mieux valait les passer ici que là-bas..... Et toi,  
Catherine, voyons, ton Gripas te tient-il toujours  
grippée ?

Un calembour n'effrayait pas le Major, lorsqu'il  
était de bonne humeur.

— Oui ! monsieur.

— As-tu bien réfléchi ? Tu joues gros jeu.

— Je le sais, monsieur, mais j'ai bien réfléchi.

— Tu brises ton avenir pour un caprice. Ce mariage  
c'est la misère en trente-six volumes pour tous les deux.  
Et lorsque viendra la marmaille ? tu connais le pro-  
verbe : « Fille mûre..... » c'est alors, va, que vous ferez  
beau voir.

Catherine pleurait. Elle y avait pensé à tout cela ;  
elle savait que Gripas était un peu sans souci, gour-  
mand et libertin ; elle s'en voulait de quitter ses  
maîtres ; sa tête et son cœur bataillaient ; la tête disait :  
non ! mais le cœur disait : oui ! Que voulez-vous ! lors-  
que ce gueusard d'amour fait tant que de vous enlacer,

fai tant que de vous aganta, li a pa de dire, mei bès ami, fau que vous estardasse.

— Anen ! se déu èstre toun destin, ansin siégue, fe lou Major. Ploures plus, e coumo debes agué besoun de faire toun prouvesimen, te menarai 'mé iéu à Marseiho.

Trei jou aprèi, s'endraiavon de-vèi la Canebiero.

De-long camin, coumo bèn lou pensès, siegué questien que dou mariàgi.

— Catarino, fahié lou Major, par uno affaire d'a-quelo gravita se pouo pa prendre trop de precou-cien. A ta plaço iéu — es qu'un counsèu que te dounou, bèn entendu — mai, à ta plaço, anariéu demanda counsèu es esprit. Dien que n-i-a à Marseiho, dins la carrièro d'Oubagno, que legiisson dins l'aveni coumo iéu dins un libre ; par que les anariés pa counsurta su lou sort que t'espero ? Souriés, ou mens, en que te n'en teni.

La Catarino èro pa 'no souïssesso par rên ; creihié ei sourcié emai ei diable, atroubé que soun mèstre avié resoun, e, pa pu lèu arriba, zou ! à la carrièro d'Oubagno.

Que tremourun qu'avié, pecaire, quand intré dins uno grand salo touto tapissa de rouge. Gis de lume ; mai, sênso pousqué devina d'ounté venié, uno clarta blurastro tant douço que tout bèu just se li vehié.

Dins aquelo grand salo, cinq parsouno avien lei

il n'y a pas à dire, mes beaux amis, il faut qu'il vous maîtrise.

Allons ! si ce doit être ton destin, ainsi soit-il, dit le Major. Ne pleure plus, et comme tu dois avoir besoin de compléter ton trousseau, je te conduirai avec moi à Marseille.

Trois jours après, ils s'acheminaient vers la Canebière.

En route, comme vous le pensez, il ne fut question que du mariage.

— Catherine, disait le Major, pour une affaire de cette importance, on ne saurait prendre trop de précautions. A ta place, moi, — c'est un simple conseil que je te donne, bien entendu — à ta place, j'irais consulter les esprits. Il y en a, paraît-il, à Marseille, dans la rue d'Aubagne, qui lisent dans l'avenir comme moi dans un livre ; pourquoi n'irais-tu pas t'informer du sort qui t'attend ? Tu saurais, au moins, à quoi t'en tenir.

Catherine n'était pas suisse pour rien ; elle croyait aux sorciers et aux diables, elle trouva que son maître avait raison, et, sitôt arrivée, elle courut à la rue d'Aubagne.

Comme elle tremblait, la pauvrete, lorsqu'elle entra dans une grande salle toute tapissée de rouge. Point de lumière ; mais, sans pouvoir deviner d'où elle venait, une clarté bleudtre et si douce qu'on y voyait à peine.

Dans cette grande salle, cinq personnes avaient les

man apuiha sus uno tauro. La tauro brandavo pa. Feron signe à la Catarino de se metre ou rode ; se li meté, e subran la tauro de vira, de vira, de vira..... Tóutei cinq de dire : « Es un Medium. »

Un ome, alor, sêso brut, coumo un fantômo, sourté de la muraio, s'avancé : « La tauro a vira, digué, les Esprit vous esperavon. Envouqué-lei, respoundran. Quand seran aqui, la tauro picara tres cop dou pèd. » E l'ome, sêso brut, coumo un fantômo, rintré dins la muraio.

Pu mouorto que vivo, blanco coumo un lançou, la Catarino envouqué l'amo de soun paire.

Un brut, ouriai di 'n gençomen, se fe 'ntêndre ; uno grando ombro blanquinello, sêso touca lou sôu, passé ou travèi de la grand salo, la tauro piqué tres cop dou pèd, e, dins la luenchou, uno musico paradisenco s'entendé.

Uno vouai fagué : « Siéu eici, que me vouos ? »

— Ei voui, moun paire ?

— Es iéu, Catarino.

Venié tout bèu just d'arriba, qu la counaissié à Marseiho ? degun ! rès sabié soun noum ; èro bèn l'amo de soun paire qu'èro aqui. Mai quand l'Esprit li agué rememouria de cavo secreto qu'elo soulo devié saché, agué plu gis de doutanço, e toumbé d'à ginous.

— Parque m'as fa veni ? digué la vouas.

mains appuyées sur une table. La table ne bougeait pas. Elles firent signe à Catherine de venir s'y mettre aussi ; ce qu'elle fit, et aussitôt la table de tourner, de tourner, de tourner..... Toutes les cinq dirent : « C'est un Médium. »

Un homme, alors, sans bruit, comme un fantôme, sortit de la muraille et s'avança : « La table a tourné, dit-il, les Esprits vous attendaient. Invoquez-les, ils vous répondront. Lorsqu'ils seront là, la table frappera du pied trois fois. » Et l'homme, sans bruit, comme un fantôme, rentra dans la muraille.

Plus morte que vivante, blanche comme un linceul, Catherine invoqua l'âme de son père.

Un bruit, vous auriez dit un gémissement, se fit entendre ; une grande ombre blanche, sans toucher le sol, passa à travers la grande salle, la table frappa trois fois du pied, et, dans le lointain, une musique paradisiaque se fit entendre.

Une voix dit : « Je suis ici, que me veux-tu ? »

— C'est vous, mon père ?

— C'est moi, Catherine.

Elle arrivait à peine, qui la connaissait à Marseille ? personne ne savait son nom ; c'était bien l'âme de son père qui était là. Mais lorsque l'Esprit lui eut rappelé des choses secrètes qu'elle seule devait savoir, elle n'eut plus de doute, et elle tomba à genoux.

— Pourquoi m'as-tu invoqué ? dit la voix.

— Es par vous counsurta su moun mariâgi.

— E bè ! que vouei saupre ?

— S'aquéu qu'àmou, m'amo, e se serai urouo ?

— Ma visto s'esclargis, respoundé l'oumbro, la nèblo s'estrasso, coumençou de veire clar. Eilamout, dou coustat dei gavouot, viéu un ome, ei dins un jardin..... li dien Gripar. Que bello caro ! que parlouri amistous !..... Mai soun amo ei bèn negro.

— Moun Diéu, que dias aquí, moun païre ?

— Se vouo marida 'mé ma Catarino, mai es pa elo qu'amo. L'atrobo vieiho, laido, deidenta e passié ; se trufo d'elo. Ce que caregno, ei ses escut.

— Bèu bouon Diéu, es-ti poussible ?

— Aqueles escut, espragna à cha un, s'enanaran ou cabaret, sarviran à soun libartinâgi..... Groumand, feniant, en riboto de countûni, que misèri ! que misèri que s'acampo ! Uno misèri negro qu'enfeis-sara ma Catarino fin qu'à soun darnié badau. Arrèsto-te ! ma fiho, arrèsto-te ! n'es tèms encaro ; quitei jamai tei bouon mèstre, e la magagno se tremudara 'n bouonur. Penso ! penso à l'aveni. Adiéu !

La tauro se dreissé tres cop. La sinfòni, dins la luenchou, s'assouré, e la salo, tout à-n-un cop, fougué escleira coumo en plen jou.

La Catarino, la tèsto pardueu, coumo uno fouolo,

— *Pour vous consulter sur mon mariage.*

— *Eh bien ! que veux-tu savoir ?*

— *Si celui que j'aime, m'aime aussi, et si je serai heureuse ?*

— *Ma vue s'éclaircit, répondit l'ombre, le brouillard se déchire, je commence à bien voir. Là-haut, du côté des gavots, je vois un homme, il est dans un jardin..... il s'appelle Gripar. Quelle belle figure ! quel parler douseureux !..... Mais son âme est bien noire.*

— *Mon Dieu ! que dites-vous là, mon père ?*

— *Il veut se marier avec ma Catherine, mais ce n'est pas elle qu'il aime. Il la trouve vieille, laide, édentée et flétrie ; il se moque d'elle. Ce qu'il convoite, ce sont ses écus.*

— *Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-ce possible ?*

— *Ces écus, épargnés un à un, s'en iront au cabaret, ils serviront à son libertinage..... Gourmand, fainéant, sans cesse en ribote, quelle misère ! quelle misère qui s'amoncelle ! Une misère noire qui enveloppera ma Catherine jusqu'à son dernier soupir. Arrête ! ma fille, arrête ! il en est temps encore ; ne quitte jamais tes bons maîtres, et la malchance se transformera en bonheur. Pense ! pense à l'avenir. Adieu !*

*La table se dressa trois fois. La symphonie, dans le lointain, se tut, et, subitement, la salle fut éclairée comme en plein jour.*

*Catherine, la tête perdue, comme une folle, descendit*



devalé les escarié, e s'atroubé dins la carrièro  
ounté lou Major l'esperavo.

Que desesperanco ! pauro fiho ; tout soun bèu  
pantai que s'envouravo ; se sentié desempara.

Racounté tout à soun mèstre. Quand agué feni :  
« Deves escouta les Esprit, Catarino, es pa par de  
bâdo que Diéu li parmete de reveni su terro. »

Pamens, davans tant grosso doulour, agué quasi  
l'oumbro d'un remord.

Mai quand li digué que lou Gripar èro qu'un  
gusas, un mouostre, un deinatura, un sènso-cour,  
que jamai se maridarié 'm' aquéu libartinas, que  
soun paire n-i-avié fa defenso, e que quitarié jamai  
sei bouon mèstre, lei remord s'eivalisseron coumo  
l'eigagno ei rai dou souréu. Tambèn, tout ce que  
vougué la Catarino lou Major lou vougué, countenté  
toutei sei fantesié.

Quand se siegueron entourna, la pai reneissé dins  
l'oustau. Lou Major trioumflavo e se fretavo lei  
man ; lou goubelet d'aigo fresco, la pipo e l'alemand,  
ses tres passien, lou reprengheron, e s'espoumpissié  
dins lou chale de sa tranquilta d'autre tèms.

Ero trop fisançoui, lou Major. Gardé soun jardin ;  
la Catarino ané mai reclaure lei lachugo ; apuiha  
sur la muraio les parloto recoumenceron ; lou tata  
doui dou Gripar l'envisqué de pu bello. La coulèro,

*l'escalier, et se trouva dans la rue où l'attendait le Major.*

*Quel désespoir ! pauvre fille ; tout son rêve qui s'en-volait ; elle se sentait désespérée.*

*Elle raconta tout à son maître. Lorsqu'elle eut terminé : « Tu dois écouter les Esprits, Catherine, dit-il, ce n'est pas en vain que Dieu leur permet de revenir sur terre. »*

*Pourtant, devant une si grande douleur, il eut presque l'ombre d'un remords.*

*Mais quand elle lui dit que Gripar n'était qu'un gueux, un monstre, un dénaturé, un sans-cœur, que jamais elle ne se marierait avec ce libertin, que son père le lui avait défendu, et qu'elle ne quitterait pas ses bons maîtres, le Major sentit s'évanouir ses remords comme la rosée disparaît aux rayons du Soleil. Aussi, tout ce que voulut Catherine le Major le voulut, il satisfit toutes ses fantaisies.*

*Lorsqu'ils furent de retour, la paix revint dans la maison. Le Major triomphait et se frottait les mains. Le verre d'eau fraîche, la pipe et l'allemand, ses trois passions, le reprirent, et il se délectait dans le calme de sa tranquillité d'autrefois.*

*Il était trop confiant, le Major. Il garda son jardin ; Catherine alla de nouveau biner les laitues ; appuyés sur le mur les conversations recommencèrent ; le parler mielleux de Gripar l'englua de nouveau. La colère, qui*

qu'avié tout bèu just bechi soun amo, s'etvalissé coumo un fum ; l'amour, que li èro bèn farroula, prengué que de pu bello soun envanc, e, doui mes apreï, moussu lou curat lei maridavo.

Lou paure Major se consouré jamai d'agué pardu sa Catarino. Simple coumo un pichot, couneissié pa lou couor uman, tambèn pousqué jamai comprendre parque soun engambi avié pa reüssi.

---

---

avait à peine effleuré son âme, s'évanouit comme la fumée ; l'amour, qui était bien verrouillé, plus que jamais prit son essor, et, deux mois après, monsieur le curé les mariait.

*Le pauvre Major ne se consola jamais d'avoir perdu sa Catherine. Simple comme un enfant, il ne connaissait pas le cœur humain, aussi ne put-il jamais comprendre pourquoi sa ruse n'avait pas réussi.*

---

## LA RECOUNEISSÈNÇO

A M. lou V<sup>te</sup> de Sello.

. . . . .

— Alor, ansin, tu, li creihas, à la recouneissènço ?

— E parque li creiriéu pa ? Les eisèmples, me sèmblo, mancon pa, siegue 'ncò dei gènt, siegue 'ncò dei bèsti.

— Encò dei bèsti, diéu pa ; mai encò des ome, que vouos que te digou !

— Vaqui ! creihas en rènt, tu.

— Es que les ai treva les ome, e les couneissou.

— Pourriéu, pamens, te counta 'n' istòri que te prouvarié qu'eisisto, la recouneissènço ; e que pouo 'speli, de fes que li a, après agué coua mai de mié-siecle.

— Seriéu bèn aise de la couneisse, toun istòri.

— E bè ! pa luen d'eicito, encamba su douoi valéio, li a 'n vilajoun que fai gau de veire emé soun galant pichot cluchié tout emmantela d'éurre.

## LA RECONNAISSANCE

A M. le V<sup>e</sup> de Selle.

.....

— Ainsi, toi, tu y crois à la reconnaissance ?

— Pourquoi n'y croirais-je pas ? Les exemples, il me semble, ne sont pas rares, chez les gens, comme chez les bêtes.

— Chez les bêtes, je ne dis pas ; mais chez les hommes, que veux-tu que je te dise !

— Voilà, tu ne crois à rien, toi.

— C'est que j'ai fréquenté les hommes, et je les connais.

— Je pourrais, cependant, te conter une histoire qui te prouverait qu'elle existe, la reconnaissance ; et qu'elle peut éclore, parfois, après avoir paru dormir pendant plus d'un demi-siècle.

— Je serais curieux de la connaître, ton histoire.

— Voilà ! non loin d'ici, à cheval sur deux vallées, il y a un village qui fait plaisir à voir avec son joli petit

Ou travèi de la varduro, se li duerbe douos èstro, que diriai les uei de la glèiho, un que gardié Luro e l'autre lou Liberoun.

— Alor, ei guèchou, 'quéu cluchié ?

— Vaqui que te trûfei deja. Li a peréu gi de gouit de charra 'mé tu. Diéu plu rên.

— Oi ! que marrit caratéro ! Anen, countinûen, mutarai plu. Ansin, dihiés que li avié un pichot vilâgi, e, dins aquéu vilâgi, un galant cluchié tout enfeissa d'éurre. Après ?

— Li avié peréu un castèu, e, dins aquéu castèu, lou pu brave ome de comte que se pouosque eimagina. Es pas éu qu'ourié çarca garrouio en qu que siègue. Sei bouos èron par qu avié fred, dins sei granié pescavo qu avié fam, e lei bouon counsèu, dounc ! Acò anavo ansin de longo, lou seignour countènt de sei gènt, lei gènt uroui d'agué 'n moussu tant bouon, quand esclaté la Revoulucien de 89, que, de segur, se serié jamai facho se tôtei lei seignour èron esta coumo aquéu d'aqui.

— Aquest cop, pourriés agué resoun.

— Su tôtei lei muraio, feron escriéure : Libarta ! Egalita ! Fraternita !

— Ourié miei vougu l'escrincela dins les couor, la fraternita, que de la pinta su lei muraio.

— Tu, tambèn, pâlei just. La provo es qu'un jou quatre long escogrifo vengueron çarca lou bouon

*clocher tout vêtu de lierre. A travers la verdure s'ouvrent deux fenêtres, que l'on dirait être les yeux de l'église, l'un qui regarde Lure, l'autre le Luberon.*

— *Alors, il louche ce clocher ?*

— *Voilà que tu te moques déjà. Il n'y a pas de plaisir à causer avec toi. Je ne dis plus rien.*

— *Oh ! quel mauvais caractère ! Allons, continue, je serai muet. Ainsi, tu disais qu'il y avait un petit village, et, dans ce village, un gracieux clocher tout emmaillotté de lierre. Après ?*

— *Il y avait aussi un château, et, dans ce château, le plus brave homme de comte qui se puisse concevoir. Ce n'est pas lui qui aurait cherché dispute à qui que ce soit. Ses bois étaient pour qui avait froid ; dans ses greniers puisait qui avait faim, et les bons conseils, donc ! Et cela allait ainsi toujours, le seigneur satisfait de ses gens, et les gens heureux d'avoir un si bon monsieur, lorsque éclata la Révolution de 89, qui, certainement, n'aurait pas eu lieu, si tous les seigneurs avaient été comme lui.*

— *Cette fois, tu pourrais avoir raison.*

— *Sur toutes les murailles, on fit écrire : Liberté ! Egalité ! Fraternité !*

— *On eut mieux fait de la graver dans les cœurs, la fraternité, que de la peindre sur les murailles.*

— *Toi aussi, tu parles bien. La preuve c'est qu'un jour quatre longs escogriffes vinrent chercher le bon*



comte par lou mena ou destrit, e, d'aqui, lou garbeja en Ourenjo, ounté les escourchissien. Quand acò se saché, dins lou vilàgi, siegué la desouracien de la desouracien.

— Creihou bèn, pièi que li furnissié de tout.

— Tout d'un tèms, ome, fremos, enfant parteron par lou destrit, aneron atrouba 'queles que lou goubejavon, e li digueron : « Es pa lou tout, noui fau rèndre nouoste moussu ! » Davans l'eilan de tout aquéu pople, lei membre de la coumissien li renderon soun comte, que fougué pourta en trioumfe.

— E pièi ?

— E pièi ? Visquéron toujou su lou meme pèd : lou moussu amènt sei gènt, e lou pople ounourènt soun moussu.

— Ero tout naturèu, avien besoun les un des autre. Mai la recouneissênço, la veritablo, aquelo qu'a pa l'intèrest par cepoun, dins tout acò la viéu giscla d'en lueu.

— Siei bèn pressa ! E me diriés pa tant solumen de béure un cop.

Quand se siegué refresca lou bè, reprengué :

— La recouneissênço, veleici : Mai d'un mié-siecle après, lou Napolevoun III fahié soun cop d'état. Lei gènt dou vilàgi, par faire coumo les autres, prengueron daïoun, fourcos e bechas, par ana, dihien,

comte pour le conduire au district, et de là l'envoyer à Orange, où on les raccourcissait. Lorsqu'on le sut, dans le village, ce fut la désolation de la désolation.

— Je crois bien, puisqu'il était leur pourvoyeur.

— Le premier saisissement passé, tous, hommes, femmes, enfants partirent pour le district, allèrent trouver ceux qui le gouvernaient, et leur dirent : « Ce n'est pas tout, il faut nous rendre notre monsieur ! » Devant l'élan de toute cette population, les membres de la commission lui rendirent son comte qu'ils portèrent en triomphe.

— Et puis ?

— Et puis ? Ils vécurent toujours sur le même pied : le monsieur aimant ses gens, et le peuple honorant son monsieur.

— C'était tout naturel, ils avaient besoin les uns des autres. Mais la reconnaissance, la vraie, celle qui n'a pas l'intérêt pour base, dans tout cela je ne la vois poindre de nulle part.

— Tu es bien pressé ! Et tu ne me dirais même pas de boire un coup.

Lorsqu'il se fut rafraîchi le gosier, il reprit :

— La reconnaissance, la voici : Plus d'un demi-siècle après, Napoléon III faisait son coup d'état. Les habitants du village, pour faire comme les autres, prirent faux, fourches et pioches pour aller, disaient-ils, défendre la constitution. Tu sais ce qu'il advint. Un régiment

defèndre la Coustitucion. Sàbei ce qu'arribé. Un regimen de sourdat fe la rabaieto, e tout aquéu mounde de païsan, pecaire, siegué mes en gabiolo. Coumo toujou les empurairé passeront à travèi maïo.

— Acò vai sènsò dire.

— Alor, ou vilajoun ounté l'éurre envartouïo lou cluchié, lou nebout dou brave segnour se souvengué. Velaqui parti par la vilo, emé soun fouit en bandoulièro ; — aquéu fouit lou quitavo jamai, s'afiguravo ansin que mountavo à chivau, — arribé drech encò dou courounèu que mestrejava tout en aquéu moument, e li reclamé lei gènt de soun vilàgi, afourtissènt qu'èron tóutei brave, eigara soulomen par lei marrit counsèu.

— E qu me n'en respouonde ? fe lou courounèu.

— Iéu ! repliqué lou comte, e su ma tèsto.

Lou courounèu agué fe dins aquel ome à la grand taïo, ou parla fièr, ou regard franc ; e li bellé lei gènt dou vilàgi, que s'assadoulavon pa de li baïa lei man. La reconneissénço, aqui, avié flouri, s'èro 'spandié e avié grana cinquanto an après que la semenço èro 'sta jita dins les cour. E bè ! que n'en diei d'acò ?

— Aquéu segnour èro un brave ome, e les abitant de bràvei gènt.

— Li creïhes, aro, à la reconneissénço ?

— Countinûeu.

de soldats les ramassa tous, et ce monde de paysans, fut emprisonné. Comme toujours, les instigateurs passèrent à travers les mailles.

— Cela va sans dire.

— Alors, au village où le lierre enveloppe le clocher, le neveu du brave seigneur se souvint. Le voilà parti pour la ville avec son fouet en bandoulière ; — ce fouet ne le quittait jamais, il se figurait ainsi monter à cheval, — il arriva droit chez le colonel qui commandait tout en ce moment, et lui réclama les gens de son village, affirmant qu'ils étaient tous honnêtes, égarés seulement par les mauvais conseils.

— Et qui m'en répond ? dit le colonel.

— Moi, répliqua le comte, et sur ma tête.

Le colonel crut à la parole de cet homme à grande taille, au parler fier, au regard franc ; et il lui remit les hommes du village, qui ne se laissaient pas de lui baiser les mains. La reconnaissance là avait fleuri, s'était épanouie et avait porté ses fruits cinquante ans après que la semence avait été jetée dans les cœurs. Eh bien ! que dis-tu de cela ?

— Ce seigneur était un brave homme, et les villageois de braves gens.

— Crois-tu, maintenant, à la reconnaissance ?

— Continue.

— Ei fenié moun istòri.

— Coumo ! sabes pa la fin, e pàrlei de recouneissènço ? E bè ! sera iéu que fenirai lou raconte. Escouto :

Quand, vint an aprèi, lou gouvèr de la Republico douné de pensien en toutes aqueles qu'éron 'sta 'ngabioula, li agué 'n tarabast de la marodicien dins lou vilàgi. Toutes aqueles que lou comte èro ana derraba de la presoun, e que li baiavon lei man, aneron faire un estampèu de malur à soun eiretié, furiéu dou tort que li avié pourta soun ounce, en les empachènt d'èstre carreja 'n Africo. Lou menaire de la bando s'avancé ou pèd de la terrasso, e moustrènt lou pung : « Es uroui vouoste ounce, d'èstre mouort, se lou tenian, aquéu gusas, que couosto beléu mai de dei milo franc de pensien ei gènt de l'endré, ourié pa fa long fueu, lou garçaian dins l'Aven de Cruis, par li aprendre d'arrouina ansin lou paure mounde. »

Viès que la recouneissènco marcho qu'emé l'interèst. E se de longo resto jouino, bello, toujou vièrgi, es que degun l'a jamai visto que de luen.



— *Mon histoire est terminée.*

— *Comment ! tu ne connais pas la fin, et tu parles de reconnaissance ? Eh bien ! ce sera moi qui achèverai le récit. Ecoute :*

*Lorsque, vingt ans plus tard, le gouvernement de la République donna des pensions à tous ceux qui avaient été mis en prison, il y eut un tintamarre de la malédiction dans le village. Tous ceux que le comte était allé arracher à la prison, et qui lui avaient baisé les mains, allèrent faire à son héritier un vacarme de malheur, furieux du tort que leur avait porté son oncle, en les empêchant d'être transportés en Afrique. Le meneur de la bande s'approcha du pied de la terrasse, et montrant le poing : « Il est heureux, votre oncle, d'être mort, si nous le tenions, ce gueusard, qui coûte, peut-être, plus de dix mille francs de pension aux habitants du pays, ce n'eut pas été long, nous le jetions dans l'abîme de Cruis, pour lui apprendre à ruiner ainsi le pauvre monde. »*

*Tu vois que la reconnaissance ne va qu'avec l'intérêt. Et si elle est jeune, belle, toujours vierge, c'est qu'on ne l'a jamais vue que de loin.*



## DOUÇO ? REMEMBRANÇO

A M. Albert Gouvan.

Coumo soun longo lei vespra d'iver, quand lo 'i souret, e que la cisampo canto ou travèi des asclo de la pouorto. Alor, bèn acata ou cantoun de moun feu, remandou, de fes que li a, ma pensado eilavaut luen, bèn luen darriès léu, e m'entouornou su la draïo ounté patûscloû despièi tant de tèms. Long d'aquéu viâgi, à recueouroun, rescouontrou de rode blanc, de rode roso, de rode negre. Lei negre, ounté me siéu grouffigna ei bouissounaïo dou camin, lei viéu coumo s'èro d'aïer ; par couontro, lei rode ounté, d'asard, lou bouonur a fa babòu, soun bèn neblous. Es que lou malastre laïssou de creto que marcon, e lou souveni dou bèn-èstre s'eivarto coumo uno farfantello.

Quand arribou ou jou segrenous ounté me manderon à l'escoro, me sèntou coumo estoumaga par uno grand marancòni ; car l'ome, sus terro, entameno soun camin de crous quand li pendouoron lou cartable darrièi l'esquino.

## DOUX ? SOUVENIR

A M. Albert Gouvan.

*Sont-elles longues les soirées d'hiver, lorsqu'on est seul, et que le vent chante à travers les fentes des portes. Alors, bien rencogné au coin de mon feu, je renvoie, quelquefois, ma pensée là-bas loin, bien loin derrière moi, et je m'en vais, à reculons, sur le chemin où je chemine depuis si longtemps. Dans le cours de ce voyage, à rebours, je rencontre des places blanches, des points roses, des taches noires. Les noires, où je me suis égratigné aux buissons du chemin, je les vois comme si c'était d'hier ; par contre, les recoins où, par hasard, le bonheur s'est montré, sont bien embrouillardés. C'est que le mal laisse des traces, et que le souvenir du bien-être s'évapore comme une fumée.*

*Lorsque j'arrive au jour de malheur où l'on m'envoya à l'école, je me sens comme oppressé par une grande mélancolie ; car l'homme, sur terre, commence son chemin de croix lorsqu'on lui pend son cartable d'écolier derrière le dos.*



Me viéu encaro emé lei mourvelous de moun iâgi, gouvissènt mei braïo en les tirassènt su les escarié poussoui dou grand sèti ounté pountificavo lou mèstre. Aquito, de longo, lou tremourun nous tenié, li aguènt pa moïo de durbi la bouco, ni de s'en pau choupina, sènso aganta de cop de ferulo. Gis de penitènci, gis de pajo à coupia, de cop, rên que de cop ; la ferulo par tout gouvèr.

Vaqui parque lou tristugi m'enneblo, quand me remembrou 'quéu tèmss passa.

Es qu'èro pa mistoui, lou mèstre.

Ancien marin, empougna par les Anglès ou chapladis de Trafalgar, avié viscu sèt an su les pountoun. Dou mestié de matelot, e dou tèmss de la galéro avié garda 'n feble par lou sublet, e la passien dou tabasa.

A l'escoro, coumo su lou bastimen, lou sublet coumandavo e lou nèrvi de buóu fahié oubéi. Tambèn, un mèstre d'escoro sènso sublet e sènso ferulo m'a toujou fa l'efèt d'un sapor dei barba, ou d'un tambour-major sènso cano ni plumet.

En intrènt coumo en sourtènt de l'escoro, par se garda de l'encoubri, marchahian à la seguida les un darrei les autrei, lou sublet marcavo lou pas. Entre tèmss, s'assouravo la musico, e la vouas pouderoou dou mèstre de crida : « *Mains derrière le dos !* » car, fouoro lei banc, lei man devien plu

*Je me vois encore avec les morveux de mon âge, usant mes fonds de culottes en les trainant sur le marchepied poudreux de l'estrade où pontifiait le maître. Là, nous étions, sans cesse, sous l'empire de la terreur ; pas moyen d'ouvrir la bouche, ni de faire la moindre gaminerie sans attraper des coups de férule. Point de pénitences, inconnus les pensums, des coups, rien que des coups ; la férule seul mode de gouvernement.*

*Voilà pourquoi la tristesse m'envahit, au seul souvenir de ces jours lointains.*

*C'est qu'il n'était pas tendre, le maître.*

*Ancien marin, pris par les Anglais à la bataille de Trafalgar, il avait vécu sept ans sur les pontons. Du métier de matslot, et de ses années de captivité il avait conservé la monomanie du sifflet, et la passion de la garcette.*

*A l'école, comme à bord, le sifflet commandait, le nerf de bœuf faisait obéir. Aussi, un maître d'école sans sifflet et sans férule m'a toujours produit l'effet d'un sapeur sans barbe, ou d'un tambour-major sans canne et sans plumet.*

*A l'entrée comme à la sortie de l'école, pour éviter la cohue, nous marchions à la suite les uns des autres, le sifflet marquait le pas. Par intervalle, la musique s'arrêtait, et le maître, de sa voix impérieuse, de s'écrier : « Mains derrière le dos ! » car, hors des bancs, les mains ne devaient plus quitter le fond des*

quita lou founs dei braio ; ansin, ni pessu, ni cop de pung ; e quand lo oublidavo la counsigno, la ferulo, que jamai penecavo, voui refrescavo la memòri.

Lou sublet ei labro, la ferulo à la man, vaqui lou mèstre pasta.

Aquelo ferulo èro un nèrvi de buóu, noun ! vou-hiéu dire de nèrvi, car n'avié prouvesien, lou mèstre : de long, de court, de rede, de souple, e à cadun soun obro. Les court par lei man ; lei mié-long par les esquino ; emé les pu loungaru, sènso quita soun sèti, chicouravo les espalo des charraire. De fei lou cop s'enganavo e picavo de coustat ; lou paure inoucènt se plagnié ; teiso-te ! trounejavo lou mèstre, ou picou mai ; acò vai par lei fes que t'ai pa vist.

D'aquéu tèms, lou mèstre tutejavo ses escourian.

Anessias pa creire, pamens, que sieguesse de longo sournaru, nouoste massaire ; galejavo, de fes que li a, en noui batejènt de faus-noum eimaja, que nous toubavon plu. E quand èro lèri, ce que li arribavo proun souvent, fouhié entendre les èr que signoulavo su soun sublet, en marquènt la mesuro, emé lou nèrvi, su l'esquino de quòuque paure pichot ; sei bram fahien rire sa larjo facho ; e des cantoun de sa gouro raiavo alor de jaisso pu negro que l'encro de nouostes escritòri ; car dou marin avié peréu garda la passien de la chico.

culottes ; ainsi, ni pinces, ni coups de poings ; et lorsqu'on oubliait la consigne, la férule, toujours en éveil, vous rafraîchissait la mémoire.

Le sifflet aux lèvres, la férule à la main, tel était notre maître d'école.

Cette férule était un nerf de bœuf, non ! je voulais dire des nerfs, car il en avait une collection, le maître : de longs, de courts, de raides, de flexibles, et à chacun son emploi. Les courts tapaient sur les mains, les demi-longs étaient pour l'échine, tandis qu'avec les plus longs, sans quitter son siège, le maître chatouillait les épaules des bavards. Quelquefois le coup s'égarait et frappait à côté ; la victime innocente se récriait ; tais-toi ! hurlait le maître, ou je recommence ; cela compte pour quand je ne t'ai pas vu.

Le maître, en ce temps, tutoyait ses élèves.

Il ne faudrait pas s'imaginer, cependant, qu'il fut perpétuellement sombre, notre frappeur ; il s'amusait, quelquefois, à nous affubler de sobriquets imagés, qui nous restaient toujours. Lorsqu'il était en gaieté, ce qui lui arrivait assez souvent, il fallait entendre les variations qu'il exécutait sur son sifflet, en marquant la mesure, avec la cravache, sur le dos de quelque pauvre enfant ; ses cris déridaient sa large face ; et des coins de sa bouche s'échappaient des filaments de salive plus noires que l'encre de nos écritoirs ; car du marin il avait aussi conservé la passion de la chique.

De cop, mai de cop, toujou de cop, vaqui, simple coumo bounjou, la metodo que nous clavelavo dins la cabosso les principe de la gramatico, lei mistèri de la chifraduro e la tiero dei rei e dei sous-prefeturo de la Franço.

Mai ounté, subre tout, soun gèni trelusié, èro dins lou bials qu'avié trouba par nous cougna dins la tèsto lei règlo de l'ourtougrâfi.

Lou dilun, fahié uno dita ; lei fauto facho sarvissien de mesuro par touto la semana. Lei jou següent, chasco fauto en sus èro paga d'un cop de nèrvi. Quand lou pedagogo courrijavo, l'escourian se tenié drech à soun coustat. Avié-ti fa cinq fauto lou dilun, à la sieisièmo la man dou mèstre leissavo la plumo, agantavo la gravacho, e, vian ! à la setièmo, vian ! e ansin à la seguido ; tant de fauto en sus de cinq tant de cop de nèrvi. Mai la man avié pa 'nca prei l'istrument que l'enfant èro deja luen. Alor que te fe ? Deiviravo uno cadiero, passahai les pèds entre lei barroun, avans l'acoumen-cenço ; ansin pa mouien de fugi quand lou nèrvi travaihavo. Tambèn, après quòuques an d'aquelo manuvro, les participe e la sintasso avien plu gis de secrèt par nautres.

E, cavo qu'es pa de creire à l'ouro d'encuei, pa 'n drole que s'anesse plagne à ses parènt. D'aquéu tèms se respetavo l'outourita. Se lou mèstre picavo,

*Des coups, encore des coups, toujours des coups, voilà, dans toute sa simplicité, la méthode qui nous clouait dans la tête les rudiments de la grammaire, les mystères de l'arithmétique et la nomenclature des rois et des sous-préfectures de France.*

*Mais où brillait son génie, c'était, surtout, dans le biais qu'il avait trouvé pour nous faire retenir les règles de l'orthographe.*

*Le lundi, il faisait une dictée ; le nombre de fautes de ce jour-là servait de base pour toute la semaine. Les jours suivants, chaque faute en sus était punie d'un coup de nerf. Pendant la correction, l'écopier se tenait droit à côté de lui. Avait-il fait cinq fautes le lundi, à la sixième la main du correcteur quittait la plume, prenait la cravache, et, vlan ! à la septième, vlan ! et ainsi de suite ; autant de coups que de fautes en sus de cinq. Mais la main n'avait pas encore saisi l'instrument frappeur que l'élève était déjà loin. Alors que faisait le bourreau ? Il renversait une chaise et faisait passer les pieds du patient à travers les barreaux, avant de commencer la correction ; ainsi pas moyen de fuir quand la cravache travaillait. Aussi, après quelques années de pareils exercices, les participes et la syntaxe n'avaient plus de secrets pour nous.*

*Chose incroyable aujourd'hui, pas un gamin qui portât plainte à ses parents. Le respect de l'autorité existait alors. Si le maître frappait, c'est qu'il avait ses*

es qu'avlié sei resoun par pica. Aquéu que se serié plang à soun paire ourié aganta uno rousto de mai.

Pamens, en aquei mounde, emé lou travail tout se gouvî, meme lei nèrvi de buôu ; e lou mèstre, l'uei eigagnous, vehié lou pu loungaru de sei jugadou que s'escourchissié en s'eifloupènt ; plu mouien d'ajougue les parlaire.

Alor fague achampeira lou pu bèn nèrvi que se pouaqué atrouba dins l'encountrado. Quant' istrument ! Lou mèstre lou recebé coumo jamai caregnaire a reçaupu sa mestresso !.... Nautres avian la gaugno mouorto.

Par long que foussò, à l'assai, e qu'assai ! l'atroubé trop court, e lou fe alounga, par un groulié, d'uno courrejo de tres pan. Ero un artisto, nouoste mèstre, dins soun espèci.

En que bouon racounta les cap d'obro d'aquel outis entre lei man d'un tal oubrié ? Se pouhien legi su les espalo dei marrit pichot fourcouqueiren.

Pamens, fâu pa que s'oublide l'inouguracien d'aquéu nèrvi : Lou jou qu'arribé, quand sieguerian toutes amourouna dins lou courradou de l'escoro, lou mèstre eibadarné les pouorto, tenènt en man soun nèrvi pu majestousomen qu'un emperour soun sceupre ; e, sènso rire, enterin qu'intrahian, noui lou fe baia en toutes, en diant : « Embrassés, embrassèi vouoste meïour ami, es éu que voui durbira les pouorto

raisons. Celui qui serait allé se plaindre à son père aurait sûrement attrapé une correction de plus.

Pourtant, en ce monde, avec le travail tout s'use, même les nerfs de bœufs ; et le maître, l'œil humide, voyait le plus long de ses jouets se raccourcir, s'effilo-cher ; plus possible d'atteindre les bavards.

Il fit alors rechercher le plus beau nerf que l'on put rencontrer dans le pays. Quel instrument ! Le maître le reçut comme jamais amoureux n'a reçu sa fiancée !.... Nous, nous avions la mort dans l'âme.

Malgré sa longueur, à l'essai, et quel essai ! il le trouva trop court, et le fit allonger, par un savetier, avec une courroie de trois pans. Notre magister était un artiste en son genre.

A quoi bon raconter les hauts faits de cet outil entre les mains d'un tel ouvrier ? Ils étaient inscrits sur les épaules des pauvres enfants de Forcalquier.

Il ne faut pas, cependant, laisser dans l'oubli l'inauguration de ce nerf de bœuf : Le jour de son arrivée, quand nous fûmes tous réunis dans le corridor de l'école, le maître ouvrit la porte toute grande, tenant en main le nerf plus majestueusement qu'un empereur son sceptre ; et, sérieusement, à mesure que nous entrions, il le fit baiser à tous, en disant : « Embrassez, embrassez votre meilleur ami, c'est lui qui vous ouvrira le sanctuaire du savoir, c'est lui qui



---

dou sabé, es éu que será l'encauso qu'un jou farei  
bouono figuro dins lou mounde. »

Ero de bouono fé, 'quel ome ; educa, éu-meme,  
à grand cop de couordo, l'ourias chapla pu lèu  
que de li faire coumprendre que lou nèrvi es pa  
lou guiéunet que duerbe l'entendomen,

Se, d'asard, revenié à l'ouro d'encuei, se velarié la  
facho, en crident : « Malurous ! qu'avei fa ? » à-n-  
aqueles qu'an coucha la ferulo de l'escoro.

L'eivalimen d'aquel outis esplico coumo se fai,  
qu'encuei, lei drole van à l'escoro en cantènt.



---

*vous permettra de faire, un jour, bonne figure dans le monde. »*

*Il était de bonne foi, cet homme ; élevé, lui-même, à grands coups de corde, vous ne lui auriez jamais fait comprendre que la cravache n'est pas l'instrument qui ouvre l'intelligence.*

*Si, par hasard, il revenait aujourd'hui, il se voilerait la face en criant à ceux qui ont banni la férule de l'école : « Malheureux, qu'avez-vous fait ? »*

*La disparition de cet instrument explique pourquoi, de nos jours, les gamins vont à l'école en chantant.*



## LOU PLEIDEJAIRE

A M. de Gantéume d'Ille.

Fau voui dire que m'agrade gaire de trapia su lei grand camin blanquinèu e poussous ; parlè-me de s'enana à travei les ermas qu'embaumon la farigouro e les espic, ou dins lei bouos ounté ramajien tóutei les oucèu dou bouon Diéu.

Dounc, en m'enanènt, un matin, dins lou campèstre, passerou à coustat de dous païsan en trin de reclaure sei leio ; e un dihié à l'autre : « Aquéu marrias m'a fa 'n compte d'avoucat. »

« Bèn ajoun ! » me diguerou ; e m'avancènt :

— Bartroumiéu, coumo se fai que diès pa 'n compte d'abouticàri ?

— Ah ! ei voui, moussu lou farmacien ? bèl lou bounjou. Acó vèn de ce que jamai drogo es intra dins moun cadabre, e pa facha n'en siéu. Mai, noun de noup, ai agu afaire es avoucat. Es possible que vautres espeiheï vouostei pratico, gràcis

## LE PLAIDEUR

A M. de Gantelmi d'Ille.

*Il faut vous dire qu'il ne me plait pas d'aller me promener sur les grandes routes trop blanches et trop poussiéreuses ; parlez-moi de partir à travers les landes qu'embaument le thym et la lavande, ou dans les bois où gazouillent tous les oiseaux du bon Dieu.*

*Donc, un matin, en m'en allant dans les champs, je passai près de deux paysans qui binaient leurs allées ; et l'un disait à l'autre : « Ce brigand m'a fait un compte d'avocat. »*

*« Bien trouvé ! » me dis-je ; et m'approchant :*

*— Barthélémy, comment se fait-il que tu ne dis pas un compte d'apothicaire ?*

*— Ah ! c'est vous, monsieur le pharmacien ? bien le bonjour. Cela vient de ce que jamais drogue n'est entrée dans mon corps, et je n'en suis pas fâché. Mais, nom de nom, j'ai eu affaire aux avocats. Il est possible que vous écorchiez vos clients, grâce à Dieu je n'en sais*

à Diéu n'en sàbou rên ; mai, ce que sàbou, es que quand les avoucat fan tant que de voui manda les arpo dessu, voui saunon e voui ressaunon tant qu'avès uno gouto de sang, varènt à dire, uno dardeno dins lou boursoun.

Mai, es egau, n'en diguerou 'no bouono à-n-aquéu bregand de moussu Tican.

— Couonto-m' acò, veguen ?

— Veici : vous afigurarés qu'un jou..... mai par bèn feni, fôu bèn acoumença. Sabei ma terro de Plandoureto ? E bè ! de long dou valat, su la ribo, li a 'n nespié qu'a de nèspe, e qùntei nèspe ! voui n'en lipariai lei brego, moussu l'abouticàri. Un jou atròbou-ti pa lou vesin Tistet en trin de faire rapiâmus su mes enfruit.

Ah ça ! mai, coulègo, li sian plu, li diguerou ; qu t'a douna la parmissien de veni prendre mei nèspe ?

— Tei nèspe ? me respoundé, aquel' empego ! Apren que soun miéuno ; e se diéu rên quand tè n'en remplissei lou gavaï, es que vourou rên dire.

— Oi ! couquin de fusiéu, aquelei nèspe soun pa dins moun bèn ?

— Noun que soun dins lou miéu. A l'aveni, avertirai lou gardo ; garo ! se tè li pessugo.

— Aquelo tubo ! noum de noum de lèi. Aquelei nèspe soun pa miéuno ?

rien ; mais, ce que je sais, c'est que lorsque les avocats parviennent à mettre la main sur vous, ils vous saignent et vous ressaignent tant que vous avez une goutte de sang, c'est-à-dire un denier dans la bourse.

Mais, c'est égal, j'en dis une bonne à ce voleur de monsieur Tican.

— Conte-moi cette histoire, voyons ?

— Volontiers : figurez-vous qu'un jour..... mais pour bien finir, il faut bien commencer. Vous connaissez ma terre de Plandourette ? Eh bien ! sur le bord du ravin, il y a un nêflier qui porte des nêfles, et quelles nêfles ! vous vous en lècheriez les lèvres, monsieur le pharmacien. Voilà-t-il pas qu'un jour je trouve le voisin Tistet en train de ramasser mes fruits ?

Ah ça ! mais, collègue, nous n'y sommes plus, lui dis-je ; qui t'a donné la permission de venir prendre mes nêfles ?

— Tes nêfles ? me répondit-il, elle est bonne celle-là ! Apprends qu'elles sont à moi ; et si je ne dis rien lorsque tu t'en bourres l'estomac, c'est que je ne veux rien dire.

— Comment ! coquin de fusil, ces nêfles ne sont pas dans ma propriété ?

— Non ! Elles sont dans la mienne. A l'avenir j'avertirai le garde ; et gare ! s'il t'y pince.

— Celle-là est trop forte ! nom de nom de sort ! Ces nêfles ne sont pas à moi ?

— Noun ! seun pa tiéuno.

— E si !

— E noun !

— E si !

— E noun !

— Descènde de l'aubre, que te hou farai veire.

— Laisso-me tranquile, e fai toun camin.

Alor, agàntou 'no mouto en li cridènt : « Descèndes, ou te descànou ? » Descendé pa, e fe bèn, autromen l'eibregàvou. Mai tóutei lei soutiso que se manderian à l'après anarien pa dins les pot de vouosto farmacio.

— E 'm' acò ?

— E 'm' acò ? anérou drech encò de moussu Tican l'avoucat, e li countérou l'afaire.

— S'acò 's ansin, me digué, lou nespié es tiéu. Fai-li 'n proucès.

— N'en siai segur ? moussu l'avoucat.

— Eto, vo ! n'en siéu segur.

— Alor, vague-li ! Fei marcha lou papié timbra ; e que tiràsse pa.

— Fiso-te à iéu.

— E de fèt, acò ané pa luen, lou papié timbra marché, pleidejerian, e..... e....

— E bèl sèmblo que mastégues ? Veguen, qu'arribé ?

— Arribé ? que pardérou moun proucès.

- 
- Non ! elles ne sont pas à toi.
- Et si !
- Et non !
- Et si !
- Et non !
- Descends de l'arbre, et je te le ferai voir.
- Laisse-moi tranquille, et poursuis ton chemin.
- Alors je prends une motte de terre en lui criant :  
 « Descends-tu ou je t'abats ? » Il ne descendit pas, et il fit bien, sinon je le brisais. Mais toutes les sottises que nous nous envoyâmes n'iraient pas dans les pots de votre pharmacie.
- Ensuite ?
- Ensuite ? J'allai tout droit chez M. Tican l'avocat, et je lui contai l'affaire.
- S'il en est ainsi, me dit-il, le néflier est à toi. Intente-lui un procès.
- En êtes-vous sûr ? monsieur l'avocat.
- Certainement, j'en suis sûr.
- Alors, en avant ! Faites marcher le papier timbré ; et que cela ne traîne pas.
- Tu peux te fier à moi.
- En effet ce ne fut pas long, le papier timbré marcha, nous plaidâmes, et..... et.....
- Eh bien ! on dirait que tu mâchannes ? Voyons, qu'advint-il ?
- Il advint ? que je perdis mon procès.



— Pardères toun proucès ! Pamens, s'èro tiéu, lou nespié ? Coumo acò s'ei fa ?

— Acò, moussu, ei jamai esta tira ou clar. Moussu Tican me digué bèn que li aviéu mau esplica l'afaire, que li aviéu pa fa veire les titre, uno cavo e l'autro, e patati e patata. Mai iéu ai moun idèio ; me fôu pa fa lume sus aquéu chapitre. Vè !..... fôu pa dire de mau de la justici, paçaque lo saup pa ce que pouo arriba ; mai lou gèndre dou Tistet a 'no cousino qu'ei la bello-souorre dou fraire de la chambriéro dou président ; e, alor, coumprenès ?

— Coumprenou que siès un viadase.

— Viadase tant que voudrés ; acò 'ngardo pa d'agué moun idèio.

— Anen ! te crehiéu pa tant gigèli. Mai m'as pa di, 'me tout acò, ce que diguères à toun avoucat.

Ei verai ! mai quand siéu sus aquéu chapitre, lou sang me bouihe coumo uno oura de couret. Vous afigurarei, dounc, que lou proucès juja, uno biheto de moussu Tican me digué de passa ou gabinet, e de pa oublida lou saquet.

Ah ! bouon moussu, s'avias passa par aqui, vous estounarié plu de m'entèndre parla des compte d'avoucat. Toujou n'en beilâvou, jamai n-i-avié proun. Oi ! quntès arpo ! veguérou lou moument que me derrabavo lei boutoun de moun gilécou. Pamens, quand n-i-agué plu, n-i-agué plu. Alor, me digué

— Tu perdis ton procès ! Pourtant, si le néflier t'appartenait ? Comment cela a-t-il pu se faire ?

— Cela, monsieur, n'a jamais été élucidé. Monsieur Tican me dit bien que je lui avais mal expliqué l'affaire, que je ne lui avais pas montré les titres, et patati et patata, une chose et l'autre. Mais moi j'ai mon idée ; il ne faut pas me faire lumière sur ce chapitre. Voyez !..... ne disons jamais du mal de la justice, on ne sait pas ce qui peut arriver ; mais le gendre de Tistet a une cousine qui est la belle-sœur du frère de la chambrière du président ; et, alors, vous comprenez ?

— Je comprends que tu es un imbécile.

— Imbécile tant que vous voudrez ; mais cela ne m'empêche pas d'avoir mon idée.

— Allons ! je te croyais moins naïf. Mais, avec tout cela, tu ne m'as pas raconté ce que tu dis à ton avocat.

— C'est vrai ! mais quand je suis sur ce chapitre, mon sang bouillonne comme une soupe aux choux. Donc, le procès terminé, un billet de M. Tican me pria de passer au cabinet, et de ne pas oublier le sac.

Ah ! bon monsieur, si vous étiez passé par là, vous ne seriez pas étonné de m'entendre parler des comptes d'avocat. J'en donnais toujours, jamais il n'y en avait assez. Oh ! quels doigts crochus ! je vis le moment où il arrachait les boutons de mon gilet. Pourtant, lorsqu'il n'y en eut plus, il n'y en eut plus. Il me dit, alors, bien

'me soun sant plan : « S'à tèms veni, de fes, aviés quòuco afaire, pensaras à iéu. »

— Siegués tranquille, moussu l'avoucat, vous oublierai pa.

E, prenènt moun capèu, li faguèrou, 'me moun èr berigas :

— Moussu Tican, es que, par-dessu lou marca, prendrias pa 'no lèbre ?

— Uno lèbre ! fagué — e sa grosso barjo de groumand s'espandissé — uno lèbre ! uno lèbre ! si ! si ! la prendrai.

— Alor, moussu l'avoucat, li diguèrou, fòu que courrei mai que moun chin, car éu n'a jamai gis poussu aganta.

---

---

tranquillement : « Si dans l'avenir, parfois, tu avais encore quelque affaire, tu penseras à moi. »

— Soyez tranquille, monsieur l'avocat, je ne vous oublierai pas.

Et, tout en prenant mon chapeau, je lui dis, d'un air niais :

— Monsieur Tican, est-ce que, par-dessus le marché, vous ne prendriez pas un lièvre ?

— Un lièvre ! — Et sa grosse figure de gourmand s'épanouit, — un lièvre ! un lièvre ! oh ! oui, que je le prendrai bien.

— En ce cas, monsieur l'avocat, lui répondis-je, vous devez courir mieux que mon chien, car il n'a jamais pu en attraper le moindre.

~~~~~

## PANTAIAGI

A-n-aqueles qu'amou.

Qu'ei brave de pantaieja,  
Lou sero, alounga dins un prat  
Tout clafi de margarideto,  
Quand lou grihet di sa cansoun  
E que, dins tôtei lei bouissoun,  
Luse lou lume dei luseto.

Alor l'esprit fuge lou cors ;  
E l'amo, partènt sènso eifors,  
S'envouoro lindo dins l'espaci ;  
E, pu proumto que lou mistrau,  
Mouonto, mouonto toujou pus aut,  
Par countempla les astre en fâci.

Ei mestresso de l'univers ;  
Se vouo, bouto tout à l'envers,

## RÊVERIE

*A ceux que j'aime.*

*Comme il est bon de rêver, — le soir, couché dans une prairie — toute émaillée de marguerites, — quand le grillon dit son refrain — et que, dans tous les buissons, — brille la lueur des vers luisants.*

*Alors l'esprit fuit loin du corps ; — et l'âme, partant sans efforts, — s'envole légère dans l'espace ; — et, plus rapide que le mistral, — elle monte, monte toujours plus haut, — pour contempler les astres en face.*

*Elle est maîtresse de l'univers ; — s'il lui plaît, elle met tout sens dessus dessous, — en mettant en miettes*

En esclapént souréu, planeto ;  
E pièi, s'acò fai soun plesi,  
Repastènt tout à soun lesi,  
Lou bandi mai 'me sa bagueto.

Se sènte tant grandò que Diéu.  
E, de vrai, se lou poudiéu,  
Toujou 'n despart de la matèri,  
La leissariéu se proumena  
Dins lei mounde, amount samena,  
Par n'en destria toui lei mistèri.

E d'aquéu tèms, dins lei bouissoun,  
Luse lou lume dei luseto,  
E lou grihet di sa cansoun  
Ou mitan dei margarideto.

Mai lou pantai duro toujou ;  
E l'esprit, quitènt lei luenchou  
Ounte jugavo emé lei mounde,  
S'arrèsto avans de prendre sòu,  
E ves, en planènt dins soun vòu,  
L'umanita que se marfounde

---

soleils et planètes ; — ensuite, si le cœur lui en dit, — repétrissant tout à son gré, — avec sa baguette elle le lance de nouveau.

*Elle se sent aussi grande que Dieu. — Et, bien sûr, si je le pouvais, — toujours séparé de la matière, — je la laisserais se promener — à travers les mondes, semés dans l'infini, — pour en découvrir tous les mystères.*

*En même temps, dans les buissons, — brille la lueur des vers luisants, — et le grillon dit son refrain — au milieu des marguerites.*

*Mais le rêve dure toujours ; — l'esprit, quittant les lointains — où il jouait avec les mondes, — s'arrête avant de toucher terre, — et voit, en planant dans son vol, — l'humanité qui se morfond*



A metre forço avans que dré.  
L'uba vouo degoula l'adre.  
Alor, en man pren la baranço :  
Lou mau cabusso de partout,  
Sabé, vartu mestrejon tout,  
L'espèr reviscouria s'avanço.

E, goubejènt tout à soun grat,  
Se cargo d'aquéu bèu prei-fa  
De douna la pas à la terro ;  
Fai de pouèto, fai de sant,  
E de savènt, qu'en s'amusant  
En ce qu'ei marrit fan la guerro.

Coumo li a plu de mòufatan,  
S'entènde plus que rire e cant ;  
La terro meme es avenènto :  
De partout roussien lei blad d'or,  
Dei souco raio de tresor  
Qu'es toupaso, ei rubis fan crènto.

E d'aquéu tèms, dins lei bouissoun,  
Luse lou lume dei luseto,  
E lou grihet di sa cansoun  
Ou mitan dei margarideto.

---

*A remplacer le droit par la force. — L'ombre veut supplanter la lumière. — Alors, prenant en main la balance : — le mal culbute de toutes parts, — savoir, vertu dominant tout, — l'espérance regaillardie renait.*

*Et, gouvernant tout à son gré, — il se charge de la superbe entreprise — de donner la paix à la terre ; — il crée des poètes et des saints, — et des savants, avec mission — de faire la guerre à tout ce qui est mauvais.*

*Comme il n'y a plus de malfaiteurs, — on n'entend que rires et chansons ; — la terre est devenue plus hospitalière : — les blés jaunissent partout, — et des treilles coulent des trésors — à faire pâlir topazes et rubis.*

*En même temps, dans les buissons, — brille la lueur des vers luisants, — et le grillon dit son refrain — au milieu des marguerites.*

E quand lou pantai vai soun.trin,  
L'amo s'arrèsto pa 'n camin,  
De l'aveni vouo trouca l'oumbro,  
Par saupre ce qu'arribara  
Lou jou que soun cors passara  
De la vido dins la mouort soumbro.

L'aveni, counsulta, respouond :  
« Cregnei rên ! Enauro toun frouont,  
Ce qu'es esprit à tout resisto ;  
As la vido, la gardaras,  
Es tiéuno, vai ! pouos èstre en pas ;  
La mouort !... qu saup meme s'eisisto ?

Quand la matèri de tes ouos  
Pouo pa peri, digo 's que vouos,  
Amo, que tu siéguei mourtalo ?  
Serié lou mounde revessa,  
Lou sant e lou juste 'strassa ;  
'Cò se pouo pa, siès eternalo.

Rên se pèrde, Diéu lou vouo 'nsin,  
Ce qu'es esprit, pa mai qu'un brin

---

*Mais, quand le rêve va son train, — l'âme ne s'arrête pas en route, — de l'avenir elle veut sonder l'ombre, — Pour savoir ce qu'il adviendra — le jour où son corps passera — de la vie à la mort.*

*L'avenir, consulté, répond : — « Ne crains rien ! Porte le front haut, — car l'esprit résiste à tout ; — tu as la vie, tu la garderas ; — elle t'appartient, va, sois en paix ; — la mort !..... qui sait si elle existe ?*

*Quand la matière de tes os — ne peut périr, comment veux-tu, — ôme, être mortelle ? — Ce serait le monde renversé, — la destruction du saint et du juste ; — cela ne peut être, tu es éternelle.*

*Rien ne se perd, Dieu le veut ainsi, — l'esprit pas plus qu'un brin — de paille ; mais tout se transforme,*

De paio ; mai tout se tremudo ;  
E, par tu, dins l'eternita,  
Les pantai seran verita  
Eibarluganto e touto nudo. »

E d'aquéu têts, dins lei bouissoun,  
Luse lou lume dei lusetto,  
E lou grihet di sa çansoun  
Ou mitan dei margarideto.

FIN

---

*— et, dans l'éternité, pour toi, — les rêves deviendront  
réalité — éblouissante et sans voiles. »*

*En même temps, dans les buissons, — brille la lueur  
des vers luisants, — et le grillon dit son refrain — au  
milieu des marguerites.*

*FIN*







## ENSEGNADOU

|                                         | Pajo |
|-----------------------------------------|------|
| Avans-prepaus . . . . .                 | 8    |
| La Fado de l'Aven . . . . .             | 12   |
| Lou Braguetian. . . . .                 | 34   |
| Lou Revenge de moussu Reguinéu. . . . . | 46   |
| A chascun soun mestié. . . . .          | 58   |
| Soui lei Mêle . . . . .                 | 74   |
| La Fouont dei Lèbre . . . . .           | 94   |
| La Salo d'Asilo . . . . .               | 108  |
| Darriès uno baragno. . . . .            | 116  |
| Recèto par les Cantaire . . . . .       | 122  |
| La Danso des Parfum . . . . .           | 134  |
| Conte de Nouvè . . . . .                | 148  |
| Les Penitènt dei Mès . . . . .          | 156  |
| Lou Coutèu dou Bregand . . . . .        | 170  |
| Lou Major . . . . .                     | 182  |
| La Recouneissènço . . . . .             | 202  |
| Douço ? Remembranço . . . . .           | 212  |
| Lou Pleidejaire . . . . .               | 224  |
| Pantaiàgi. . . . .                      | 234  |



## TABLE

|                                             | <i>Pages</i> |
|---------------------------------------------|--------------|
| <i>Avant-propos . . . . .</i>               | <i>9</i>     |
| <i>La Fée de l'Aven . . . . .</i>           | <i>13</i>    |
| <i>Le Charlatan . . . . .</i>               | <i>35</i>    |
| <i>La Revanche de M. Réguinèu . . . . .</i> | <i>47</i>    |
| <i>A chacun son métier . . . . .</i>        | <i>59</i>    |
| <i>Sous les Mèlèzes . . . . .</i>           | <i>75</i>    |
| <i>La Source des Lièvres . . . . .</i>      | <i>95</i>    |
| <i>La Salle d'Asile . . . . .</i>           | <i>109</i>   |
| <i>Derrière une haie . . . . .</i>          | <i>117</i>   |
| <i>Recette pour les Chanteurs . . . . .</i> | <i>123</i>   |
| <i>La Danse des Parfums . . . . .</i>       | <i>135</i>   |
| <i>Conte de Noël. . . . .</i>               | <i>149</i>   |
| <i>Les Pénitents des Mées . . . . .</i>     | <i>157</i>   |
| <i>Le Couteau du Brigand . . . . .</i>      | <i>171</i>   |
| <i>Le Major . . . . .</i>                   | <i>183</i>   |
| <i>La Reconnaissance . . . . .</i>          | <i>203</i>   |
| <i>Doux ? Souvenir . . . . .</i>            | <i>213</i>   |
| <i>Le Plaideur . . . . .</i>                | <i>225</i>   |
| <i>Rêverie . . . . .</i>                    | <i>235</i>   |

























